115

Ciné Fantastique MAD MOVIES

EFFET GORE

GODZILLA

SMALL SOLDIERS

: 700 Pts - Canada : 7,50 $
0 CFA - 5 : 8 F
: 180 F
6 - 115 - 25,00 F - RD

GODZILLA

Retrouvez le seul, le vrai, l'original !

A PARTIR DU 10 SEPTEMBRE

En pack de 2 ou à l'unité :

Également disponible, le magazine HK N°8.
100 pages sur le monstre atomique !

Renseignements : HK - 1 rue Lord Byron 75008 Paris
Tél. 01 45 63 05 67 http://www.metrofilm.com/hk

MCM

SKYROCK
PREMIER SUR LE RAP

fnac

HK
ORIENT EXTRÊME CINÉMA

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 115

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Borel
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Betty Chappe
Christophe Lemaire
David Martinez
Alexandre Nahon
Bruno Terrier
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Les Enfants du Gore

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Septembre 1998

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Allum, Audrey Athal, Cat's, Carole Chomard, Clarisse Coutouris, Nathalie Dauphin, Marie-Laure de Freschéville, Françoise Demange, Sandrine Dist, Sandrine Le Sénéchal, Sylvie Perrotier, Joelle François, Fabienne Israel, Vanessa Jerram, Christophe L., Anne Lara, Celine Larue, Pascal Launay, Henry, Lemaire, Elisabeth Meunier, Laurent Moyet, Anne Parrigeon, Laurence Petit, Stéphanie Sauret, Isabelle Sauvanon, Jessica Wachhausen

Sommaire

The Truman Show

4 - Hotsies Lunaires et Editorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

11 - Abonnement

12 - Small Soldiers
Presque 15 ans après **Gremlins**, Joe Dante revient avec ce **Small Soldiers** coulé dans le même moule, mais beaucoup moins hargneux. Une version commando de **Toy Story** pour cette critique de la société de consommation américaine qui n'est pas aussi féroce qu'on l'espérait.

18 - The X-Files, le Film
Mulder et Scully passent du petit au grand écran pour ce film qui fait office de transition entre la cinquième et la sixième saison. Une version ciné de la fameuse série culte pour laquelle Chris Carter livre quelques réponses aux grands thèmes abordés à la télé tout en soulevant de nouvelles questions. Le Grand Complot a encore de beaux jours devant lui !

22 - Godzilla
Lorsque les créateurs d'**Independence Day** s'attaquent à Godzilla, il ne faut pas espérer retrouver l'ambiance kitsch des films originaux produits par les Japonais. Roland Emmerich revisite le mythe à l'aide d'images de synthèse pour ce **Godzilla** plus proche du film catastrophe que du film de monstre.

28 - Magic Warriors
Le premier film américain du Hong Kongais Ronny Yu, réalisateur de **Jiang-Hu : The Bride With White Hair**, est un conte pour enfants qui nous entraîne dans un monde imaginaire peuplé de kangourous adeptes du kung-fu. A en faire pâlir les Tortues Ninja !

30 - The Truman Show
Le nouveau film du cinéaste australien Peter Weir raconte l'histoire de Truman Burbank, dont la vie est filmée et retransmise à la télévision 24 h sur 24 depuis sa naissance. Par le scénariste du très appréciée **Bienvenue à Gattaca**, une sorte de sitcom bye qui rappelle parfois *Le Prisonnier* et impose définitivement Jim Carrey comme un acteur formidable aux talents multiples.

34 - Ugly
Du Néo-zélandais Scott Reynolds, **Ugly** présente un duel, sous forme de séances de torture mentale, entre un assassin hanté par des visions fantomatiques et une psychologue plus agressive que son patient. Un «serial-killer movie» très original, et carrément fulgurant lorsqu'il s'intéresse à la genèse du «monstre».

36 - The Kingdom 2
Les six nouveaux épisodes de *L'Hôpital et ses Fantômes* diffusés récemment sur *Arte*, viennent de connaître une sortie discrète en salle sous ce titre de **The Kingdom 2**. Guettez attentivement la programmation de vos cinémas, car cette série fantastico-podiatre de Lars Von Trier vaut le détour.

38 - SubZero
Après l'excellent **Batman contre le Fantôme Masqué**, un nouveau long métrage d'animation où le justicier de Gotham affronte Mr. Freeze. Même si les principaux responsables de la série animée ne sont plus aux commandes, ce **SubZero** n'a aucun mal à faire oublier le **Batman & Robin** de Joel Schumacher.

40 - Rétro Gore
Un petit dossier rétro et historique sous forme de journal intime du fan de gore, pour ce genre très à la mode dans les années 80 et qui a aujourd'hui tendance à disparaître des écrans, du petit comme du grand.

46 - Vidéo et Débats

52 - Fantastic Guide

60 - Mad'gazine

62 - Rayon Laser

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Godzilla

NOTULES LUNAIRES

■ Le réalisateur Phillip Roth est un spécialiste de la science-fiction, des films riches en effets spéciaux malgré des budgets étriqués, comme en témoignent ses précédents essais : **Final Experiment**, **APEX**... Dans **Total Reality**, il débauche David Bradley (**Cyborg Cop**) dans le rôle du lieutenant Rand et l'envoie 200 ans dans le futur où la Terre et la majeure partie du système solaire ont été dévastées par une guerre monumentale entre les forces alliées et des colonies fascistes dirigées par le général Tunis. Dans un ultime effort de conquête, Tunis réalise que ses troupes ont été vaincues et se réfugie en 1998 grâce à une machine à remonter le temps. Pendant la bataille, Rand abat froidement son supérieur, le Major Jawd, parce qu'il a fait exterminer les hommes de Tunis, détenus prisonniers dans une station spatiale. En ces temps de guerre, désobéir aux ordres de ses supérieurs est une faute plus grave que le génocide de plusieurs centaines d'innocents et Rand est condamné à mort. Mais peu de temps avant son exécution, on lui confie une mission de rattrapage : aller stopper Tunis avant qu'il n'ait le temps de changer le passé pour mieux détruire le futur...

■ Dans **The Dreaded**, le réalisateur Chris Robinson s'intéresse aux problèmes existentiels des vampires, comme ceux d'Andrew Frazier, las de la vie éternelle, de pomper le sang de ses victimes jusqu'à la dernière goutte, de voir ceux qu'il aime rejoindre le monde des morts alors qu'il ne prend pas une ride. Désormais, tout ce qu'Andrew désire, c'est se réfugier dans une petite ville du Texas pour trouver un moyen de mettre un terme à son calvaire. Mais lorsqu'il rencontre Mélanie, il retrouve le sourire et espère qu'elle acceptera de vivre à ses côtés pour toujours. C'est sans compter sur Mark, l'ancien fiancé de Mélanie, un détective privé qui fouille dans le passé d'Andrew et découvre son terrible secret. Mark essaie de prévenir du danger Mélanie, qui ne croit pas un seul mot à son histoire jusqu'à ce qu'elle soit confrontée à un Andrew assoiffé de sang. Malgré cette révélation, son cœur balance toujours, décidant Mark à envoyer Andrew rejoindre ses ancêtres... Un film de vampires plus romantique qu'à l'accoutumée, qui ne néglige pas pour autant les litres d'hémoglobine de rigueur.

EDITORIAL

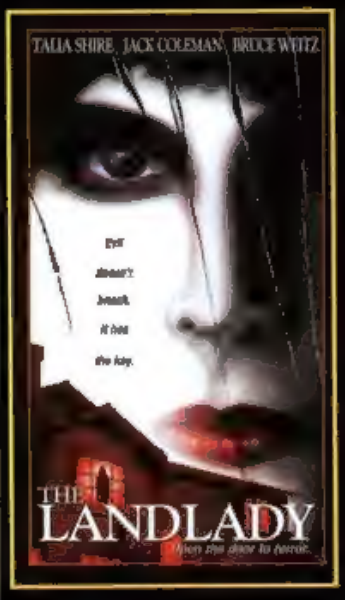
A l'heure où la manie du «toujours plus» envahit le monde aussi bien sportif que cinématographique, la règle ne joue pas dès que l'on touche aux capacités cérébrales des héros des films américains à gros budget. Surprenant, non ? Certains auteurs y sacrifient avec toute la distance nécessaire (Paul Verhoeven dans **Starship Troopers**, Tim Burton pour **Mars Attacks !**, et plus récemment Joe Dante avec son **Small Soldiers**), mais la plupart se le jouent premier degré avec une innocence, ou bien une perversité qui dans les deux cas nous laissent assez perplexes.

Pourquoi ne voit-on plus que d'indéracinables casse-pieds au cinéma ? Des va-t-en-guerre, des superficiels, des arrivistes satisfaits, de bons gros nuls, de naïfs pourvoyeurs en vannes foireuses admirés par des nanas tout droit sorties des sit-coms d'voisinais... Regardez **Godzilla** et demandez-vous si vous ne préféreriez pas sortir avec l'animal le samedi soir, plutôt qu'avec n'importe lequel de ses personnages principaux. Comme s'il s'agissait de réduire le héros moderne à la hauteur de ceux qui vont le voir au cinéma. Flatter le citoyen de base et le conforter dans sa moyenneté moyennante. Le sécuriser dans sa démission progressive. Le grand défi se résume aujourd'hui à tourner La Roue de la Fortune, l'aventure ultime consistant à regarder pratiquer le sport des autres. L'imaginaire se borne désormais à la vie (ou à la mort ?) des princesses, la baguette du Présidentiel, l'horoscope ou bien la météo. Mais pourquoi accoutumer le monde à la médiocrité peut-on se demander, alors qu'il suffirait au contraire de l'élever à la vraie culture. En bien simplement parce que la médiocrité c'est plus facile à produire, cela demande moins de talent, moins d'effort, et comme il faut vendre beaucoup, mieux vaut habituer le client tout jeune à ce genre de marchandise, c'est tout...

Mais trêve de pessimisme et découvrons plutôt la missive qu'envoie à *Mad Movies* Roger Avary, un écrivain Belge, par ailleurs documentaliste à la RTBF. Il nous invite à réfléchir sur l'an 2000 et pose en préalable cette vérité première. A savoir que cette date est purement virtuelle, imposée par la religion catholique, ce qui ne concerne qu'à peu près un milliard d'individus, soit environ 18 % de la population mondiale. Puis, il en vient à son propos. Celui de collecter pour un ouvrage à paraître en 1999 les derniers mots du plus grand nombre d'entre nous avant les douze coups fatidiques du nouvel an 2000. Et d'envoyer à la cantonnade et à toutes les rédactions une circulaire où figure simplement la question «*Mes derniers mots seront (probablement) ...*», suivi de l'espace blanc nécessaire à la réponse du signataire. Pour originale qu'elle soit, la démarche effraie quelque part. Comment clore en beauté vingt siècles de civilisation ? Comment ne pas craindre de les entacher d'une indélébile banalité. Pensons à ceux qui entreront dans l'an 2000 d'un gaillard «*Germaine, débarrasse la table et pendant que tu y es, tu ramèneras la bûche ou pré-lime*», ou d'un fatal «*Eh bien alors, bonne année, belle-maman, bon !*». La beauté du silence, dans ces moments-là, nous paraît du coup d'une profondeur incommensurable. Tels ces cahiers neufs à l'école qu'on craignait d'étrenner, l'envie de laisser l'espace blanc intact tenaille soudain le philosophe. A part ça, elle est bonne, ton idée, l'écrivain Belge.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Après avoir travaillé avec David Cronenberg et Roger Corman, le Canadien Pierre David produisit plusieurs films de série A (**Platoon**, **Dernière Limite**) avant de se spécialiser dans la série B au sein d'*Image Organization*. Son dernier succès : la franchise des **Scanner Cop**, qu'il abandonne pour deux thrillers, **The Night Caller** et **The Landlady**. Ce dernier est une version féminine du **Beau-Père** que réalise Rob Malenfant, avec Talia Shire (Adriääään ! dans les **Rocky**) interprète de [illegible], une psychopathe à la recherche du mari idéal. Lorsque le sien la trompe avec la voisine d'en face, elle l'empoisonne et fait croire à un accident. Décidée à recommencer sa vie, elle part s'installer dans un immeuble dont venait d'hériter son mari et fait la connaissance de ses locataires : Venice, une prostituée qui vit avec son copain Tyson, Laurence, un étranger qui aimerait se marier pour obtenir la carte verte, Justine, la gérante possessive de l'immeuble et Patrick, un bel homme galant et fidèle qui vient juste de rompre avec sa fiancée Liz. Victoria est prête à tout pour attirer l'attention de Patrick, quitte à le séquestrer et se débarrasser de ceux qui se mettront en travers de son chemin.



Egalement réalisé par Rob Malenfant, **The Night Caller** exploite un sujet similaire avec l'histoire de Beth, une jeune fille dont la vie se limite à un boulot minable et à veiller sur sa mère malade. Tous les soirs, elle écoute l'émission radio de la psychologue Lindsey Roland, qu'elle idolâtre, et se décide à l'appeler pour résoudre ses problèmes d'insertion sociale. Le lendemain, elle démissionne de son travail et se débarrasse de sa mère afin de repartir sur de nouvelles bases, et se fait embaucher comme assistante de Lindsey dans le but de se rapprocher d'elle. Jalouse et possessive, Beth aimerait tellement devenir la meilleure amie de la psy qu'elle envahit sa vie privée, adopte ses manières et décime tout son entourage pour s'assurer de sa fidélité...

■ D'Allemagne nous vient **Night Time** de Peter Fratscher, un film qui traite du syndrome du loup-garou en filigrane, sans ne jamais montrer une seule transformation. D'étranges meurtres surviennent dans l'entourage de l'apprenti écrivain Thomas Krömer, tous perpétrés de manière identique. Sur chaque victime, on retrouve des poils d'origine animale, provenant probablement d'un loup. Inquiet, Thomas se souvient d'un accident de voiture dont il a été victime un soir de pleine lune, et à l'issue duquel il a été attaqué et mordu par un mystérieux animal. Averti que les loup-garous ne se survivennent jamais des événements de la veille, Thomas part à la recherche de son identité et va mener son enquête pour découvrir ce qui s'est réellement passé le soir de l'accident afin de mettre un terme à ces meurtres dont il pourrait bien être l'auteur.

MARIE COOKIE AND THE KILLER TARANTULA et LUST FOR FRANKENSTEIN

Jess Franco est de retour avec deux nouveaux films, **Marie Cookie and the Killer Tarantula** et **Lust For Frankenstein**, qui marquent sa troisième collaboration avec les producteurs américains Kevin Collins et Hugh Gallagher (éditeur du prozine *Draculina*), juste après **Tender Flesh**. Dans les années 60 et 70, Jess Franco s'est fait le représentant d'une certaine forme de cinéma populaire, avec quelque 150 films tournés sans le sou par un artisan qui traitait le fantastique au travers de ses thèmes les plus classiques en l'associant à un érotisme le plus souvent exacerbé. S'il se laissait plus rare, il n'en a pas pour autant perdu les bonnes habitudes et conserve la même recette : des décors gothiques, beaucoup de fesses et un peu de sang. Comme pour profiter de sa collaboration avec les Américains, Jess Franco débauche deux de leurs Scream Queens les plus connues : Michelle Bauer (**Sorority Babes**) et Linnea Quigley (**Creepozoids**), anciennes égéries de Fred Olen Ray et David DeCoteau, qui viennent ainsi rejoindre son épouse et actrice fétiche Lina Romay. Dans **Marie Cookie and the Killer Tarantula**, Lina Romay joue les deux rôles titres, se transformant ainsi régulièrement en araignée (une marionnette miniature réalisée par Joaquin Piñol), face à Michelle Bauer dans l'uniforme du shérif d'une petite ville dirigée par la mafia, où de nombreux habitants disparaissent sans laisser de trace.

Dans **Lust For Frankenstein**, Jess Franco reprend la trame classique de l'amour impossible entre le docteur et sa créature, interprétée par une Michelle Bauer constamment dévêtue et couverte de cicatrices. Pas de doute, ce bon vieux Jess renoue avec un style presque expressionniste qui avait assis sa réputation. Comme au bon vieux temps, **Marie Cookie...** et **Lust For Frankenstein** ont été tournés simultanément en deux semaines avec la même équipe et dans les mêmes décors. C'est le grand retour du kitsch comme on l'aime !

*Michelle Bauer dans **Lust for Frankenstein**. Si elle ne se méfie pas, elle va tomber !*

***Marie Cookie...** Dans les toiles, et de gauche à droite : Amalia Tours, Michelle Bauer, Lina Romay (adieu mes fantasmes des années 70 !), Linnea Quigley et Amber Newman.*

FLASHES

● A l'occasion de son 25e anniversaire, en plus de la ressortie du film aux États-Unis, **L'Exorciste** va devenir une mini-série en deux parties que réalisera Geoffrey Sax, (le téléfilm *Doctor Who*) pour *Fox*. On ne sait pas encore qui remplacera Linda Blair dans le rôle de Regan.

● C'est définitivement le retour de Steve Miner (**Meurtres en 3-D**, **House**). **Après Halloween H20**, il réalisera **Lake Placid** pour *Columbia*, un thriller dans lequel un énorme crocodile terrorise une petite ville du Maine. C'est Stan Winston, après les dinosaures de **Jurassic Park** et sa séquelle, qui conçoit le reptile.

● Suite au succès des scénarios de Kevin Williamson (**Scream**, **Souviens-toi l'Été Dernier**), *Warner* s'intéresse au genre et produira **Valentine's Day**, d'après une nouvelle de Tom Savage, où un groupe de nanas se retrouvent traquées par un psychopathe humilié par elles au lycée. C'est le couple Wayne et Donna Powers qui s'occupe de l'adaptation et de la mise en scène.

● Après **Le Témoin du Mal**, Denzel Washington reste dans le fantastique avec **The Bone Collector**, un film *Universal* où il est un détective tétraplégique qui chasse un odieux serial killer aux côtés d'Angelina Jolie (**Playing God**). C'est Philip Noyce (**Calme Blanc**) qui réalise d'après une nouvelle de Jeffery Deaver.

● Au rayon des séquelles, on retrouve **Warlock : The End of Innocence** de Eric Freiser pour les besoins duquel Bruce Payne (**The Freaks**, le sixième **Hurlements**) remplace Julian Sands et **Wishmaster 2 : Evil Never Dies** de Jack Sholder (**Hidden**) avec toujours Andrew Divoff dans le rôle du Djinn, rejoint par Tokeem Woodbine (**Big Hit**).

● Nicolas Cage, déçu que **Superman Lives** soit tombé à l'eau, produira et jouera dans **Tom Slick : Monster Hunter** pour la *Fox*, d'après le roman de Loren Coleman *Tom Slick and the Search for the Yeti* qui rapporte les véritables aventures d'un chasseur de créatures légendaires telles que le Yéti ou le monstre du Loch Ness. De son côté, Samuel Jackson (**Sphere**) occupera les mêmes fonctions sur **The Manifesto of Onyx**, d'après une nouvelle d'Harlan Ellison dans laquelle un serial killer et un scientifique échangent leurs esprits.

● *Columbia TV* est actuellement en discussion avec George Romero pour adapter **La Nuit des Morts-Vivants** en série télé.

● C'est finalement le vétéran des spots publicitaires Marcus Nigel qui réalisera **End of Days**, un film d'action fantastique dans lequel Schwarzie affronte le diable en personne et Kati Shea (**Strip Killer 1** et **2** pour Roger Corman) remplace Robert Marsdel pour **Carrie 2**.

● *Universal* et *Amblin* ont déjà prévu la date de sortie du troisième **Jurassic Park**. Ce sera pour l'été 2000. Michael Crichton planche actuellement sur l'histoire et Steven Spielberg a annoncé qu'il produirait le film mais céderait sa place de metteur en scène à quelqu'un d'autre, qui n'a pas encore été annoncé.

● Jesse Dylan (le fils du rocker Bob) réalisera très prochainement **House of the Dead** pour *Dreamworks*, un film de zombies d'après un scénario de Mark Verheiden (**Timecop**) s'inspirant d'un jeu Sega.

● La nouvelle *Vampire Junction* de l'écrivain S.P. Somtow (également réalisateur du très gore **The Laughing Dead**) connaîtra bientôt les honneurs d'un long métrage que réalisera Mary Lambert (**Simetierre**).

● Suite au succès de la série télé *Buffy Tueuse de Vampires*, son créateur Joss Whedon est actuellement en train de plancher sur un second film autour du personnage principal, avec Sarah Michelle Gellar (**Scream 2**) et les autres acteurs de la série. Parallèlement, il travaille sur une version musicale et animée de **Dracula** pour *Fox*.

● *Warner* pense demander à Tim Burton de réaliser une séquelle de **Mars Attacks !** dans laquelle des Martiens ayant survécu au premier film s'échappent du zoo où ils sont prisonniers pour affronter le fantôme du président Dale (Jack Nicholson). Côté scénar, ça promet !

■ Imaginez un peu Cléopâtre, Ghengis Khan, Socrate et Don Juan réunis dans un même film. Il s'agit de **Time Wizards**, une production *Dream Entertainment* qui pourrait bien donner naissance à une série si le projet rencontre suffisamment de succès. Dennis Martin est un adolescent surdoué qui passe ses journées à expérimenter une machine à remonter le temps. En essayant son invention, il ramène à notre époque les 4 «Time Wizards» accompagnés de Ace, un éminent scientifique du futur. Accidentellement, il transporte également Damon, l'ennemi juré des héros qui kidnappe aussitôt Susan, la petite amie de Dennis et menace d'anéantir toute la ville si on ne lui remet pas une rançon des plus particulières : le cerveau de Ace, contenant la fameuse force d'énergie «X», tant convoitée à travers les âges...

■ Chez *Nu Image*, quand on ne produit pas des films d'action bon marché, on s'intéresse à la science-fiction post-apocalyptique façon **Mad Max**. Après **Lunar Cop** avec Michael Pare, voici **Cold Harvest** d'Isaac Florentine qui compte bien profiter des succès de **Deep Impact** et d'**Armageddon** en commençant après qu'une comète soit rentrée en collision avec notre planète, dévastant toute forme de vie terrestre (ou presque, parce que sinon, il n'y a plus de film). L'ancien spécialiste du kickboxing Gary Daniels (**Heatseeker**) interprète un chasseur de prime du futur à la recherche des meurtriers de son frère qui, avec une poignée d'hommes, essaie de rétablir l'ordre et la justice dans des villes désormais livrées au chaos où des bandes organisées font régner l'anarchie et le crime. Aux côtés de Gary Daniels, on retrouve Bryan Genesse et la revenante Barbara Crampton, égérie de Stuart Gordon à l'époque de **Ré-Animator** et **From Beyond**.

■ Alors qu'Arnold Schwarzenegger s'apprête à défier Satan lui-même dans **End of Days**, Dolph Lundgren revient au fantastique avec **The Minion**. Après avoir joué les gardes du corps chez John Woo pour les besoins du polar télé **Blackjack**, le géant Suédois interprète un valeureux guerrier entraîné au combat par une secte adepte des méthodes ancestrales afin de le préparer à affronter le Mal à l'état pur, une entité démoniaque vieille comme le monde. D'abord associé au projet, le réalisateur Avi Nesher (**Timebomb**, **Doppelganger**) cède sa place à l'inconnu Jean-Marc Piche pour cette série B au visuel très kitsch qui affiche ouvertement ses ambitions.

■ Après 20 ans de bons et loyaux services, Fred Olen Ray, le pape de la série Z californienne, est en perte de vitesse. Il ne réalise plus que 3 ou 4 films par an au lieu des 10 habituels, et délaisse les parties de cache-cache entre des monstres en caoutchouc et des bimbos dénudées pour des thrillers mâtinés de science-fiction. Comme **Fugitive Mind**, dont le sujet rappelle le **Timebomb** d'Avi Nesher, avec Heather Langenkamp (**Les Griffes de la Nuit**) et Michael Dudikoff. L'ancien American Ninja est Robert Dean, un ingénieur de la compagnie *Genicom* torturé par des visions de plus en plus violentes et réalistes. Après avoir été attaqué chez lui par un groupe de mercenaires, il trouve une disquette provenant des laboratoires *Genicom* et découvre qu'il a été manipulé. *Genicom* pratique des expériences génétiques sur le cerveau humain, reprogrammant les souvenirs de certains de leurs employés pour les faire accuser de crimes commis par la société...

Dissimulé derrière le pseudonyme de Rodney McDonald, Olen Ray réalisera ensuite **Fallout** où Daniel Baldwin (**Vampires**) et Frank Zagarino (**Shadowchaser**) se disputent une station spatiale en orbite. Lorsque un terroriste Russe la détourne, menaçant de s'en servir pour activer les 87 satellites nucléaires qui tournent autour de la Terre, la NASA fait appel à l'agent J. J. Hendricks pour aller délivrer les commandants pris en otage et sauver le monde d'une destruction certaine. Malgré un sujet qui s'y prête, les batailles spatiales de **Fallout** seront limitées par un budget riquiqui.

■ L'acteur C. Thomas Howell (**Hitcher, Pur Danger**), généralement cantonné dans l'action de série B, change de registre et s'essaie à la science-fiction (toujours de série B) avec **Sleeping Dogs** de Michael Bafaro et **Shepherd** de Michael Hayman. Dans le premier, il est le vilain Sanchez Boon, un psychopathe à la tête d'un cartel spécialisé dans la contrebande d'émeraudes qui œuvre sous la couverture d'une entreprise de fabrication de produits alimentaires. Lorsque Harry Maxwell découvre les véritables activités de son associé Boon, celui-ci tente de le faire tuer, mais Harry parvient à prendre la fuite avec une des employées et trouve refuge dans un très gros container prêt à être envoyé sur Titan, une immense prison intergalactique. Dans le même temps, Boon est arrêté et plonge dans un sommeil profond pendant le voyage qui le mène lui aussi sur Titan. En chemin, un champ d'astéroïdes interrompt le sommeil forcé de Boon qui se constitue une nouvelle armée avec les autres criminels à bord, dont le cyborg exterminateur ZEE 4R. Leur but ? Prendre en otage le container où se sont réfugiés Harry et son alliée...

Dans **Shepherd**, une production PM, C. Thomas Howell rejoint l'ancien catcheur Roddy Piper (**Invasion Los Angeles**) et le vieux routinier David Carradine pour cette histoire se déroulant dans un univers futuriste du 21e siècle. Il y interprète Boris Dakota, un chasseur de prime qui trahit les ordres de ses supérieurs en protégeant une femme malade et son enfant, qu'il était pourtant chargé d'assassiner.

■ Fred Gallo, réalisateur de séries B rondement ficelées pour Roger Corman, vient d'achever le tournage de **Mind Breakers**, un film de SF se déroulant dans un futur proche après que la Terre ait été anéantie par une guerre nucléaire. Quelques survivants, dans un vaisseau extraterrestre, se dirigent vers une destination inconnue, croyant faire partie d'un programme de repopulation, jusqu'à ce qu'un membre de l'équipage soit retrouvé assassiné. Au fur et à mesure, la tension monte, les victimes s'additionnent et les passagers n'ont plus aucun contrôle sur le vaisseau, piloté par une force qui les emmène vers une autre planète où ils serviront de cobayes à une race d'aliens très hostiles... Parmi les membres de l'expédition, on trouve Adam Baldwin (**Independence Day**), Robert England (Freddy himself) et Jerry Trimble, un spécialiste des films de kickboxing tournés à la va-vite par le Philippin Cirio H. Santiago, un autre échappé de l'écurie Corman. Pourtant, pour une fois, le papa de la série B n'a rien à voir dans le coup !

■ Révélé par le film de Clint Eastwood **Un Monde Parfait**, où il était kidnappé par Kevin Costner, le jeune T. J. Cowther revient dans **Mr. Atlas** de Karen Lee Arbeeny, un film fantastique pour la famille qui fait appel aux bonnes vieilles recettes de la mythologie. Depuis le décès de ses parents, Danny Nielsen, un jeune garçon renfermé, vit avec sa tante Teddie qui possède une vaste propriété où serait caché un trésor. Un jour, alors que Danny explore le domaine, il découvre un curieux monument qui expose au simple toucher, libérant le mythique demi-dieu Atlas, celui-là même qui porte le monde sur ses épaules, emprisonné dans la roche depuis plus de 2000 ans. Petit à petit, avec l'aide de Danny, Atlas s'adapte à sa nouvelle famille, malgré l'hostilité de Phillip, le compagnon de Teddie qui aimerait vendre la propriété. Lorsqu'il apprend que Teddie refuse catégoriquement de s'en séparer, il enlève Danny afin de s'en servir comme monnaie d'échange et devra affronter la colère d'Atlas...

■ Après le **Hercule** de Disney, les plus grands dieux de la mythologie grecque sont de retour dans ce **Me and the Gods** live, une comédie californienne fauchée signée Alki David. On y retrouve Nick Cassavetes (le fils de John) dans le rôle d'Adonis Papadapadopoumopoulopoulos (oui !), un surfeur un peu simple d'esprit. C'est pourtant sur ses épaules que repose le sort des dieux olympiens, chassés de leur paradis par Hadès après que Zeus ait perdu un pari. Un dessin-dant du valeureux guerrier Thésée, Adonis se rend en Grèce pour assister son oncle et rencontre la belle Ariadne, une vierge dont il tombe aussitôt amoureux. Mais Ariadne a déjà été promise en mariage à Hadès. Seule solution pour la libérer de son triste destin : Adonis devra affronter le fameux minotaure. Aux côtés de Nick Cassavetes, on retrouve Abe Vigoda dans le rôle de Zeus et Richard Moll dans celui de Hadès.

Sam HELVING

Festival FANT.ASIA 98

L'Impérial a beau avoir été équipé d'un écran géant et d'une sono sophistiquée, il a gardé son décor baroque d'ancien théâtre, tapissé de rouge et de vieil or. Le cadeau est d'époque, en amiante (!). Lorsqu'il se lève, l'atmosphère rappelle les célébrations passées au Rex ou à la Scala. Sauf qu'on est à Montréal en 98, et que le public y est plus mélangé, moins bourrin et misogyne qu'hier à Paris ou à Londres.

Pour la troisième année consécutive, le festival Fant.Asia propose pendant un mois un panorama de films venus d'un peu partout, mais axés autour de deux pôles, le fantastique et le cinéma asiatique. La programmation est assurée par un collectif de personnalités variées (un fou de Godzilla, un réalisateur de films underground hardcore, son producteur, l'éditeur français du fanzine *Seven Machine*...). Libres de toute pesanteur dogmatique, ils n'ont pas d'héritage à gérer, pas de pureté à garantir. Ensemble, ils ont assemblé une sélection de tout ce qui est visuellement stimulant aujourd'hui, et généralement difficile à voir en dehors des circuits normaux. Un peu dans l'esprit (un peu moins dans la méthode) de ce que fait l'Etrange Festival à Paris. Les seules règles observées sont très constructives, elles procèdent de l'addition et du mélange. Le seul risque est l'incongruité. Ici, il y a peu de déchet. Pas de compétition. Juste un vote du public qui récompense des films nouveaux dans deux sections, l'une asiatique et l'autre internationale.

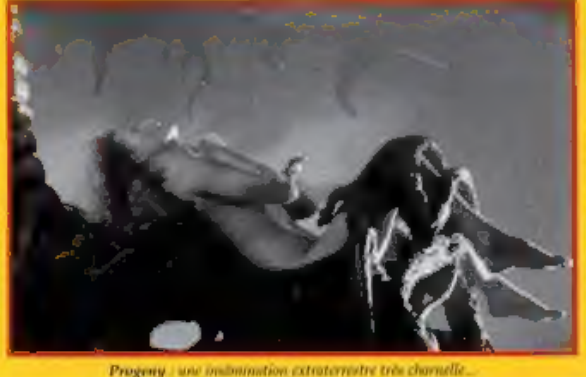
Cette année, deux films chinois rendaient compte des directions prises par le cinéma d'action après la rétrocession. **Hitman**, honnête comédie d'action avec Jet Li, représentait le standard hong kongais apparemment immuable du divertissement populaire.

Dans le même registre, mais en version contrebandière, **Blacksheep Affair** donnait le ton d'un cinéma revu et corrigé par Pékin. Le résultat est un exercice de grand écart entre un style encore typiquement hong kongais (toutes les séquences d'action portent la patte immédiate de Chung Siu Tung), les exigences morales de la censure chinoise et un manque de moyens qui tire l'esthétique vers la série Z. Chin Cheuk (le héros de **The Blade**, autrefois connu sous le nom de Chin Man Chuk) y joue un agent secret ultra patriote qui combat à la fois la corruption capitaliste et un guru terroriste japonais appelé Mishima. C'est un peu «Tintin chez les soviets», mais à l'envers. Côté indépendant, *Milkway*, la compagnie de production de Johnnie To (**Lifeline**) et Wai Ka Fai (**Too Many Ways to be Number one**) confirmait sa position actuellement dominante avec trois films : **Intruder** de Tsang Kan-Cheung, très impressionnant thriller horrifique, **The Odd one Dies** (Patrick Yau), polar sous influence Wong Kar Wai, et l'ultra noir **Longest Nite** (Patrick Yau encore), récit implacable du règlement de compte entre un ripou et un gangster.

Côté japonais, **Swallowtail Butterfly** est une fable iconoclaste avec pour héros des immigrés, sujet tabou au Japon. Le style et la sensibilité du réalisateur Shunji Iwai gravitent logiquement son cinéma vers une audience internationale. Son film a obtenu le prix du public dans la section asiatique. La plupart des autres films japonais étaient largement en-dessous : **Rubber's Lover** de Shojin Fukui est un sous-Tsukamoto, et **D.A.N.G.A.N Runners**, du surestimé Sabu, est un film amusant mais insignifiant qui étire sur une heure et demi une idée de court métrage.

La sélection internationale était largement représentée par l'Espagne avec un giallo froid et dérangeant, *99.9* d'Agustin Villaronga, **Airbag** de Juanma Bajo Ulloa, road movie claquant mais paresseusement accommodé à une sauce tarantinesque déjà démodée, et le trop désinvolte **Dame Algo** d'Hector Carré. Fortement chargée en nanars, la sélection nord américaine était sauvée par l'excellent et presque cronenbergien **Progeny** de Brian Yuzna. Dans cette section internationale, le public a récompensé **Drive**, un petit film d'action post **Crying Freeman** avec Marc Dacascos. La prestation généreuse du réalisateur venu présenter son film y est sûrement pour beaucoup. C'est un des intérêts du festival, de permettre au public de dialoguer avec les invités. Ils étaient nombreux cette année, depuis Chiu Cheuk jusqu'à Takashi Ishii (**Gonin**) en passant par John Carpenter ou William Lustig venu présenter une version restaurée du classique de la Hammer **The Devil Rides out**. Avec ce genre d'invités, et pas loin de 80 films à voir pendant un mois dans une ville ultra accueillante, Fantasia s'impose comme une option considérable pour des vacances d'été.

Marc ELMER



Progeny : une insémination extraterrestre très charnelle...

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

Avoir **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, on se rappellera que rares sont les adaptations réussies, surtout lorsqu'il s'agit de celles de séries. Le projet était pourtant aussi louable qu'ambitieux : redonner à la célèbre série british son moment de gloire et confirmer que son caractère si particulier, si délicieusement rétro, n'a pas pris une ride. Garder le charme et l'humour si propre à la série, lui redonner sinon une seconde chance, au moins un deuxième souffle. D'où une mise en scène rigoureusement aseptisée et un style parfaitement neutre, se voulant aussi proche des épisodes originaux que possible. Jeremiah Chechick (réalisateur de **Diabolique**) pèche comme vous l'aurez compris plus par excès que par défaut, et si l'on se met d'accord pour reprocher une chose au film, c'est bien qu'il adopte un peu trop le flegme de ces personnages et considère l'intrigue comme un simple moyen de retranscrire, à la sauce nineties, l'univers «so british» des deux héros. Mais **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** digère assez mal ce brusque passage dans le temps. Rassurez-vous, John Steed considère toujours le tea-time comme une priorité absolue et Emma Peel persiste dans les jeux de mots lourds de sous-entendus, en arborant des tenues aussi suggestives qu'aujourd'hui démodées. Mais le ton juste n'est décidément pas trouvé. John Steed, dont la réputation n'est plus à faire, est convoqué par les services secrets britanniques pour enquêter sur d'insolites manifestations météorologiques perturbant le ciel londonien. L'horrible Sir August De Wynter (Sean Connery), contrôlant la pluie comme le beau temps, veut en effet racketter la Terre entière en échange de conditions climatiques appropriées. Steed doit faire équipe avec la ravissante mais néanmoins suspecte Emma Peel, météorologue réputée, pour sauver le monde, avec classe cela va sans dire... Si le film est étonnamment court, il arrive pourtant à se traîner en longueur. On a souvent l'impression d'assister à une succession d'épisodes plus ou moins réussis, se rattachant péniblement à ceux de la série, plutôt qu'à un film à part entière. Chose encore pire, le scénario, pour peu qu'il y ait un, fait penser à celui d'un **James Bond**, par la succession parfois agaçante d'effets technologiques inutiles. La présence de Sean Connery au générique, dans un rôle à contre-emploi, ne fait que renforcer cette triste comparaison. Néanmoins, **Chapeau Melon...**, reste un film soigné, impeccablement cadré et bien interprété, possédant ses rares mais mémorables scènes (il faut voir par exemple Emma Peel tenter de s'échapper de la maison labyrinthique de De Wynter, ou encore ce dernier organiser une réunion stratégique avec ses associés, tous incognito dans leur costume d'ours !).
Les fans indécrottables de la série se contenteront-ils de ce long métrage d'une qualité toute relative ? Pas sûr. Mais depuis le temps qu'on l'attendait, c'est mieux que rien.

Erich VOGEL

The Avengers. USA. 1998. Réal.: Jeremiah Chechick. Scén.: Don MacPherson. Dir. phot.: Roger Pratt. Mus.: Joel McNeely. Prod.: Jerry Weintraub pour Warner Bros. Int.: Ralph Fiennes, Uma Thurman, Sean Connery, Patrick McNee, Jim Broadbent, Fiona Shaw, Eddie Izzard, Eileen Atkins... Durée 1 h 29. Dist.: Warner Bros. Sortie le 19 août 1998.

DR. DOLITTLE

Quand Eddy Murphy tourne **Le Professeur Foldingue**, il pense cibler un public adolescent, voire adulte. Et ce sont les gamins qui le plébiscitent, faisant de ce monument d'humour pipi-caca un des plus grands succès de sa carrière. Cette carrière, qu'on qualifiera poliment de calamiteuse, Murphy la gère au boulet de canon depuis la fin des années fastes (83-85, ça fait 15 ans tout de même !). Il tire bêtement là où il pense que se trouve sa cible, sans jamais réaliser que celle-ci est mouvante. Et quand une cible bouge, on anticipe en tirant légèrement devant elle. Traduction : on innove. Hé bien non ! La philosophie d'Eddie Murphy est à peu de choses près celle d'un courtier. On spécule sur tout et n'importe quoi du moment que ça apparaît sur l'écran de contrôle. Et si c'est l'argent de poche des mômes qui doit payer mes traites, alors diable, faisons des films pour les mômes.
La décision de re-maker **L'Extravagant Dr Dolittle** de 1967 est aussi brillante, novatrice et risquée que cela. Le rigolo Eddie (qui soit dit en passant déteste les animaux) va donc converser avec toute une ménagerie facétieuse. Comme la plupart des animaux possèdent un anus, ça permettra une débauche de gags tous plus perfectionnés les uns que les autres. Paul Reubens (Pee-Wee), Albert Brooks ou John Leguizamo prêteront leur voix à de charmantes bêtes à poil mâchant consciencieusement du caramel (on n'avait pas vu d'effets spéciaux aussi démentiels depuis Saturnin et les pâtes *Macani*). Les gosses vont adorer. Pas sûr mon vieux. Les gosses adorent les deux zouaves de **Dumb & Dumber** parce qu'ils assument totalement leur débilité infantile. Les gosses aiment les dinosaures parce qu'ils bouffent tout le monde et cassent tout. Les gosses rigolent au **Professeur Foldingue** parce que la vulgarité y est doublée d'une cruauté sans pareil vis-à-vis des personnes obèses. Les gosses aiment l'incorrection. Et à leurs yeux, **Dr Dolittle** est une corvée. Un film mou, lisse, inodore, «gentil», qui affiche bien malgré lui un mépris inouï pour tous ceux qui ne sont pas en âge d'avoir une carte bleue. A la rigueur, la vision d'animaux gigotant dans tous les sens pourrait ravir les nourrissons, mais ces derniers ne vont pas au cinéma. Entre deux tirs au canon, Murphy réalise, mais un peu tard, qu'il n'y avait pas pensé.

Rafik DJOUMI

USA. 1998. Réal.: Betty Thomas. Scén.: Nat Mauldin, Larry levin. Dir. phot.: Russel Boyd. Mus.: Richard Gibbs. SPFX : Jim Henson's Creature Shop (animatroniques). Prod.: John Davis, Joseph M. Singer, David T. Friendly pour Twentieth Century Fox. Int.: Eddie Murphy, Ossie Davis, Oliver Platt, Peter Boyle, Richard Schiff, Norm McDonald (voix), Albert Brooks (voix), Chris Rock (voix), Reni Santoni (voix), John Leguizamo (voix)... Dist.: UFD. Durée 1 h 25. Sorti le 12 août 1998.

TOUS AUX MANIFS !

■ Les soirées Cinéma BIS de la Cinémathèque Française font leur rentrée des classes et c'est bien. Au programme du bimestre, le 11 septembre, «Science-fiction américaine, années 50», avec **The Man from Planet X** et **It Conquered the World**. Le 25 septembre, «Motards d'hier et d'aujourd'hui», avec **Les Anges Sauvages** de Roger Corman et **Le Chevalier du Monde Perdu**. Le 9 octobre, «Femmes vampires», avec **Comtesse Dracula** et **Les Lèvres Rouges**. Le 23 octobre, «Mario Bava» avec **Danger, Diabolik** et **Cani Arrabiatti (Rabid Dogs**, voir *M.M.* 114), le film enfin visible du Maestro. Le 6 novembre, «Bruce Lee, le vrai et le faux», avec **Opération Dragon** et **Bruce Lee contre Supermen** + une surprise nous dit-on (on espère qu'elle est bonne !). Début des double-programmes à 20 h au 42 Bd de Bonne Nouvelle, 75010 Paris.

■ La quatrième édition de Cinéma Tout Ecran (Rencontres Internationales de Cinéma et de Télévision) se déroulera du 21 au 27 septembre à Genève. Le principe est simple : dès qu'une personnalité évoluant dans le cinéma décide de travailler pour la télévision, Paf !, les organisateurs genevois s'excitent comme des bêtes et confisquent l'œuvre pour la présenter au public. Cette année, le festival annonce notamment une série suédoise choc baptisée ***Chuck, From the Earth to the Moon*** avec Tom Hanks, le **BlackJack** de John Woo, ou encore ***Maximum Bob*** de Barry Sonnenfeld d'après Elmore Leonard. On se renseigne pour toutes ces bonnes choses au 00 41 22 328 85 54.

■ L'A.D.E.D. organise une grande soirée Halloween le 31 octobre. Si vous voulez participer à l'organisation (maquettes, décors...), demandez Christian au 01 46 68 62 41. Si vous ne voulez pas participer à l'organisation mais vous rendre simplement à la soirée, c'est votre droit. Il faudra vous munir d'une place (en vente dans les FNAC et Virgin) et arriver déguisé à l'Espace des Congrès les Esselières, 3 Bd Chastenet de Gery, 94800 Villejuif.

■ Le cinéma Racine Odéon (6 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris, 01 43 26 19 68) accueille tous les couche-tard cinéphiles avec ses nuits d'enfer. Le 12 septembre à l'heure du crime, «Nuit Shaolin» avec **Les Secrets du Grand Maître de Shaolin**, **Les 7 Commandements du Kung-fu** et **Les 7 Disciples de Shaolin**. Le 19 septembre, à minuit encore, «Nuit Jackie Chan» avec **Contre-attaque**, **Opération Condor** et **Twin Dragons**. Le 17 octobre à la même heure, «Nuit spéciale Jean Rollin» avec **Les Deux Orphelines Vampires**, **Les Raisins de la Mort** et **Le Viol du Vampire**. Euh, quand est-ce qu'on dort ?

■ Et maintenant une petite annonce, étrangement échappée de la rubrique... Petites Annonces : «Réalise l'affiche du Festival du Film d'Halloween. Si tu es sélectionné(e), tu pourras accéder gratuitement au Festival dont tu garderas un souvenir impérissable. Si ton projet est retenu, nous proposons de t'accueillir lors du festival dans des conditions tout à fait privilégiées. Envoie-nous ton projet dès aujourd'hui* à : Festival du Film d'Halloween, 71 rue Péreire, 78100 St-Germain-en-Laye. La date limite de réception de ton projet est fixée au vendredi 9 octobre 1998. Le Festival du Film d'Halloween est organisé en partenariat avec la ville de St-Germain-en-Laye». *(*dès aujourd'hui si tu dessines très très vite, sinon demain ça ira.)*

■ La 2ème édition d'Ecran Libre (Festival Jeune Cinéma et Vidéo) se déroulera les 25, 26 et 27 septembre à Aigues-Mortes, au cinéma Marcel Pagnol, rue Victor-Hugo. Rens. : 04 66 53 74 99). Plus de 40 courts métrages (fictions et documentaires) seront présentés dans une ambiance très sympathique dit-on.

■ Bonne nouvelle pour les gens du Nord avec l'ouverture de la librairie Astro City, spécialisée dans les comics, les mangas, les livres de cinéma, effets spéciaux et merchandising divers. Ça se passe au 22 rue Masurel à Lille, ouverture de 10 à 19 h 30. Pour tout rens. : 03 20 55 10 10. Qu'on se le dise...

■ La librairie spécialisée en bandes dessinées Forbidden Zone (25 rue de Tamines, 1060 Bruxelles, Belgique. Rens. : 00 32 2 534 63 67) organise du 10 au 30 septembre une exposition sur le thème **Star Wars**. Côté BD, Kennedy, Vatine, Lauffray, Macan, Blanchard et Bukinovic seront présents. Côté ciné, les interprètes de Darth Vader, Chewbacca et Boba Fett (respectivement David Prowse, Peter Mayhew et Jeremy Bulloch) se livreront à l'habituelle séance de dédicaces. Des animations en marge de l'expo, des cadeaux aux visiteurs, des dégustations de chocolats (carrément)... Ça sent la manif bon plan !

*Chapeau Melon et Bottes de Cuir : John Steed et Emma Peel enfin sur grand écran ; **La Folle Histoire des Avengers** : tout sur la plus british des séries british ; **Godzilla** : le monstre nippon à la sauce US ; **Big Hit** : interview Kirk Wong ; **Armageddon** : les effets spéciaux ; **David Duchovny** : rencontre du premier type ; **Il Faut Sauver le Soldat Ryan** : le choc Spielberg ; **Blackjack** : interview John Woo ; **Russ Meyer** : le saint des seins + toute l'actualité cinéma et vidéo.*

Actuellement en kiosque : 25 F.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen. 4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

R.D. : Rafik Djoumi. D.G. : Damien Granger. V.G. : Vincent Guignebert. J.P.P. : Jean-Pierre Putters.

	RD	DG	VG	JPP
Armageddon	1	5	2	
[illegible]	[illegible]		[illegible]	
[illegible]	[illegible]	[illegible]		
Deep Impact	3	0	1	
Godzilla	4	1	3	3
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	
Magic Warriors	3	4	2	
La Mutante 2	1	4	2	3
Scream 2	3	2	3	3
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
The Kingdom 2			3	
Truman Show	5	4	6	
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
X-Files		4		

DU Z À L'ÉTAT BRUT !

+ RESSORTIE DE ATTACK OF SERIAL-KILLERS FROM OUTER SPACE : UN MUST !

LA NOUVELLE [illegible] DE RICHARD J. THOMSON

SAMEDI 26 SEPTEMBRE, RICHARD J. THOMSON DÉDICACERA SES FILMS (EN CHARMANTE COMPAGNIE DE CORALIE) À ALBUM (7 RUE DANTE, 75005 PARIS) DE 15 À 18 H.

Je commande
❑ TIME DEMON ❑ TERROR... ❑ ATTACK...
au prix de 129 F la K7 + 20 F de port
Nom/Prénom_____
Adresse_____
Code Postal/Ville_____
(chèque à l'ordre de AJC COMMUNICATION)
A retourner à AJC COMMUNICATION, 44 AVENUE D'ARGENTEUIL, 92600 ASNIERES

HAXAN

129 F

LES FEEBLES (vf ou vo)
WARLOCK 2
DARKLY NOON (vf ou vo)
STENDHAL SYNDROME (vf)
SKINNER (vf)
PLAYGIRLS 2 **
PLAYGIRLS **
SWEET SATAN *
CAMP 731 *
RICHARD KERN LIVE FROM NY **
THE NETHER HORROR *
NEKROMANTIK 2 *

109 F

VIOLENT SHIT 2 **
HARDCORE 1 **
HARDCORE 2 **

99 F

GÉNÉRATION Z **
ANGES ET DÉMONS
VIBROBOY
LE ROI DES MORTS *
LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES *
LA VIE SEXUELLE DE SONDO ET ALIETTE (vf)
BABY CART 4
BABY CART 5
BABY CART 6

Collection Russ Meyer
CHERRY, HARRY ET RAQUEL (vo ou vf)
MUDHONEY (vo ou vf)
L'IMMORAL MR. TEARS
A CORPS PERDUS
LORNA
L'ILE DES DÉSIRS
THE IMMORAL WEST
VIXEN (vo ou vf)
MONDO TOPLESS
SUPER VIXENS (vo ou vf)
ULTRA VIXENS (vo ou vf)
MEGAVIXENS (vo ou vf)
BONJOUR LES FILLES

RUSS MEYER

* interdit aux moins de 16 ans/ ** interdit aux moins de 18 ans

LES SÉLECTIONS HAXAN DU MOIS

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 18

Sauf si mentionné toutes nos cassettes sont en VO STF

36 15 HAXAN (2,23 FR/mn)

INFOS-JEUX

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

Ci-joint mon règlement de _____ F par ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films.

Nom _____

Adresse _____

_____

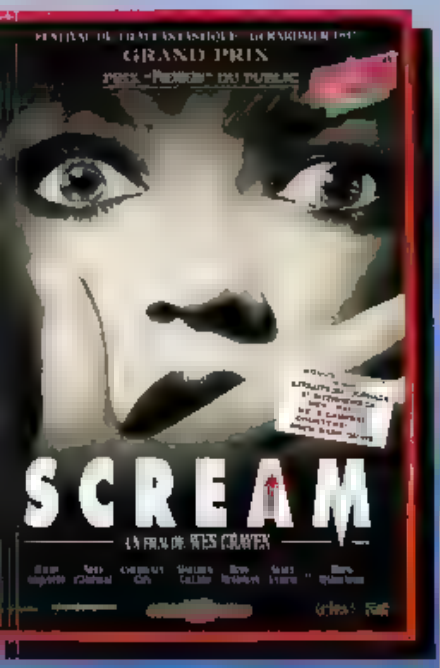
Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur
Signature :

TITRES	PRIX
Port 30 F (gratuit pour + de 200 F d'achat)	
TOTAL	

Catalogue gratuit sur simple demande

ABONNEMENT



JOYEL MAD, ABONNEZ-VOUS !

JEUX, T-SHIRTS, LIVRES

Soyez parmi les 250 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 vidéo de **SCREAM** (le film de Wes Craven + 12 minutes inédites de making of !), ou la K7 de **THE X-FILES PATIENT X** (deux épisodes mythologiques pour patienter jusqu'à la sortie du long métrage), ou encore un collector **LE CINQUIÈME ÉLÉMENT**, à choisir entre le beau jeu PC CD-ROM (des heures d'amusement), la jolie novelization (des heures de lecture) et le seyant t-shirt (des heures de portage de t-shirt).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES* (du fantastique à gogo !) ou d'*IMPACT* (de l'action à rendre gaga !)

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies
Reglement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 140 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

SMALL SOLDIERS

jeux interdits

JOE DANTE

Absent des grands écrans depuis PANIC SUR FLORIDA BEACH, Joe Dante nous revient avec SMALL SOLDIERS, film de commande produit par la DreamWorks de Steven Spielberg, qui permet au metteur en scène de GREMLINS de nous retirer le coup des joujoux qui prennent vie et sèment la zizanie. SMALL SOLDIERS, ou l'avènement du film sandwich mis en chantier afin de vendre les jouets dérivés créés par les gens du merchandising avant même que le moindre plan ne soit filmé ! Lucide et ironique, Joe Dante conciliе comme il peut ses ambitions de cinéaste avec les exigences du marketing, ainsi qu'il nous le raconte dans cet entretien.

Il y a longtemps que l'on n'avait plus vu un film de Joe Dante au cinéma, depuis *Panic sur Florida Beach* en fait. Comment cela se fait-il ?

C'est simplement parce que je n'ai trouvé de projet intéressant à faire que pour la télévision. Je suis allé très peu souvent au cinéma ces dernières années, le cycle dans lequel nous nous trouvons n'est pas très emballant.

Le fait que *Panic sur Florida Beach* n'ait pas connu un succès fracassant peut-il expliquer le fait qu'un metteur en scène comme vous se soit retrouvé à l'écart, à tourner des téléfilms ?

Non, pas du tout. Encore une fois, les seuls scénarios qui m'aient plu pendant cette période venaient de chaînes câblées, et je ne vois pas pourquoi j'aurais refusé de les tourner.

L'un de ces téléfilms, *Civil War*, est sorti en vidéo en France récemment et fut assez critiqué de par la façon plutôt condescendante dont il traite ce fasciste de Président...

Vraiment, vous trouvez ? Ce Président n'a rien de sympathique, c'est un idiot, point final. Et je pense que c'est le côté sarcastique du scénario qui a pu gêner certaines personnes qui, dans ce cas là, n'ont rien compris à *Civil War*. Ou peut-être s'agit-il d'un problème de doublage ? Je vis beaucoup en voyant mes films doublés dans d'autres langues.

Début 1998, vous avez également mis en scène un téléfilm de science-fiction intitulé *Warlord : Battle for the Galaxy*. De quoi s'agit-il ?

C'était un pilote pour une nouvelle série télé qui devait s'appeler *The Osiris Chronicles*. Nous avons été traité sur ce projet. Le studio a remonté le film en mettant au premier plan le personnage du Warlord, pour en faire le héros de la série, une sorte de guerrier intergalactique. Ils ont rajouté une narration en voix off [illegible] et tout changeait le scénario de telle façon que le résultat final était assez incompréhensible.

C'est la raison pour laquelle ce n'est pas devenu une série...

Christy (Kirsten Dunst) et Alan (Gregory Smith) en pleine guerre des joujoux.

Joe Dante et son jeune acteur s'amusent avec les jouets créés par Stan Winston.

En partie, mais il y a surtout le fait que CBS était à l'époque en train d'essayer de changer sa programmation pour se rapprocher de la Fox [illegible] en matière de séries. Ils ont vite vu qu'ils faisaient fausse route et sont revenus à leur image traditionnelle, laissant sur le pavé de nombreuses séries naissantes comme *The Osiris Chronicles*. La dernière raison qui a achevé le show, c'était que nous étions co-produits par *Paramount* qui s'occupe déjà des *Star Trek*. Quand ils ont vu que notre série amenait une nouvelle vision du space opera, ils n'ont guère fait d'efforts pour la soutenir. Au contraire !

C'est donc assez étonnant que vous vous êtes retrouvé impliqué dans *Small Soldiers*. Comment cela s'est-il passé ?

Steven Spielberg est venu me voir en disant que cela faisait longtemps que nous n'avions pas travaillé ensemble. Plus que le script, qui n'était d'ailleurs pas terminé à l'époque, mon intérêt dans le projet tenait dans la possibilité de voir jusqu'où il était possible d'aller en matière d'effets spéciaux, notamment avec les images de synthèse.

Vous aviez uniquement envie de goûter à ces nouvelles technologies ?

Il y avait deux challenges pour moi : maîtriser ces nouvelles techniques pour en tirer le maximum, et sortir le film dans les délais, qui étaient très courts, d'autant plus que le script était encore en développement quand nous avons commencé à tourner.

Le fait qu'il s'agisse d'une suite de *Gremlins* version années 90 ne vous posait pas de problèmes ?

Mais c'est la raison pour laquelle ils m'ont choisi : «Ah, vous vous rappelez Joe Dante, ce type qui faisait le bordel en ville avec ses peluches ? Pourquoi ne pas lui confier nos jouets cette fois ?» !

N'est-ce pas dangereux pour un réalisateur de refaire un film qu'il a donc un sens déjà fait, plutôt que d'aller de l'avant avec des idées totalement nouvelles ?

Vous savez, un critique a dit : «Joe Dante a déjà fait ce genre de films si souvent qu'on se demande comment il fait pour être encore debout !» (*rires*) Mais ce n'était pas un problème pour moi, je me suis consolé avec la technologie. Rien que pour cela, je suis content d'avoir mis en scène Small Soldiers.

Le merchandising est de plus en plus présent sur les gros films. Des t-shirts aux caleçons, les studios essaient de vendre tout ce qui est possible sur leur dernier produit. Cette fois-ci, un nouveau palier a été franchi...

En effet, cette fois c'est le merchandising qui a précédé et même entraîné la mise en chantier de Small Soldiers. *Gremlins* avait été l'un des premiers films à entraîner ce phénomène, avec les peluches de Gizmo, etc... Pour *Small Soldiers*, avant même que la première page de script ne soit écrite, les gens de Hasbro avaient déjà établi le concept et le look des jouets. Ils ont d'ailleurs été fabriqués pendant que nous tournions !

Allié en compagnie des sympathiques Gargonites Punch-it et Ocula.

L'indispensable Dick Miller, ici dans un rôle de livreur de jouets.

N'est-ce pas un problème éthique pour vous que d'accepter ce genre de films ? Nous savons tous que vous êtes un fin pur et dur depuis votre enfance, que vous adorez les séries B de SF des années 50, alors pourquoi vous engager sur un produit à ce point mercantile ?

Je ne touche pas un dollar sur le merchandising ou sur la vente de jouets. On m'a uniquement demandé de raconter une histoire, et c'est la seule chose que j'aime. Je me suis bien sûr rendu compte que *Small Soldiers* n'est en fait qu'une immense publicité pour la vente des jouets dérivés, mais je joue là-dessus dans le film. J'aime beaucoup l'ironie que j'ai pu y placer au début notamment, lors de la scène de la réunion qui doit amener la création de cette nouvelle ligne de jouets.

L'un des aspects intéressants de *Small Soldiers* réside dans le fait que les Commando Elite de Chip Hazard, au look guerrier et exagérément héroïque, sont en fait les méchants jouets, alors que les Gargonites, effrayants et plutôt moches, sont pacifiques et doux comme des agneaux. Était-ce quelque chose qui vous a particulièrement [illegible] ?

Les aliens sont souvent montrés comme des monstres à détruire, généralement grâce à des héros barrakis et patriotes qui canardent du méchant avec délectation. Je trouvais plus amusant de faire des membres du Commando Elite une bande de fascistes. Vous allez voir le film en pensant que ces soldats sont les héros et en fait vous découvrez leur réelle personnalité.

Mais bizarrement, les jouets de Chip Hazard se vendent beaucoup mieux que ceux du Gargonite...

Sans doute parce que les Gargonites sont finalement peu présents à l'écran en comparaison de Chip Hazard. Et je soupçonne les enfants de l'acheter pour en faire un gentil héros au cœur pur, ce qui n'est pas plus mal !

Pensez-vous avoir réussi à intégrer des éléments personnels dans *Small Soldiers* ou le considérez-vous simplement comme un film de commande ?

Je ne peux pas tourner un film sans en faire quelque chose de personnel. Et malgré le fait que les studios cassent d'effacer toute trace de personnalité des films qu'ils produisent, la seule façon pour un metteur en scène de [illegible] est de s'impliquer complè-

Le Commando Elite, armé par Chip Hazard, à la rencontre des Gargonites.

Archer, le leader pacifique des Gargouilles, se rebelle contre sa condition de victime.

opinion

TOUT VENDRE... OU TOUT CASSER ?

Que bambin surconsommateur que je suis, je n'ai pas encore atteint le stade où je me prosterne aux délicieuses pieuses de la consommation externe et sur son site officiel... Ainsi que **Small Soldiers** pour cette carte machiste, agressive et réellement enfantine, un poignet en forme de mitrailleuse explosive. Mais outre le ras-le-bol que suscitent les films dont les héros sont des jouets, il est difficile à son fils spécialiste d'un de la franchise insensiblement qu'est le cinéma de Joe Dante. Pour un **Small Soldiers** et une page de pub de Mac Donald, combien de **Gremlins** et de Joe Dante sont-ils morts de mort violente au monde ? Avec **Gremlins** il a fait tomber sous la censure extrêmement anarchiste, carrément subversive et iconoclaste qu'était son film de Noël, sublime satire comique qui, quand on y repense, ne ressemble en rien à **Gremlins 2**. Tout comme **Small Soldiers** même si on y retrouve la trace de quelques gags, ce film est un film de Joe Dante. Et ça, c'est déjà pas mal.

Et même si on exclut de l'équation les quelques moments où les vues des 12 différents Jeux Bergeron Jim Brown et Sergio Leonardo et Clint Eastwood sont à la fois [illegible] et [illegible] on a tout plaisir à y [illegible] et [illegible] et [illegible] et

tement. Même si le résultat final ne correspond pas à ce que je voulais faire, il reste suffisamment d'éléments personnels que le studio n'a pu sucrer qui me rendent content de Small Soldiers.

La fin du film notamment est très politique et correspond bien avec votre personnalité...

Oui... Les gens de Dreamworks n'aimaient pas la fin. Ils voulaient que Chip Hazard revienne tout casser ! Il y a eu pas mal de contentieux entre le studio et moi sur le scénario. Il a fallu que je fasse des compromis, on rivait des rapports familiaux par exemple, pour rester dans une sorte de morale actuellement à la mode, mais rien de suffisamment grave pour que je quitte le film. J'ai quand même pu placer quelques moments d'ironie savoureux je crois.

Avez-vous obtenu le final cut ?

Je l'ai partagé avec Steven Spielberg. Il n'a rien changé au résultat consensuel établi entre le studio et moi. A la fin, j'ai quand même dit que c'était mon dernier mot sur le film et que je n'irais pas plus loin dans les compromis. Steven a bien compris cela.

Une fois encore vous utilisez le vétéran Dick Miller, rescapé des séries B de Corman des années 50. Quand vous débarrasserez-vous enfin de lui ?

Jamais ! J'aime beaucoup regarder Dick travailler. Il est amusant et il est mon porte-bonheur.

Comment l'avez-vous rencontré ?

Sur mon premier film. Il était le seul nom un peu connu du milieu qui ait accepté de jouer pour un réalisateur débutant.

Et vous n'avez jamais été tenté de remplacer le duo comique qu'il formait avec Jonathan Haze dans *It Conquered the World* par exemple ?

J'aurais bien aimé mais Jonathan est devenu producteur pendant un temps et il était resté dix ans sans tourner. Je n'avais que Dick sous la main.

Les «petits soldats» livrent leur grande guerre à la famille d'Alan.

Pour en revenir à *Small Soldiers*, combien de temps le tournage a-t-il duré ?

Nous avons filmé d'octobre 1997 à février 1998. Le tournage n'était pas un problème, nous avions suffisamment de temps. La post-production par contre était très courte. Du fait que nous n'avions pas de script au début, on avait rien d'autre que les cinquante premières pages, l'histoire évoluait au fur et à mesure du tournage et des discussions avec le studio. Impossible donc d'utiliser un storyboard. Et il est très difficile de travailler avec des effets spéciaux si sophistiqués sans le moindre storyboard. Il fallait décider sur le plateau et en un instant si telle ou telle séquence devait être filmée en utilisant des marionnettes ou en ayant recours aux images de synthèse. Impossible donc de planifier la post-production.

Quelle est la proportion entre la synthèse et l'animation traditionnelle de poupées ?

C'est du 50/50 je pense. Je crois qu'il est difficile maintenant de voir selon quelle méthode telle ou telle séquence a été réalisée. Ces deux techniques ont chacune leur avantage. Filmer avec des poupées permet de déplacer la caméra autour pour trouver le meilleur angle et facilite le travail des comédiens qui ont quelqu'un en face d'eux. Une fois qu'on a filmé, c'est fini, le plan est en boîte. Pour les images de synthèse il faut prévisualiser ce que l'on fera par la suite par ordinateur. Vous filmez du vide, envoyez la bobine à San Francisco où se trouvent les techniciens. Deux semaines plus tard, vous découvrez leur travail et, si besoin est, vous leur demandez de faire les retouches nécessaires. De ce point de vue, cela ressemble à la fabrication d'un dessin animé. L'avantage des images de synthèse, c'est que l'on peut mettre en scène des expressions, des mouvements absolument impossibles à réaliser live avec des miniatures.

L'un des autres problèmes de la post-production tenait dans la mise en place des voix des jouets. Vous avez ainsi travaillé avec Tommy Lee Jones qui a fait le doublage de Chip Hazard et qui a la réputation d'être caractériel. Comment cela s'est-il passé ?

Tommy est un acteur très professionnel et je n'ai pas eu le moindre problème avec lui. Il suivait des notes et de lui que tout soit fait correctement dès la première fois et il n'a définitivement pas l'humour rien sensique qui me caractérise, mais il appréciait le film et comprenait le personnage de Chip Hazard.

Êtes-vous content de *Small Soldiers* ?

Ça va. Il y a des choses que j'aime. Je ne suis pas satisfait de la progression du film. D'après moi, *Small Soldiers* se termine après une heure vingt, mais Dreamworks a exigé que l'on rajoute encore une fin, avec cette attaque de la maison. Normalement, Chip Hazard récupérait la puce électronique et activait tous les jouets de la gamme du pays. Ils ne voulaient pas de cela et je pense que c'est une erreur. Le film fonctionne jusque la fin de la quatrième bobine et se répète inutilement par la suite.

Et vous ne pouviez rien faire à ce sujet ?

Non, j'étais déjà bien content d'en avoir fini sans avoir laissé trop de ma personnalité en route !

Et quels sont vos projets maintenant ?

Pour l'instant, je lis des scripts. Comme vous devez vous en douter, je cherche maintenant à mettre en scène un film sans effets spéciaux !

Propos recueillis et traduits par
Fabrice LAMBOT

Les poupées Barbie après intervention de Commando Elite : cauchemardesque !

Brick Bazooka à l'assaut du vélo d'Alan dans une séquence forte largement inspirée par **Toy Story**.

Actuellement au cinéma
Sortie le 21 octobre

THE X-FILES
LE FILM

Contrairement à quelques ragots circulant ici et là, Jodie Foster et Richard Gere n'interprètent pas Dana Scully et Fox Mulder dans la version ciné de la série fantastique la plus populaire des années 90. Gillian Anderson et David Duchovny reprennent bel et bien du service sous la tutelle d'un Chris Carter toujours accro du Complot. Un Complot grand format désormais, conséquence d'un Pacte entre quelques gros légumes humains et une malveillante civilisation extraterrestre. Tous les espoirs étaient donc permis avec cette adaptation des Affaires Non Classées vers le cinéma. Et pourtant...

Gillian Anderson s'apprête à découvrir la caverne renfermant la «peste noire»

«Lorsque j'ai vu l'épisode *Duane Barry* projeté sur l'écran de cinéma du Musée de la Radio et de la Télévision je me suis dit "Super ! **X-Files** en grand format ça fonctionne rudement bien !"» Ainsi naît dans la tête de Chris Carter l'idée de franchir le Rubicon. D'arracher Fox Mulder et Dana Scully des exigus plateaux Tv pour les emmener vers ceux, nettement plus spacieux, de cinéma. Une opération qui de toute manière aurait tôt ou tard eu (vu audimat oblige, les séries à succès deviennent automatiquement des films. Après *Le Fugitif*, *Mission Impossible*, *Le Saint*, *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*, et avant *Les Mystères de l'Ouest*, quoi de plus normal que *X-Files* pousse les meubles pour élargir son espace d'investigation surnaturelle.

C'est durant les vacances de Noël 1996, dans un hôtel d'Hawaï, que Chris Carter concrétise le rêve de voir sa série devenir film. Il n'est pas seul. A ses côtés, Frank Spotnitz, un des piliers de *X-Files*, gamberge de concert. Neuf jours durant, les deux hommes bossent d'arrache-pied à l'écriture d'un scénario de long métrage. Neuf jours à écrire un super-épisode d'*X-Files*, jonction entre les cinquième et sixième saisons de la série. Naturellement. Carter et son lieutenant construisent leur récit sur la thèse du complot extraterrestre, alias «la mythologie» à la télévision. *Dès le départ, à l'instant même où X Files est devenu un film, j'ai su que son scénario illustrerait le thème de la conspiration gouvernementale. Il s'agit là du cœur, de l'âme de la série*». Et Chris Carter d'embrayer sur la quête de Mulder le Martien, la disparition de sa sœur, le cancer miraculeusement guéri de Scully l'Homme à la Cigarette et cette fraternité de hauts fonctionnaires qui statuent sur le sort de l'humanité sous les lambris de cossus salons.

«Tous les éléments du film appartiennent à la série» poursuit Chris Carter «*mais tout y est plus gros, plus spectaculaire, plus sophistiqué. Le scénario exigeait qu'on mette le paquet*». 63 millions de dollars exactement pour le **X-Files** cinéma, contre 2,5 pour le plus onéreux des épisodes. A ce tarif là, Carter & cie peuvent effectivement surenchérir dans les effets spéciaux, les décors. Le tout en cinémascope dolby surround. L'ordinaire de tout mastodonte hollywoodien. «*80 % de ce que nous montrons dans ce film aurait été impossible à concrétiser à la télévision*» corrobore Rob Bowman, le réalisateur élu. Le pourcentage inclut un prologue situé 35.000 ans dans le passé avec hommes préhistoriques à l'appui (clin d'œil à **2001, L'Odyssée de l'Espace** ?), la très dévastatrice explosion d'un bâtiment fédéral de Dallas, l'intrusion de Mulder et Scully dans une titanesque ruche, l'exploration d'un funèbre engin spatial dont les démentes proportions renvoient au vaisseau mère d'**Independence Day**, son décollage... Et, clou du spectacle, un glacier qui s'écroule par plaques immenses derrière les agents du FBI. Des morceaux de bravoure généralement ficelés avec panache, en phase avec la série originale malgré une économie radicalement différente. «*Les effets spéciaux ont englouti un fort pourcentage du budget*» signale Chris Carter «*j'ai d'abord été surpris puis étonné, puis choqué par leur coût prohibitif à l'écran comparé à celui, dérisoire, de la télévision : il faut multiplier le prix par dix. Mais pour obtenir un résultat décent, il n'existe pas d'autre choix*».

Si Chris Carter s'inquiète d'un budget inflationniste par rapport à son expérience télévisuelle, il se soucie davantage encore de ne pas perdre en route l'esprit *X-Files*. Et qui de mieux pour le rassurer dans cette adaptation que Rob Bowman, l'un des réalisateurs les plus talentueux de la série. Le plus productif aussi puisqu'il signe vingt-cinq épisodes répartis sur cinq saisons. «*Pour le poste de réalisateur du film, j'avais le choix entre plusieurs personnes. J'aurais d'ailleurs pu moi-même le tourner. Si j'ai finalement retenu Rob c'est pour sa loyauté de la première heure à mon égard et envers les principes de base de la mythologie que nous avons développée au fil des années. Je crois que personne n'était mieux placé que lui pour réaliser ce film. De plus, il comprend les techniques narratives, il sait comment effrayer le public. Il possède également cette fibre «grand écran» que nous avons toujours essayé d'imprimer à la télévision.*»

Reste que le cursus cinéma de l'intéressé se réduit avant **X-Files**, au modeste et inédit **Airbone** comédie étudiante branchée skate-board.

Produit par Mel Gibson sous la bannière Icon Entertainment **Airbone** est un navet qui vaut à son auteur d'acquérir une certaine réputation. «*A la sortie du film, j'ai reçu des tas de propositions*

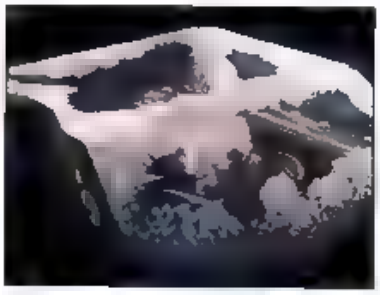
Les deux agents en pleine étreinte... secrète... mais fournie

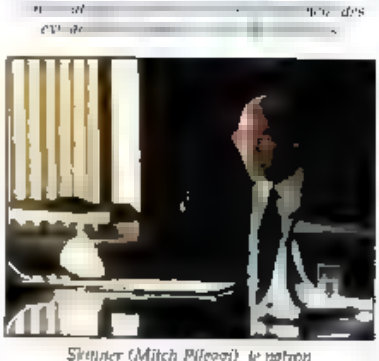
Dana Scully (Gillian Anderson) et Fox Mulder (David Duchovny), les premiers pas au cinéma d'un duo formé à la télévision

des studios Disney se tend. *Mais mes gouts vont vers quelque chose de nettement plus sombre, vers le paranormal. Lorsque j'ai vu à la télévision la bande annonce de l'épisode-pilote de* **X-Files**, *j'ai aussitôt demandé à mon agent d'enquêter au sujet de cette nouvelle série.* Et Rob Bowman de remonter le courant. Jusqu'à rencontrer Chris Carter et de le convaincre par son enthousiasme et son professionnalisme, de lui laisser diriger un épisode Ultra-motivé, Rob Bowman impose son talent. De manière bien plus personnelle que sur l'impressionnante kyrielle de séries fantastiques auxquelles il a participé: *Star Trek: Next Generation*, *Futur Immédiat*, *Werewolf*, *Code Quantum*, *Dark Shadows*, *VR 5* et *Mantis*. Il collabore également à *Booker*, *McGyver*, *21st Jumpstreet* et au canal *Tequila & Bonetti*.

Rob Bowman ne semble aujourd'hui pas prêt de revenir au tout venant de la télévision américaine. Même si le box-office US de **The X-Files le Film** plafonne à 70 millions de dollars (honorable sans plus en regard du phénomène), les studios lui font les yeux doux. C'est ainsi que *Warner Bros* négocie actuellement avec lui la possibilité de reprendre à Ridley Scott les rênes de la mise en scène de **Je suis une Légende**, thriller post-apocalyptique où Arnold Schwarzenegger devrait jouer les Van Helsing face à une race de vampires mutants.

Au sujet de **The X-Files le Film**, *le challenge a surtout résidé dans la restitution de l'atmosphère de la série, alors que les conditions de tournage diffèrent énormément de celles que je connaissais à la télévision. Ces délais, plus souples, nous donnaient la possibilité de faire davantage de prises pour chaque séquence. Quelque chose de très appréciable*, continue un Rob Bowman satisfait des largesses du cinéma. Un confort peut-être excessivement douillet, un rien anesthésiant puisque l'accès de Scully et Mulder au cinéma ne se solde pas par une franche réussite. Si visuellement le cinéaste tire son épingle du jeu, la mayonnaise ne prend que par intermittence. La tension ne monte pas très haut sur le thermomètre de l'angoisse, les héros pavoisent et le récit se perd dans les brouillards





Skinner (Mitch Pileggi), le patron des Affaires Non Classées.

et fumigènes du fameux Complot. Bilan mitigé pour un spectacle honorable. Un peu décevant en dépit de quelques heureuses initiatives. A l'instar de cette séquence où, passablement heurté, Mulder se soulage la vessie contre une affiche d'**Independence Day**. A ses côtés, Martin Landau (dans le rôle d'un pseudo-Gorge Profonde officiellement poursuivi pour pédophilie) arrose le mème pour.

Les aliens en planque, les conspirations et la paranoïa lui réussissent tout de même mieux. Surtout que Rob Bowman n'aborde pas son **X-Fi**es grand format comme une classique agression extraterrestre. Qu'elle soit insidieuse et discrète (**L'Invasion des Profanateurs**) ou voyante et tapageuse (**Independence Day**). A l'option radicale de la science-fiction, le cinéaste préfère le traitement plus feutré, plus nuancé et crédible du thriller politique. Un choix entériné par Chris Carter. *«Parmi les films qui m'ont le plus influencé dans la création de* **X-Files**, *il y a d'abord* ***Les Hommes du Président***. *Les mensonges du gouvernement à propos du Watergate ont considérablement pesé sur mon sens moral et ma conscience politique. A 16 ou 17 ans, la disparition de toute confiance, de toute foi dans les dirigeants de votre pays a de quoi vous traumatiser.»* Les magouilles de Richard Nixon et de sa clique de barbouzes adeptes affectent si profondément Chris Carter adolescent, une quinzaine d'années plus tard, les investigations surnaturelles de Scully et Mulder distillent de la suspicion à haute dose. La vérité est ailleurs. Sûrement pas dans les déclarations officielles et les communiqués de presse.

Co-scénariste, Frank Spotnitz s'avère tout aussi méfiant que le créateur d'*Aux Frontières du Réel*. *«The X-Files le Film est un authentique thriller politique. A ce* ■■■

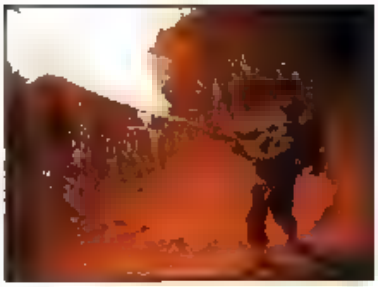
THE X-FILES
LE FILM

titre nous renvoient au cinéma des seventies. Aux Hommes du Président bien sûr, mais également à A Cause d'un Assassinat. Difficile dans ces films de deviner en quel personnage nous pouvez avoir confiance, en qui il vous faut se méfier. Vous rejoint sur ce Daniel Sackheim l'un des producteurs abonde dans ce sens. « A l'image de la série, le film est fondé sur la paranoïa politique américaine issue de la Maison Blanche et de certaines administrations. Le public a le sentiment qu'on lui cache toujours quelque chose. Le Watergate et Roswell ont imprimé à jamais son instinct. »

Ça magouille donc dans les plus hautes sphères gouvernementales et dans les officines toutes aussi puissantes dont les gouverneurs s'efforcent de tenir le peuple à l'écart. Le film débute par la découverte, dans le désert du Texas, d'un vaisseau spatial extraterrestre. Un peu plus loin, un homme est retrouvé mort, le corps rempli d'une substance inconnue. Ce sont les premiers signes d'une invasion extraterrestre. Mulder et Scully, qui ont été écartés de l'affaire, vont tenter de découvrir la vérité. Ils vont alors être confrontés à un complot d'une ampleur inimaginable. Un complot qui remonte à la nuit des temps et qui implique des extraterrestres, des hommes en noir, des agents du gouvernement et des scientifiques. Un complot qui va mettre en danger la vie de Mulder et Scully, mais aussi celle de l'humanité entière.

Le complot, union forcée de la race humaine et de créatures d'une autre galaxie. En activité sur terre depuis la nuit des temps, ils se présentent sous la forme d'un liquide, la peste noire qui s'introduit dans les corps pour en prendre le contrôle. Mieux vaut tuer les contaminés, quitte à les enterrer vivants, le Grand Complot ignore toute pitié, y compris pour ses propres lieutenants, victimes malgré eux de l'alien. Cet alien hybride qui se développe dans une enveloppe humaine, incubateur d'une nouvelle espèce destinée à régner sur le monde. Evidemment, Mulder et Scully s'emploient à sauver la Terre et, évidemment aussi, ils y parviennent. Mais au-delà du générique de fin de **The X-Files le film**, le complot perdure prompt à nourrir la sixième saison de la série. Le mais transgénique, pièce importante du puzzle, sera cultivé ailleurs par les ingénieurs qui, comme l'un des agents indiscrets et de la mauvaise mousse de Mulder.

Scully [illegible] sur terre



[illegible]

L'univers est un vilain dotard. Surtout de l'avis de Chris Carter gourou soucieux de la confidentialité du tournage de **The X-Files le Film**. Si quelques visiteurs montrant patte blanche sont admis (Leonardo di Caprio et James Cameron notamment), les journalistes et fans sont strictement interdits de séjour sur le plateau. D'où, inévitablement, des indésirables à l'affût de la moindre information, de la moindre image. « Je fais de mon mieux pour protéger le secret du film. Dans un monde des stars survolté » témoigne le producteur. *Malgré notre vigilance, il y a toujours des taupes et des espions dans les parages. Un tabloid a publié des photos prises clandestinement depuis une montgolfière. J'ai tenté d'en empêcher la publication, en vain. Je n'irai pas trop me compromettre ainsi. En chien de garde. Mais, pour préserver l'effet de surprise, avais-je le choix ? Avec Internet, il est désormais impossible de contrôler quoique ce soit. C'est un gigantesque organe de presse qui circule public de ce qu'il veut. Tout le monde a accès à cette information. Tous les films désormais sont confrontés à ce problème.*

Les indiscrets donnent du fil à retordre à Chris Carter et son pool d'avocats. Les Américains d'abord. Mais également des espions qui viennent du froid. Témoin ce jeune Suédois de 16 ans menacé de procès pour avoir publié sur son site des extraits du scénario. Il avait pourtant eu le mérite de parvenir à déjouer les drastiques mesures de sécurité du film. Des mesures en parfaite symbiose avec le climat paranoïaque que développe le récit. Impossible de photocopier un manuscrit du script car les caractères y apparaissaient en rouge sur fond noir. N'en était en possession qu'un nombre très réduit de personnes, lesquelles avaient signé une clause de confidentialité les exposant à des poursuites judiciaires en cas de fuite. La plupart des collaborateurs se contentaient de quelques pages dûment sélectionnées au jour le jour. Toutes codées et ingénieusement piégées grâce à ce mouchard que représente un mot différent selon les pages et les exemplaires. Un jeu d'enfant, dans ce cas de repérer le félon à la cause *X-Files* !

Y avait-il seulement quelque chose à cacher dans **The X-Files le Film** ? Sûrement pas les déplorables séquences où Scully rafraîchit la mémoire de Mulder en le sermonnant sur le pourquoi et le comment de son [illegible] ge [illegible] ans plus tôt, aux Affaires Non Classées. « Tandis que nous expliquions certains détails importants aux spectateurs qui ne connaissent pas la série, nous devions rendre l'histoire compréhensible pour ceux qui en connaissent le moindre épisode comme pour ceux qui n'en savent pas plus que la moindre image. » Problème cependant : les premiers ont à subir de longues minutes achroniquement greffées sur l'intrigue, des « plages explicatives » qui, de plus, alourdissent le cours de l'action. Pas très malin Mr Carter. A force de vouloir plaire sur tous les fronts, vous mécontentez tout le monde. Surtout les ans les affranchis qui se passent depuis belle lurette de tout mode d'emploi.

L'impressionnante scène d'ouverture du film. Les Lone Gunmen se lancent dans une aventure aux frontières du réel

Des secrets, il y en avait au moins un à dissimuler dans **The X-Files le Film**. Un secret d'alcôve. Fidy, lle entre Scully et Mulder. Latente dans la série, elle se développe plus explicitement au cinéma. *«Ils ne sont jamais allés aussi loin que dans le film. Ils y font quelque chose qu'ils n'ont jamais fait auparavant»*, observent Rob Bowman. Quoi donc ? Une étreinte digne de **Basic Instinct** ? Non, loin s'en faut. Déprimés, Scully et Mulder amorcent un baiser. Avortent seulement car une abeille cachée dans la doublure d'un col, vient taquiner l'ex fausse sceptique de son dard au moment fatidique. Un échange de salive remis à plus tard donc. Irritant le petit jeu du «Le feront-ils ? Ne feront-ils pas ?».

Si L'homme à la Cigarette, Skinner et les Lone Gunmen se conforment à leur image dans le **X-Files** ciné, un protagoniste change radicalement de comportement en se rachetant une conduite pour la postérité. Le «Well-Manicured Man» (son nom en version originale) trahit la cause du complot extraterrestre. Soudain conscient que l'avenir de ses petits enfants serait bien sombre dans les incubateurs aliens, il renseigne Mulder. Quitte à risquer sa vie car dans **X-Files**, tout le monde épie tout le monde. Même au sommet de la pyramide de la conspiration, les états d'âme sont punis de mort. A ce niveau, Chris Carter introduit dans le film un nouveau personnage clé. Conrad Strughold (Armin Mueller-Stahl), jeune industriel au service du Troisième Reich pendant la Deuxième Guerre Mondiale, il compte parmi les initiateurs du Complot dès 1948. A savoir le clonage de la population de la Terre au profit de l'avènement d'une espèce mi-humaine mi extraterrestre. Un rêve de puissance directement accouché des aberrantes théories génétiques d'Hitler et de ses savants fous. **X-Files** s'accroche décidément aux pages les plus noires de l'histoire du vingtième siècle. Une orientation que la sixième saison de la série ne manquera pas de mettre à profit. Avec peut-être, davantage de puissance évocatrice que ce film entre deux eaux.

Cyrille GIRAUD

Une enquête qui mène Mulder jusqu'en Antarctique

X-Files : the Movie - Fight the Future. 1998. Réal.: Rob Bowman. Scén.: Chris Carter. Prod.: Frank Spotnitz. Dir. Phot.: Ward Russell. Mus.: Mark Snow. VFX: Mill Beck, effets optiques; Alec Gillis & Tom Woodruff Jr., maquillages. Prod.: Chris Carter, Daniel Sackheim pour 20th Century Fox Int.: David Duchovny, Gillian Anderson, William B. Davis, Martin Landau, Blythe Danner, John Neville, Mitch Pileggi, Terry O'Quinn, Lucinda Heahly, Lucas Black, Dean Haglund, Tom Braidwood, Bruce Harwood, Jeffrey DeMunn... Durée: 2 h. Dist.: UIP. Sortie le 21 octobre 1998.

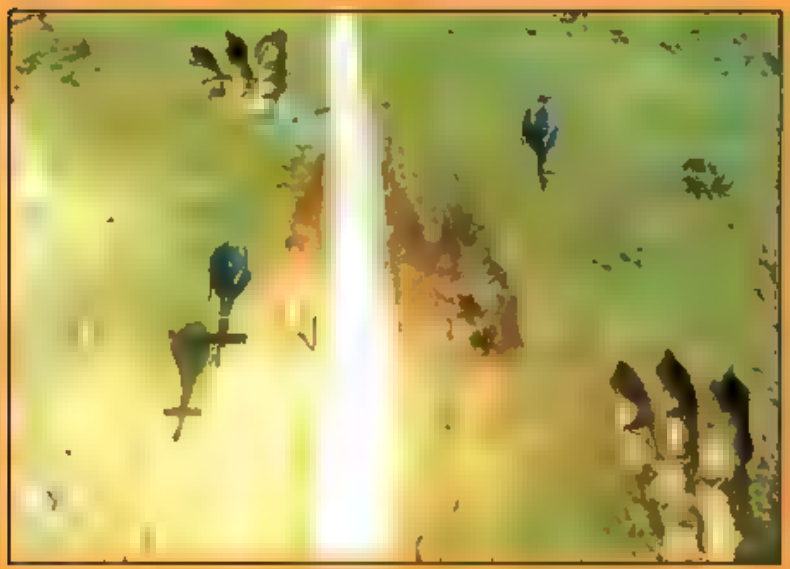
GODZILLA

du monstre à l'animal de (major) compagnie

ROLAND EMMERICH

Depuis son plus jeune âge, Roland Emmerich se passionne pour la science-fiction, qui est devenu son genre de prédilection. [redacted] allemande, il s'intéresse à la peinture et à la sculpture et étudie la décoration avant de se spécialiser dans la mise en scène, qu'il apprend dans une école de cinéma de Munich. Son film de fin d'études, LE [redacted] DE NOÉ, réalisé en 1984, connaît un beau succès et annonce une carrière fastueuse. Il fonde ensuite sa propre société de production, CENTROPOLIS FILM PRODUCTIONS, au sein de laquelle il produira ses films suivants : JOEY, L'HÉRITIER DE L'ENFER et MOON 44, un film de science-fiction où il rencontre son futur complice Dean Devlin, un acteur qui s'improvise scénariste. Avec lui, il réalisera ensuite UNIVERSAL SOLDIER avec Jean-Claude Van Damme, STARGATE avec Kurt Russell et INDEPENDENCE DAY, un film nationaliste et patriotique dans lequel le Président des Etats-Unis sauve le monde entier d'une [redacted] tre, qui remporte un succès phénoménal contesté. Avec GODZILLA, il s'attaque à un mythe du cinéma populaire, une icône kitsch du film de monstre créée par les Japonais qu'il transforme en changeant radicalement la recette des films originaux. Une initiative risquée, qui a de fortes chances de déplaire aux fans les plus endurcis du lézard atomique.

Emmerich sur le tournage



A Panama, les hélicoptères de l'armée américaine suivent Godzilla et Rex

Comment avez-vous réagi au succès colossal d'*Independence Day* ?

Sans pouvoir anticiper l'accueil du public, je ne doutais que le film connaîtrait un certain succès. Mais je ne m'attendais pas du tout à ce que **Independence Day** batte le record de Stargate, qu'il devienne un véritable événement. Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à mesurer l'ampleur du phénomène : qu'ID4 ait été vu par des millions de personnes dans le monde entier me procure un sentiment bizarre. Lorsque je suis retourné en Allemagne pour la promotion, j'avais du mal à croire à la réputation qui précédait le film. Les magazines titraient tous sur **Independence Day**. C'est très gratifiant pour un réalisateur de voir son œuvre ainsi représentée, plébiscitée et appréciée à travers le monde. Mais globalement, c'était une surprise.

Après trois blockbusters : *Stargate*, *Independence Day* et *Godzilla*, comment voyez-vous rétrospectivement vos tout premiers films ?

Même aujourd'hui, avec du recul, je ne renie pas mes premiers travaux. Mon tout premier film, **Le Principe de l'Arche de Noé**, ainsi que **L'Héritier de l'Enfer** et **Moon 44** sont plutôt bons à mon avis. Je suis par contre beaucoup moins indulgent avec **Joey**, que je trouve catastrophique. Aller travailler aux États-Unis m'a beaucoup appris sur mon métier, car là-bas le cinéma est une véritable industrie, alors qu'en Europe c'est encore quelque peu artisanal. Avoir rencontré Dean Devlin, mon partenaire depuis **Moon 44**, a également été très bénéfique pour moi. Dean est plus sensible à l'histoire, aux personnages, alors que je suis pour ma part quelqu'un de visuel. Je peux facilement trouver le concept de départ d'un film, l'idée forte, les moments visuellement excitants. C'est donc bon pour moi d'être associé à quelqu'un qui travaille avant tout la structure du scénario et l'histoire dans ses moindres détails. Ensemble, on forme vraiment une équipe de choc !

Comment se passe votre collaboration avec lui ?

Généralement, j'apporte donc l'idée de base, le concept qui me vient d'un intérêt particulier pour une chose précise. Pour **Independence Day**, par exemple, je lui appelle Dean et je lui dis : Essayons de créer une guerre mondiale où les extraterrestres seraient les ennemis du monde entier. Cette idée m'est venue parce que j'en avais marre de voir ce genre de sujet traité sous l'angle d'une simple terreur, et aussi parce que le public s'imagine le plus souvent que les extraterrestres sont des entités pacifiques. Je me demandais alors ce qui se passerait si elles étaient hostiles et venaient sur Terre pour nous exterminer. Au départ, Dean n'aimait pas du tout ce concept, qu'il trouvait trop déprimant et par conséquent sans aucun impact commercial. Il était persuadé que ce sujet était suicidaire, que ça ne marcherait jamais. Petit à petit, je suis parvenu à le convaincre du potentiel d'une telle histoire, proche de **La Guerre des Mondes**. On a ensu-

Le Godzilla made in USA : un monstre infographique plus svelte que la créature en latex de la Toho.

te discuté du film pendant cinq semaines, en commençant par réfléchir aux personnages, à la structure de l'histoire en cherchant un angle d'approche qui serait susceptible de séduire toutes sortes de spectateurs. On a en fait pensé que le traitement du film catastrophe serait une bonne base de travail. Les extraterrestres arrivent sur Terre et c'est un désastre : les aliens sont la pure catastrophe possible. Puis on s'est attelé à l'écriture du scénario, qui nous a demandé six semaines supplémentaires à raison de seize heures par jour. Une fois le scénario rédigé, on n'a pas changé grand-chose, à part quelques détails ou certains dialogues, pour les adapter en fonction des acteurs. On travaille ainsi sur tous nos projets, sans nous soucier de la méthode hollywoodienne qui veut qu'une dizaine de scénaristes passent derrière vous pour revoir le script et le polir.

Est-ce le succès d'*Independence Day* qui vous a permis décrocher la réalisatinn de *Godzilla* ?

La première fois qu'on m'a proposé de tourner **Godzilla**, j'étais en train de finir **Stargate**. Le président des productions de *Columbia-Tri Star* venait d'acheter les droits du personnage pour les Etats-Unis et souhaitait que je m'occupe du projet. Mais qui désire encore voir un **Godzilla** ? Les films japonais étaient appréciés pour leur côté kitsch, mais aujourd'hui, il est impossible d'attirer le public avec la même recette. Je lui ai donc conseillé d'aller voir Tim Burton, la seule personne à mon avis capable de mener à bien un film comme celui-ci. Il m'a dit que j'avais tort et que je possédais tout le potentiel pour faire de **Godzilla** un film qui différerait totalement de ceux produits par la Toho : ce ne pouvait pas à l'époque que c'était possible, notamment parce qu'il fallait impérativement d'après moi modifier le look du monstre, et j'ai donc commencé par refuser à plusieurs reprises. Il a ensuite proposé le projet à Jan De Bont, qui exigeait un budget bien trop important pour que le film puisse se faire. J'ai fini par accepter de lire le traitement de l'histoire très intéressant mis à part le fait qu'il ressemblait bien trop à l'original. Sans avoir encore donné mon accord, j'en ai quand même parlé à Dean parce qu'on rêvait de faire un film de monstre ensemble depuis déjà quelques années. L'idée générale consistait à ne pas se soucier d'un remake du classique d'Inoshiro Honda, et pour cela à changer l'histoire et à relooker Godzilla. Il fallait parvenir à se détacher suffisamment des **Godzilla** de la *Toho* pour en faire un tout nouveau film de monstre avec nos propres idées. Notre traitement a plu au studio qui nous a confessé qu'il ne restait plus qu'à convaincre les ayants-droit japonais, car il était hors de question de faire ce film sans leur approbation. Nous ne voulions ni trahir ni voler leur concept. Je me suis donc rendu au Japon pour leur présenter le projet et j'ai été le premier surpris d'apprendre qu'ils étaient d'accord à 100%.

Nick Tatopoulos (Matthew Broderick) & Audrey Timmonds (Maria Pitillo) : un couple uni pour traquer la bête

Phillipe Roche (Jean Réno) : un agent d'assurances français qui prend beaucoup de risques

Techniquement, *Godzilla* représente certainement un challenge beaucoup plus important qu'*Independence Day*, non ?

En effet. Surtout parce que je n'avais encore jamais travaillé sur un film dont le personnage principal est entièrement généré par ordinateur. Je n'aime pas la facilité, et je suis donc très exigeant en regard des projets que je choisis. Chaque nouveau film doit représenter un défi plus imposant que le précédent. Lorsque vous créez un monstre comme Godzilla, vous ne savez pas bien par où commencer. Il faut tout définir : son allure, ses mouvements, ses expressions... Il faut également faire en sorte que cette créature, lorsqu'elle se déplace, reste crédible afin que le spectateur ne soupçonne pas qu'il s'agit d'images infographiques. Autre problème : Godzilla est immense, ce qui rend les perspectives difficiles à évaluer. Nous comptions deux cents artistes travaillant sur le monstre. Certains s'occupaient de quelques parties du corps de Godzilla, d'autres prenaient en charge la texture de sa peau, ainsi de suite... Il fallait créer quatre cents plans en cinq mois. C'est un procédé très long, un travail énorme, proche de la confection d'un film d'animation car il faut parfois attendre deux à trois semaines avant de pouvoir juger du résultat. Avec un acteur, si quelque chose ne va pas, vous pouvez corriger les erreurs immédiatement. C'était donc très éprouvant, mais dans l'ensemble, le tournage s'est déroulé dans une bonne ambiance.

Pourquoi exactement avez-vous décidé de changer l'allure de Godzilla ?

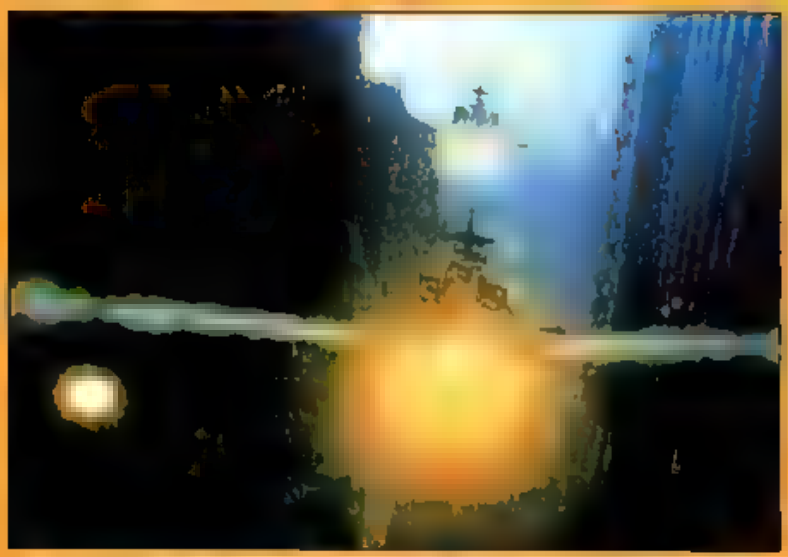
A l'époque, la *Toho* employait un acteur dans un costume. C'est précisément ce qui faisait le charme de ces films, mais ça ne fonctionnerait plus du tout aujour-

GODZILLA

■■■ J'ha. D'ailleurs, ils avaient eu des ordinateurs pour réaliser les premiers **Godzilla**, je peux vous dire qu'ils s'en seraient servis. J'ai toujours pensé, en tant qu'admirateur de Godzilla, qu'il devait se déplacer rapidement, se faufiler entre les immeubles avant les dégâts que cela fait un véritable lézard. Également qu'il devait avoir un beaucoup plus méchant. Dans les premiers films japonais, je trouve qu'il ressemble à un gentil chien. Le public devait être surpris pour que cette nouvelle version de **Godzilla** ait un nouvel intérêt. Je sais que ces changements [illegible] radicaux, vont mettre en colère beaucoup [illegible] doit susciter des réactions, qu'elles soient positives ou négatives. Ça ne me dérange pas, et je pense même que ça ne peut être que bénéfique.

Mais beaucoup de critiques vous accusent d'avoir copié votre Godzilla sur le T-Rex de *Jurassic Park*

Notre Godzilla ressemble bien davantage à un Raptosaure qu'au T-Rex. En fait, nous n'avions pas vraiment d'autre alternative : il fallait que Godzilla ait une allure réaliste pour ne pas sombrer dans le comique [illegible] précisément d'éviter. Et pour obtenir un résultat réaliste et satisfaisant, un lézard de cette taille a forcément plusieurs liens de parenté avec un dinosaure. Mais il y a aussi beaucoup de différences avec le T-Rex, qui est moins svelte, moins grand aussi. De toute façon, rappelez-vous que c'est la taille qui compte ! (rires) Size does matter !

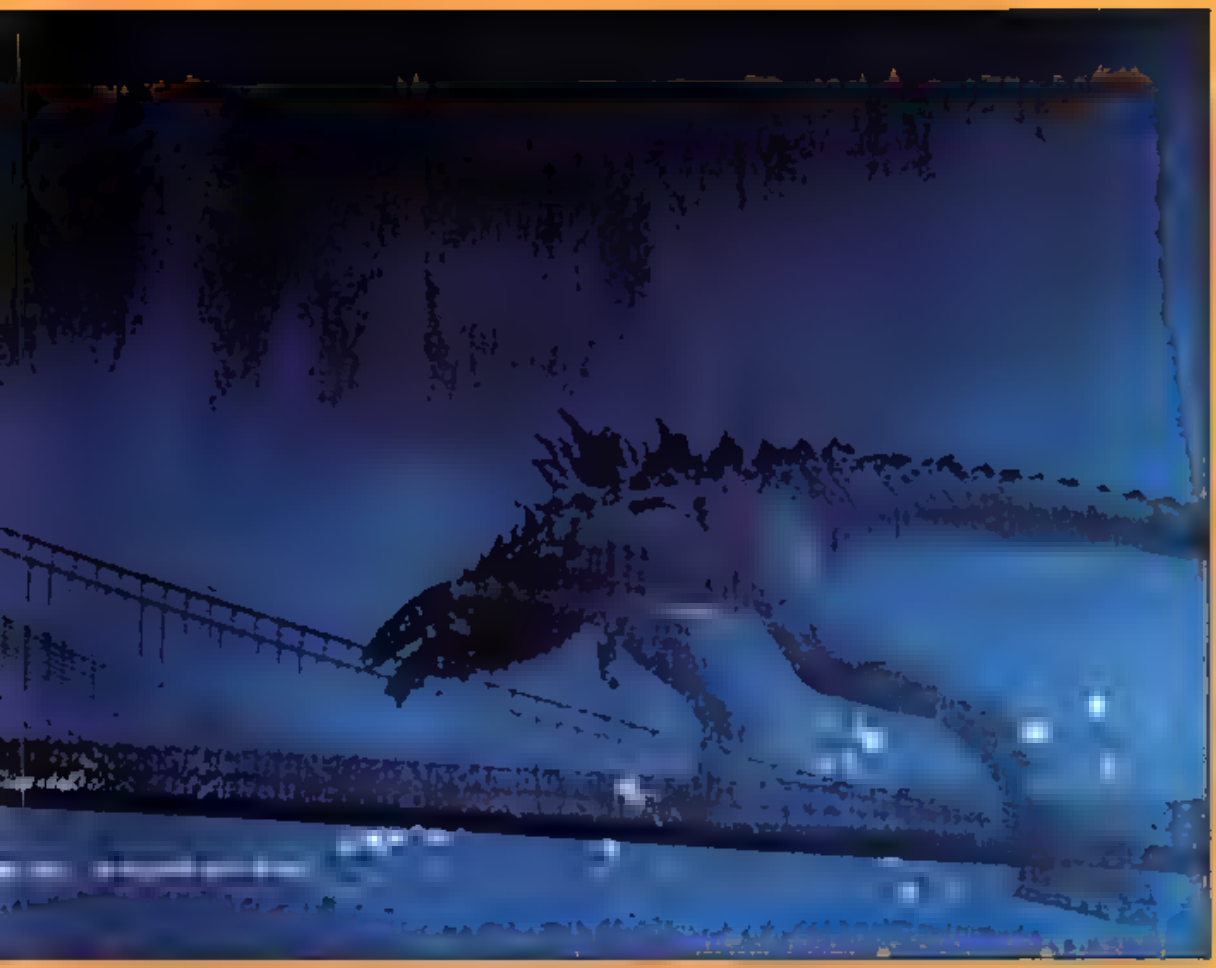


opinion

LE FUGITIF

Damien GRANGE

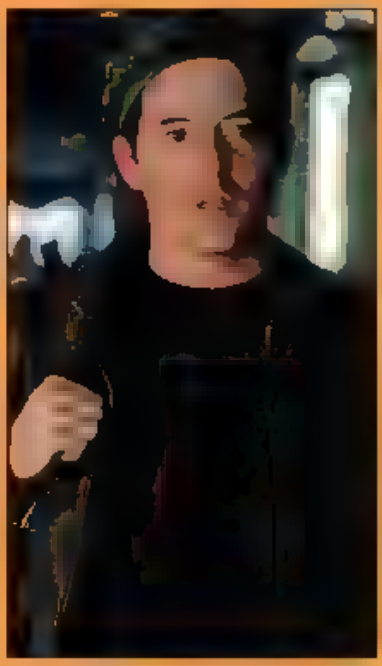
USA. 1998. Réal.: Roland Emmerich. Scén.: Dean Devlin et Roland Emmerich d'après une histoire de Ted Elliott et Terry Rossio. Dean Devlin et Roland Emmerich. Dir. Phot.: Ueli Steiger. Mus.: David Arnold. SPFX: Volker Engel, Telepuzzles Design, [illegible] Effects et Visionart. Prod.: Dean Devlin pour Centropolis Entertainment/Trial Films/Independent Pictures/TriStar Films. Int.: Matthew Broderick, Jean Reno, Maria Pitillo, Hank Azaria, Kevin Dunn, Michael Lerner, Harry Shearer... Dist.: Columbia TriStar Films. Dur.: 2 h 18.



Godzilla, véritable bête affolée, se fait piéger sur le pont de Brooklyn.

Comment avez-vous rencontré le directeur artistique français Patrick Tatopoulos et quelles indications lui avez-vous données pour créer ce «nouveau» Godzilla ?

La première fois que j'ai travaillé avec Patrick, c'était sur **Stargate** pour lequel je cherchais le look égyptien pour les extraterrestres. J'avais remarqué des dessins très beaux pour le vaisseau m'inspirer, mais qui auraient été ridicules une fois filmés. Personne n'arrivait à obtenir le résultat que je désirais et je commençais à être très angoissé. On m'a alors recommandé de rencontrer Patrick suite aux dessins de production qu'il avait réalisés pour le **Dracula** de Coppola auquel j'avais participé. Je trouvais pas à y croire. J'étais persuadé d'avoir rencontré la seule personne capable de me sortir du pétrin. En quelque sorte, il m'a sauvé la vie ! Dès qu'Hollywood a eu vent du projet **Godzilla**, Patrick n'a cessé de me répéter que je devais le faire. C'est un fan absolu des films de la *Toho* et il ne pouvait pas comprendre que je refuse la réalisation. Quand j'ai accepté je l'ai aussitôt appelé pour lui demander ses idées du monstre ce qu'il en pensait. Nous étions totalement d'accord sur le fait que Godzilla devait être plus intelligent, plus réaliste, plus puissant. Pour me montrer à quel point il était enthousiaste et motivé, il s'est tout de suite mis au travail, en réalisant les lézards, la manière dont les crocodiles attaquent et mordent leurs proies, etc. Lorsque nous assurions la promotion d'**Independence Day**, il nous a rejoints en France pour nous montrer trois dessins. Ils étaient parfaits et je ne voulais rien en changer, mais Patrick a insisté pour y apporter quelques modifications finalement judicieuses juste avant le tournage. Il a accompli un travail remarquable.



Nick Tatopoulos, un scientifiques spécialisé

Godzilla a changé de look, mais aussi de comportement. Dans votre film, ce n'est plus un monstre pataud qui détruit toute une ville, mais une créature apeurée qui se cache. A tel point que *Godzilla* ressemble plus à un film catastrophe qu'à un vrai film de monstre...

Je voulais associer les deux genres, renouer avec cette idée d'abomination de la nature créée par les humains, comme la créature de Frankenstein. Les hommes font des expériences, engendrent des monstres et doivent ensuite les tuer. Donc le monstre lui-même n'est pas vraiment coupable, et sa mort devient tragique. C'est un peu comme amener King Kong à New York. Si les humains avaient laissé dans sa jungle, il n'aurait pas [illegible] regards dans la métropole. Pour moi, cette idée tient de l'archétype du film de monstre. Mais en même temps, les problèmes d'engendre Godzilla relèvent du désastre naturel. À l'origine, Godzilla est un animal transformé en monstre géant par les radiations. Il conserve donc ses instincts d'animal et c'est bien ce qui est le plus effrayant. Dans notre film, Godzilla n'attaque pas délibérément une ville, mais se retrouve piégé et lutte pour survivre par ses propres moyens qui dépassent complètement les humains. Le thème sous-jacent c'est que la nature contre-attaque. C'est aussi pour cette raison que je voulais que Godzilla se déroule de nuit et par temps de pluie. Dans le premier film, tout est très lumineux, et je voulais faire exactement le contraire.

GODZILLA

Ce qui est intéressant, c'est que les militaires provoquent en fait bien plus de dégâts que Godzilla lui-même

Dans le premier **Godzilla**, le monstre symbolisait la bombe atomique : l'armée tokyoïte était à sang le seul ennemi à pouvoir aller dans le sens du monstre. Godzilla a été créé par les humains et le premier réflexe est d'essayer de l'attraper. En essayant de réparer leur erreur, ils déclenchent de plus grosses attaques. Dans le film original, lorsque Godzilla est attaqué par des avions, on voit les dégâts au niveau d'énormes bazookas, il ne réagit pas. Notre héros est broyé par les coups. Dans notre film, il s'agit d'un animal qui a peur et qui fuit. Pour plus de réalisme, il allait donc que celui-ci essaie d'échapper aux tirs de l'armée. Une course poursuite entre le monstre et l'armée qui détruisait tout sur son passage. Les séquences de destruction, c'est ce qu'on a vu en premier dans **Independence Day**. Les militaires sont de véritables héros, les scènes de commando nous ont envie d'applaudir à tout rompre et de les montrer sous un autre jour. Ils sont les parfaits héros de la nature qu'ils n'arrivent pas à maîtriser.

Bien qu'il soit très divertissant, *Godzilla* reçoit un accueil plus défavorable que celui réservé à *Independence Day*. Pourquoi d'après vous ?

D'abord **Godzilla** [illegible] le monstre et s'adresse [illegible] de 12 à 25 ans [illegible] que **Independence Day** est par son sujet [illegible] un public beaucoup plus large des spectateurs allant de 15 à 50 ans. Puis [illegible] n'arrivent pas à comprendre pas les films de Roland Emmerich [illegible] d'emblée [illegible] de nous elle versent [illegible] et c'est dommage. Heureusement [illegible] de gens [illegible] et [illegible] et c'est bien [illegible] **Godzilla** marche [illegible]

en Europe, surtout en Espagne. Par contre, je ne sais pas du tout comment il sera accueilli en Inde, où ils ont seize dialectes différents et n'arrivent parfois même pas à comprendre leurs propres films. C'est la raison pour laquelle leurs films sont surtout musicaux. On voit quelqu'un danser, puis il y a une scène d'amour, puis à nouveau une scène de danse, ainsi de suite, c'est assez absurde. J'ai toujours rêvé de distribuer un de leurs films aux Etats-Unis. Ce serait sûrement un carton... ou alors un bide monumental !

Dans *Godzilla*, les personnages principaux n'hésitent pas à dire qu'il faut être méchant pour réussir, ce qui rend finalement le monstre sympathique.

Je ne voulais pas me répéter, refaire **Independence Day** dont tous les personnages sont de parfaits héros. Et il ne faut pas oublier que **Godzilla** se passe à New York, où la mentalité est très différente de Los Angeles. A New York, les gens se fichent constamment. Dans **Independence Day**, il s'agissait de s'unir contre une menace qui vise l'équilibre mondial, alors que dans **Godzilla**, il est juste question d'arrêter une créature perdue dans une ville. Le problème est moins global. Beaucoup de gens me demandent pourquoi le monstre doit mourir à la fin. Tout simplement parce que c'est une des lois du genre. Mais c'est amusant de voir à quel point, chez certains spectateurs, le méchant du film peut aussi être perçu comme le gentil. Il est trop facile de faire un film où le méchant est vraiment très méchant et le gentil très gentil. J'avais envie de mélanger un peu les cartes, que l'on soit triste quand Godzilla meurt. Je pensais que ça serait plus intéressant, mais d'après moi le public américain a été gêné : il aurait préféré que le film tranche clairement.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

GODZILLA REBORN

© Damien GRANGER

Prochainement au cinéma sortie le 23 septembre

MAGIC WARRIORS

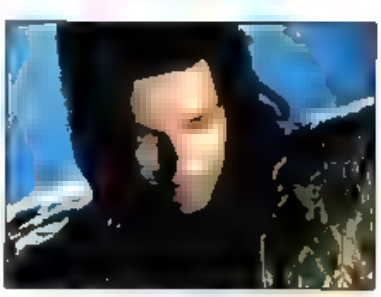
Des kangourous pratiquant le kung-fu dans une production multi-ethnique produite par des médecins et réalisée par le Ridley Scott chinois. Ne vous fiez pas aux apparences ou au marketing. A dix années-lumières des TORTUES NINJAS, MAGIC WARRIORS est une œuvre enfantine peu commune. Un film léger et spectaculaire mis en scène avec soin par un homme qui a, par le passé, offert quelques œuvres d'exception, le grand Ronnie Yu.

Sans aucune réussite artistique, arrivée d'un John Woo, la transhumance des réalisateurs de Hong Kong vers la terre sainte hollywoodienne a des allures de farce macabre. Qu'il s'agisse de Tsui Hark pour **Double Team**, de Kirk Wong pour **Big Hit** ou même de Stanley Tong pour **Mr Magoo**, chacun s'est vu proposer des projets aux antipodes de son univers et de ses capacités. Par bêtise, par opportunisme manifeste ou par négligence, les studios de L.A. continuent de faire appel à des chirurgiens pour réparer des jambes ! C'est d'autant plus stupide qu'à ce jeu pervers, vu les résultats au box-office, les deux camps sont perdants. A côté de ce désastre, la transfuge Ronnie Yu fait presque figure de privilégié. Voilà un chirurgien à qui on aura, au moins, confié un bouquet de vétérinaire. Car loin d'être une œuvre d'une exigence traumatisante, **Magic Warriors** bénéficie au moins de l'évidente signature de son auteur.

Tout comme John Woo, Ronnie Yu aura dû attendre quelques années avant de réaliser un film à son image. Etudiant aux Etats-Unis, il rencontre un certain Philip Chan, un policier qui désire devenir acteur. Ils écrivent ensemble un script intitulé **The Servant**, qui trouve un financement mais que refusent tous les réalisateurs. Ronnie Yu se décide à tenter l'aventure. Nous sommes en 1979, et en un clin d'œil, le voilà propulsé dans le métier. Mais simple technicien perdu dans les rouages des studios, écrasé par la dictature des genres et des modes, il accumule au fil des années une bonne quantité d'œuvres parfaitement oubliables, du barge **Héritier de la Violence** ou débutait Brandon Lee au désespérant **Chuna White** tourné pour partie à Paris. Des tournages commandés pour des produits bouclés et bâclés aussi vite qu'ils se consument. La rédemption viendra en 1993. Le renouveau du «Wu Xia Pian» (le cape et d'épée chinois), inauguré par **Histoires de Fantômes Chinois**, touche à sa fin après qu'une déferlante de copies hystériques et vaines aient à nouveau détourné l'intérêt du public pour le genre.

C'est pendant cette vague descendante que Ronnie Yu se voit offrir l'opportunité d'adapter un conte classique qui le travaille depuis un moment : la Sorcière aux Cheveux Blancs. Doté d'un budget plus que confortable, épaulé par le génie-monteur David Wu et une batterie de chefs opérateurs, Yu informe dans des décors somptueux un film OVNI, qui allie la grâce de l'Opéra de Pékin à un rythme, un visuel et une thématique fortement marqués par l'Occident. Le résultat sera inattendu : **Jiang Hu** (**The Bride with White Hair**), un mouvement d'esthétisme et de merveilleux qui trouvera naturellement sa place auprès de ces prestigieux prédécesseurs que sont le **Kwaidan** de Masaki Kobayashi et le **Legend de Ridley Scott**. Le triomphe artistique et commercial du film propulse Ronnie Yu au banc d'honneur des cinéastes de l'ex-colonie. Il tournera une suite à son chef-d'œuvre ainsi qu'une love-story, située dans les années 30, **The Phantom Lover**, un démarquage du **Fantôme de l'Opéra**. Quand vient l'heure de passer à l'Ouest, Ronnie va chercher conseil auprès de quelques fans bien connus de Hong Kong, tel Sam Raimi, ainsi qu'auprès de son modèle et mentor John Woo. Celui-ci est sans équivoque : *«Ne choque pas le public américain, ne le heurte pas, ne le brusque pas. Lorsque tu auras quelques succès derrière toi, tu pourras revenir à ton propre style»*. Plutôt déconcertant quand on a déjà vécu ce genre de purgatoire !

Mais une fois encore, le cinéaste va tomber sur une rare opportunité, personnifiée par les frères Law. Denis, Ronald Christopher et Jeremy. Ces quatres hommes n'ont aucune expérience du cinéma. Elevés à Hong Kong, ils ont émigré aux USA pour y suivre des études de médecine. Installés à Denver, ils officient chacun avec succès dans une branche médicale particulière. Malgré cette réussite sociale, leur père désire les regrouper autour d'un projet artistique, une œuvre qui leur survivrait et témoignerait de leur positivisme. La famille décide donc d'engager une partie de sa fortune sur un film. C'est ainsi qu'ils se lancent dans l'écriture d'une fable morale jonglant avec leurs différents héritages culturels. Elevés avec le cinéma de Hong Kong, les frères Law ont bien sûr vu **Jiang-Hu**. Le film offre un savant équilibre entre les exigences narratives occidentales et le sens du spectaculaire hong kongais. Son réalisateur est leur homme tout désigné. Quand il entre en contact avec eux, Ronnie Yu est un peu surpris. Voilà des médecins qui lui proposent une somme plutôt conséquente pour filmer une bizarre histoire de kangourous pratiquant le kung-fu. Séduit par la personnalité de leur père, et entrevoyant l'occasion



Komodo (Angus MacFadyen), le prince tyrannique du royaume de Tao

Les «Magic Warriors» : des kangourous adeptes du kung-fu au mésozoaires, version de Komodo

Le jeune Ryan (Marco Vernaus) et Yun (Jack Tate), guerrier de la vertu de la bienveillance

de réaliser une production internationale selon des méthodes qu'il se serait choisies, il se lance dans le pari. Avec l'aide du scénariste Michael Wickerman, Yu retravaille le script plutôt primitif des frères Law, en l'orientant vers une **Histoire sans Fin** métinée de fantastique chinois.

Le jeune Ryan Jeffers rêve de faire partie de l'équipe de football locale. Condamné par sa jambe handicapée, il réconforte son malheur avec l'amitié que lui porte le chef-cuisinier Mung (Dennis Dun, qui tourne dans d'autres films que ceux de Carpenter). Lorsque ce dernier lui confie un étrange ouvrage, le manuscrit sacré de Tao, Ryan est loin de se douter de son pouvoir. Le soir même, dans les égouts de la ville, en cherchant à témoigner de son courage vis-à-vis des footballeurs, Ryan tente de traverser un dangereux broyeur. Il glisse et disparaît dans le tourbillon, pour réapparaître dans une étrange forêt. Il l'ignore encore, mais il vient d'arriver au pays de Tao. Ce monde légendaire est en proie à la menace de sa prochaine disparition, car le terrible prince Komodo (Angus MacFadyen) se nourrit des sources de vie pour accroître sa longévité. Dressé face au tyran, le vieux sage Chung (Chao-Li Chi) a formé cinq guerriers-kangourous. Chacun symbolise un des cinq éléments fondamentaux ainsi que la vertu qui y est associée. Mais pour défaire Komodo, Chung a besoin du manuscrit de Tao, celui-là même que possédait le jeune Ryan, et qui est dorénavant entre les mains du prince diabolique.

Le film est budgété à 36 millions de dollars US, mais une bonne partie de cet argent a déjà été engloutie dans la création d'animatroniques complexes. Le studio de maquillages *Alterian*, dirigé par Tony Gardner a sué sang et eau pour obtenir des kangourous expressifs, à la machinerie complexe, qui puissent permettre une totale liberté de mouvements aux artistes martiaux qui vont porter le costume. Avec l'argent qui reste, Yu sait qu'il ne pourra pas recréer les décors démesurés du pays de Tao ailleurs que dans les studios de Pékin qu'il connaît bien. L'équipe se compose de cent Américains, deux cents Pékinois, soixante Hong Kongais, un joli melting-pot que Yu tente d'harmoniser du mieux qu'il peut. Mais les méthodes de travail, parfois contradictoires, ne tardent pas à poser problème. C'est notamment le cas avec Chung Siu-Tung. Le réalisateur «officiel» des **Histoires de Fantômes Chinois** a été choisi pour chorégraphier les combats. Or, l'homme a l'habitude d'improviser. Avec des délais de tournage extrêmement serrés, le grand chef-opérateur Peter Pau (**Jiang-Hu**) a besoin de planifier ses éclairages longtemps à l'avance. Le manque de coordination des deux hommes commence à rendre l'équipe américaine hystérique. Siu-Tung est remercié et remplacé en catastrophe par Tsui Siu-Ming.

Malgré ces hoquets inévitables, Yu arrive à mener son projet à bien, et livre dans les temps une version entantine, voire «light» de **Jiang Hu**. Son **Magic Warriors** est visuellement riche. Ses combats allient les prouesses hong kongaises à des effets spéciaux occidentaux totalement intégrés. Une mention particulière à l'incroyable expressivité dramatique des kangourous, ainsi qu'au cabotinage d'Angus MacFadyen, qui reprend (ambiguïté sexuelle en moins) le rôle du bad guy décadent de **Jiang-Hu**. La réussite formelle du film, son accord avec les critères hollywoodiens, aurait pu être si prometteur espéré pour Ronnie Yu. Mais malgré un taux de satisfaction de 90% aux projections-test, la MGM, qui distribuant le film aux USA, n'a pas su cibler son audience. Au final, le film se prendra une monumentale gamelle avec seulement trois millions de dollars pour son premier week-end. Un score totalement injustifié pour un film sincère, soigné et volontiers spectaculaire.

Rafik DJOUMI

Chung (Chao Li-Chi), maître du kung-fu formateur des «Magic Warriors»

Ryan entre les mains d'un lieutenant de Komodo heureusement ses kangourous veillent

Warriors of Virtue. *USA. 1997. Réal.: Ronnie Yu. Scén.: Michael Wickerman, Hugh Kelley. Dir. phot.: Peter Pau. Mus.: Don Davis. SPFX : Tony Gardner et Alterian Studio Prods: Dennis Law, Ronald Law, Christopher Law, Jeremy Law pour Mandalay. Int.: Angus MacFadyen, Mario Yedidia, Marley Shelton, Chao Li-Chi, Dennis Dun,. Dist.: SND. Durée: 1 h 43. Sortie le 23 septembre 1998.*

the TRUMAN show

Événement artistique de l'été américain et film bulldozer de la rentrée française, THE TRUMAN SHOW mélange farce satirique, parabole futuriste et fable humaniste. Avec Jim Carrey en figure de proue reliefé acteur de composition, le film de Peter Weir s'avance comme un grand spectacle-grand public pour grands enfants se posant de grandes questions. Du grand art.

Bien sang ce qu'ils sont forts, ces Américains. On a beau le savoir, le dire et le répéter sans arrêt, ça nous surprend toujours. Dernier exemple en date : **The Truman Show**, le succès-surprise le plus prévisible de l'univers qui a réussi le triple exploit de faire sur trois dans la course aux dollars des blockbusters de l'été alors que justement, ça n'est pas un blockbuster ! faire croire que ça n'était pas prévu alors que tout dans le projet remugle le syndrome **Forrest Gump** à mettre tout le monde d'accord sur le fait que Jim Carrey est un génie et que vraiment, on ne s'attendait pas à ça.

Pourtant, dieu sait que dans la catégorie des films-formule, des coups sûrs, des concepts imparables, **The Truman Show** fait figure d'exemple. C'est même une sorte de synthèse parfaite : l'expression idéale du projet de producteur, le rêve pour critique fatigué, la pure bête à Oscars. Bref, le reflet exact des aspirations du public : juste assez fin pour qu'on puisse vous savoir un intelligent, mais pas trop pour qu'on ne risque pas de se sentir idiot. Assez ambitieux pour animer les conversations au fin de repas, mais pas trop pour rester vraiment consensuel. Un bijou de manufacture qui vient d'engranger cent vingt-cinq millions de dollars de recettes au box-office américain (presque autant que Godzilla) sans que cela ne remette en cause une seconde sa légitimité artistique. Là, il n'y a qu'un mot à dire : bravo.

Christof (Ed Harris) et Truman (Jim Carrey) dans "The Truman Show", votre film préféré ?

Et tout le mérite de cette réussite exemplaire revient à une seule personne : l'imitateur pétomane au sourire carnassier Jim Carrey. L'propulse en un rien de temps du rang de comique de cabaret à tranche en plus drôle à celui de mega-star à vingt millions de balles, Carrey a mené sa barque en vrai requin carriériste. Cerise de l'improvisateur, l'hyperactif ne s'est préparé sa reconversion en vrai acteur de composition depuis au moins cinq ans (c'est-à-dire depuis le début du succès) avec un air de ne pas y toucher. Du style : on sait-un-comique-et-mari-mettre-c'est-de-faire-rire-et-de-ne-rechercher-pas-la-reconnaissance-publique-bla-bla-bla qu'Eric Idle (ancien des Monty Python) et Dan Aykroyd (ancien de Ghostbusters) n'ont pas réussi. Sur le fil, c'est d'éviter l'écueil du comédien-empêtré-complètement-coulé pour chercher la rupture de ton plus subtile, le léger décalage qui va lui permettre de changer de registre sans changer d'univers (ou vice-versa). Une idée brillante qui le pousse à s'intéresser au script de **The Truman Show**, sa métaphorique signée d'un obscur Néo-Zélandais du nom d'Andrew Niccol que le producteur Scott Rudin acheta au bébut des années 90 pour le poser sur une étagère. Le rôle de Truman Burbank, hurluberlu naïf qui, à son insu, est depuis trente ans le héros d'une sitcom grandeur nature suivie par des millions de téléspectateurs à travers le monde, sied bien à la nature décalée du comédien. Il lui permettra de faire son numéro habituel de crétin grimaçant tout en apportant une touche d'existentialisme sensible à sa composition : l'affaire est donc conclue rapidement. Ne manque plus qu'un réalisateur. Le scénario est néo-zélandais : on cherche donc un metteur en scène australien.

Pas encore remis de l'échec cuisant d'**État Second** (1993), son précédent film, Peter Weir est repêché dans les oubliettes de Hollywood par les associés (Rudin-Niccol-Carrey). Reconnaissant, il accepte avec la joie du miraculé de dernière minute. Jim Carrey : *« J'ai rencontré Peter Weir quelques mois avant le début du tournage. Lorsqu'il m'a rendu visite, les murs étaient couverts de photos, dessins, notes et couleurs que lui avaient inspiré le personnage de Truman. Il connaissait tout de mon passé, mes désirs les plus secrets. »* Peter Weir : *« Notre collaboration a été d'autant plus facile que Jim possède un tempérament débordant, littéralement intarissable. Il vous apporte sans cesse de nouvelles idées. Dans mon monde, ou « cinéma d'auteur », on a tendance à considérer l'improvisation comme une menace. »* Réalisateur de **L'Année de tous les Dangers**, **Witness**, **Le Cercle des Poètes Disparus** (grands films à thèse aussi démagos que très efficaces) Weir est l'homme de la situation pour faire de **The Truman Show** un grand succès – à défaut d'en faire un grand film. D'ailleurs, le script a fait sa recette : tous les ingrédients nécessaires pour que l'histoire édifiante de Truman (True Man : Burbank suit un grand bout de chemin pour sortir en quête de performances. Héros malgré lui d'une émission de télé dont tous les autres protagonistes

Seahaven, une petite cité côtière qui n'est pas sans rappeler le village du *Prisonnier*

the TRUMAN show

■■■ sont des comédiens. Truman vit depuis trente ans dans le mensonge. Sa femme, ses amis, ses parents sont des employés de la chaîne qui diffuse l'émission. Sa ville natale Seahaven (Sea Heaven), qu'il n'a jamais quittée, est un paradis artificiel, un gigantesque studio où sont cachées cinq mille caméras chargées de retransmettre live, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tous les faits et gestes du pauvre garçon-bulle. Cela sous l'œil démiurgique d'un créateur-concepteur nommé Cristof (brillantissime et élégantissime Ed Harris) qui dirige tout depuis un centre de contrôle symboliquement situé dans le soleil factice qui éclaire la ville. Ainsi va la vie artificielle depuis trente ans (quelque chose comme dix mille neuf cent jours et des broutilles), et jamais dans toute l'histoire du Truman Show » il n'y a eu d'interruption d'image. Évidemment, assurez-vous cela d'un bout à l'autre jusqu'à aujourd'hui – pour que le suspense soit complet.

Voilà un point de départ sacrément excitant et l'on peut dire que le scénariste (pourtant assez roublard) d'Andrew Niccol tient ses promesses en termes dramatiques. Tout comme il permet à Peter Weir de se complaire dans la parabole pataude, un rien paresseuse et dans le symbolisme lourdement signifiant (aïe). On aurait effectivement aimé une vision un peu plus poétique, un peu plus inspirée de ce «village du prisonnier» plutôt qu'une copie presque conforme (sur le plan visuel) de la série de Patrick McGoohan. **The Truman Show** est donc un film limpide, sans aspérités, sans zone d'ombre. Le créateur n'a d'ailleurs pas caché sa satisfaction de trouver son décor grandeur nature en la petite bourgade de Seaside en Floride, une ville champignon conçue en 1980 par le promoteur Robert Davis et son épouse. Peter Weir : *«On aurait dit que la ville avait été créé pour les besoins du film. Avec son style à la fois néo-classique rétro et post-moderne, je savais qu'il serait facile de l'adapter à notre histoire»*. Ce à quoi le chef-décorateur Dennis Gassner ajoute : *«Lorsque j'étais à la recherche d'idées nouvelles, il me suffisait d'enfourcher ma bicyclette et de traverser la ville pour être inspiré»*.

C'est justement cette absence de création personnelle, de point de vue, qui fait défaut à **The Truman Show** et le tire vers le divertissement grand public facile à comprendre, là où il devrait tendre vers une vision plus torturée, à l'image du personnage de Cristof, metteur en scène fou de la vie quotidienne de Truman. Andrew Niccol, auteur du script et réalisateur de **Bienvenue à Gattaca**, autre parabole futuriste, aurait certainement lui, penché pour une option plus sombre et mélancolique s'il avait réalisé le film. Tel qu'il est finalement, **The Truman Show** fonctionne donc comme un bon épisode de *La Quatrième Dimension*, en moins terrifiant. Surtout, sans le pessimisme poussé à la mode dans les années soixante. On est bien loin des prophéties orwelliennes ou même de **Dark City** le chef-d'œuvre de Alex Proyas dont il est une sorte de version édulcorée et clinquante ou quasi-remake d'une.

Marlon (Noah Emmerich), le meilleur ami de Truman : un acteur avec l'assurance de l'emploi

Si **The Truman Show** prétend tout de même viser haut en termes de discours, se voulant simultanément une satire moderne des dérives médiatiques et une fable existentialiste, il ne fait que très brièvement illusion et rejoint vite les sentiers balisés du pur produit hollywoodien aux allures de bulldozer (on se croirait presque, par moments, dans un film de Verhoeven) et aux aberrations scénaristiques un peu trop voyantes. Exemple : le «Truman Show» étant retransmis live et sans interruption depuis la naissance du personnage, les comédiens qui jouent sa famille et ses amis d'enfance ont dû vivre avec lui durant toutes ces années à temps plein. Comment se fait-il qu'ils soient si froids envers lui dès qu'il a le dos tourné ? Idem pour l'épouse de Truman dont les rapports intimes avec son mari sont très pudiquement recouverts d'un voile noir. L'émission passe-t-elle en crypté aux heures des ébats matrimoniaux ? Sans compter que les deux premières années de retransmission ont dû être passablement chiantes, puisqu'il n'y avait rien d'autre à voir qu'un gniard en couches-culottes qui braille toute la journée !

de la suite dans les idées

ANDREW NICCOL

Le monde entier s'est enflammé pour un petit film de science-fiction sorti au début de l'année : BIENVENUE À GATTACA. Mais qui est donc ce réalisateur/scénariste venu de nulle part et qui accumule les succès publics et d'estime en un temps record ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les informations concernant Andrew Niccol ne sont pas des plus abondantes. Les chasseurs de presse, eux, ont bien cerné et autres documentalistes décrivent [illegible] un Néo-Zélandais d'origine âgé de trente-quatre ans, réalisateur de pubs [illegible] pendant longtemps basé à Londres mais qui s'est exilé à Los Angeles pour réaliser des films [illegible] scénario. Autour du script de **The Truman Show** qui, après des années de placard, finit par [illegible] sur les genoux de Jim Carrey et [illegible] enfin, et surtout, connu pour être [illegible] de **Bienvenue à Gattaca**, un film, [illegible] qui a tourné le dos des critères les plus respectables (de Philippe Garnier de *Libération* à notre vénéré Marc Toullec) malgré une avalanche des plus réalistes. Avec le recul, on peut effectivement se dire que le film [illegible] plus un spot pour les boutiques des [illegible] de Paris que le nouveau **Blade Runner**. Mais bon, il en faut pour tous les goûts comme on dit.

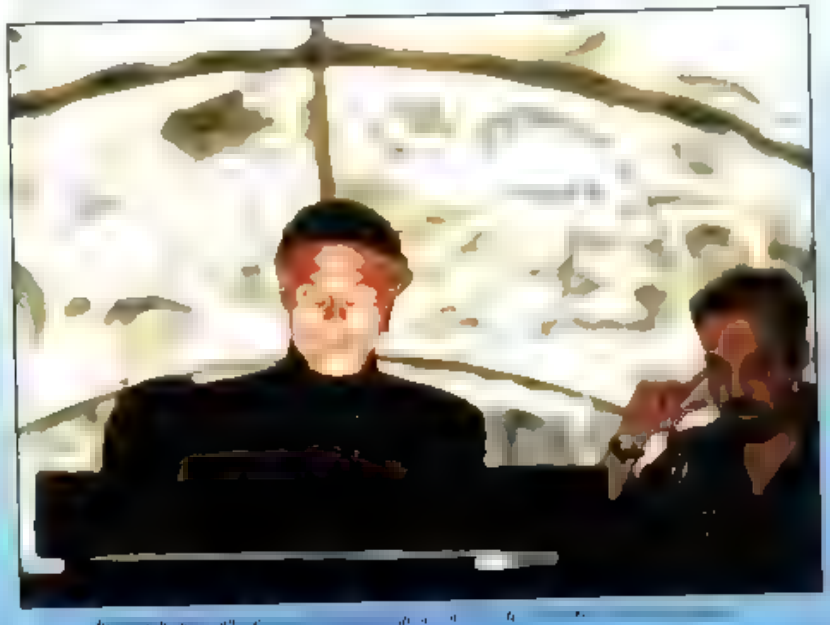
(Columbia) dont il a écrit le script et a joui d'une liberté artistique totale. Du coup, il s'est [illegible] co-produit **Truman** [illegible] les avis [illegible] pour un débat [illegible] d'autre [illegible] Même [illegible] qui il a, [illegible] points [illegible] [illegible] leur [illegible] [illegible] [illegible] 1997) avoir **Alien**, [illegible] 125m[illegible] [illegible] qui a déjà [illegible] scripts [illegible] [illegible] [illegible]

A Seahaven, des objets étranges tombent du ciel... mais cela n'étonne que Truman, bien sûr.

Evidemment, ces petites piques sont volontairement de mauvaise foi. Les auteurs du film avouent d'ailleurs avoir écrit une histoire de base pour chaque personnage de l'émission, laissant pour les éléments hors-champ dans le film. Une chronique mondaine qui inclut les biographies de Cristof, le créateur du show, mais aussi des comédiens et des nombreux personnages qui entourent Truman. Peter Weir : *«Ces éléments m'ont permis de me retrouver parfaitement dans la logique du «Truman Show». J'avais besoin de cette structure pour diriger les acteurs, donner des indications précises et emporter l'adhésion des spectateurs.»*

Le point de départ que le film essaie de prendre est celui bien connu, de la paranoïa enfantine qui nous a tous poussé un jour à penser : «Et si tous ceux qui m'entourent étaient des imposteurs ?» Un parti-pris assez fort, finalement, pour que le film tienne le spectateur en haleine malgré quelques impasses scénaristiques et une mise en scène peu inspirée. Du coup ce sont les comédiens qui réussissent avant tout l'exploit de nous faire croire à l'impossible. C'est dans leur jeu, dans leur capacité à faire croire aux émotions qu'ils traversent ou qu'ils simulent que la crédibilité du film se joue. Jim Carrey en tête est impérial, éblouissant dans ce rôle difficile toujours proche du ridicule mais incroyablement émouvant. C'est à lui que **The Truman Show** doit largement son succès auprès du public, de ses aventures de héros sympathique, [illegible] de marginal aux chaînes qui finissent par triompher de la machine à broyer aveuglement et de manière qui touchent passionnément les [illegible] depuis les classiques de Frank Capra jusqu'à **Forrest Gump** et **Will Hunting**. Ce n'est pas un hasard si le film et le spectacle qu'il décrit portent le même titre. Les Américains qui ont pris l'histoire au premier degré ne se sont peut-être pas reconnus dans le portrait que dresse le réalisateur des masses de spectateurs aggloméré devant leur écran. Il est fort que le film touche à un problème particulièrement crucial dans la société américaine : [illegible] et où commence la fiction. Weir [illegible] n'a jamais voulu se faire une idée précise. Espérons que les Français sauront saisir la part de subversion [illegible] du film qui réside dans cette mise en abyme et [illegible].

David MARTINEZ



Actuellement au cinéma dès le 30 septembre

UGLY

le laid, c'est bon !

PAOLO ROTONDO

Acteur et producteur, Paolo Rotondo s'investit dans tous les domaines du spectacle, de la télévision au théâtre en passant par le cinéma. Né à Naples, il part pour Auckland, en Nouvelle-Zélande, à l'âge de 11 ans. Depuis 1992, il participe à la réalisation de clips vidéo et de courts métrages. En 1994, il monte sur les planches d'un théâtre d'Auckland pour tenir le rôle principal de «La Métamorphose» de Kafka. Une interprétation qui lui permet d'accéder au rôle principal de UGLY, celui d'un serial-killer tourmenté proche de Jekyll et Hyde.

Ugly est votre premier long métrage. Comment avez-vous rencontré le réalisateur Scott Reynolds et pourquoi vous a-t-il choisi pour interpréter ce serial-killer ?

J'ai été recommandé par quelqu'un qui m'avait vu dans «La Métamorphose» de Kafka, où j'interprétais le jeune homme qui se transforme en cafard. C'était une histoire très sombre et psychologique et on avait dit à Scott Reynolds que j'étais capable d'explorer et de rendre le côté noir, la face cachée de l'humanité. J'ai donc été choisi parmi une centaine d'acteurs parce que j'avais apporté au personnage un certain calme pendant les auditions alors que tous les autres optaient pour l'hystérie et la démence. Ce qui est intéressant, c'est que je ne correspondais pas vraiment au profil (habituel) du serial-killer. Comme Scott pensait que cela ajouterait de l'intensité à l'intrigue, c'est même devenu un des éléments clés de l'histoire. Avant le tournage, il a retouché le scénario pour réadapter l'histoire et le personnage en fonction de mon âge. J'ai 27 ans, et j'en paraîs bien moins, alors que Simon Cartwright est censé en avoir presque 30. Dans le film, l'âge de Simon n'est donc pas spécifié, mais on comprend qu'il a tout juste plus de 25 ans. Scott est un réalisateur très sérieux, sûr de lui, qui s'investit énormément dans ce qu'il fait. Dès notre première rencontre, je me suis senti à l'aise. En tant qu'acteur, il est nécessaire de ressentir une grande confiance envers un réalisateur, spécialement lorsqu'il s'agit d'un rôle qui va à l'encontre de sa propre personnalité.

Le calme de Simon Cartwright est frappant comparé à l'agressivité de la psychologue Karen Shoemaker. Comment Scott Reynolds vous a-t-il préparé au rôle ?

Nous avons passé beaucoup de temps ensemble à discuter du personnage, à le travailler, à répéter. Lorsqu'il a senti que je le connaissais aussi bien que lui, il m'a laissé me l'approprier. Il y a toujours un moment où le réalisateur doit faire confiance à l'acteur, lui laisser devenir ce personnage qu'il a écrit. Les répétitions ont été très éprouvantes car toutes avons utilisé un procédé qui est plus proche d'une pièce de théâtre que d'un film. Il faut répéter en restant calme, en s'imprégnant de certaine retenue. Nous nous sommes enfermés dans un studio coupé du monde extérieur, et nous avons passé plusieurs heures à répéter chaque scène. Nous nous sommes disputés, nous avons lutté et Scott m'a poussé dans mes derniers retranchements, allant même jusqu'à me bousculer et me faire mal physiquement. C'était sa manière de faire sortir tous mes démons. Le premier jour de tournage, j'étais redevenu calme, toute ma rage était intériorisée. A l'écran, Simon Cartwright ne fait rien de particulier, mais j'espère que les spectateurs auront ce sentiment qu'il bout intérieurement, qu'il est prêt à exploser d'un moment à l'autre. Rien n'est explicite, mais on doit sentir qu'il se trame quelque chose derrière ce calme apparent. Scott m'a dit qu'il ne voulait pas que je joue, mais que je «sois» Simon. Vivre dans la peau d'un personnage, c'est une idée qui m'excite. En tant qu'acteur, ça signifie expérimenter une autre vérité pendant un court laps de temps.

Des moments difficiles pour notre héros

Simon (Paolo Rotondo) est arrêté à son domicile par la police

Etait-ce difficile pour votre premier film d'incarner un serial-killer ?

Avoir le premier rôle était une grosse responsabilité. Le poids du film reposait sur mes épaules. J'étais souvent très nerveux et tendu, mais j'adorais ça. C'est dans ces moments-là que je me sens le plus vivant. C'est tellement vivifiant de repousser ses propres limites. Ce que nous avons fait pour créer ce personnage est assez particulier et je ne sais pas si cette méthode serait appropriée pour d'autres rôles. Pour être Simon, je devais vivre avec lui et l'aimer. A tel point que j'ai fini par avoir de la compassion pour lui. Simon est faible, malgré les apparences, il est davantage victime que bourreau. Je crois en avoir fait quelqu'un de vulnérable par rapport à ce qui était décrit dans le scénario. Dans une scène, Simon parle de sa mère et on y assiste au fondu qui passe de lui enfant à lui adulte où il commence à pleurer. J'étais tellement concentré, tellement dans l'ambiance que dès que ces mots sur la mère de Simon sont sortis de ma bouche, j'ai compris que la scène allait prendre une autre dimension. Toute la souffrance sortait, l'angoisse se libérait. Pour que le personnage soit crédible, pour que le film fonctionne, il fallait vraiment que le public ressente la douleur de Simon.

La direction artistique de *Ugly* va à l'encontre des clichés du genre. Pourtant, par certains aspects, on pourrait le comparer au film de John McNaughton, *Henry : Portrait of a Serial Killer*. Qu'en pensez-vous ?

Pour moi, **Henry...** ressemble plus à un documentaire. Il est filmé de manière objective alors que **Ugly** est réalisé comme une pure œuvre de fiction. De nombreux détails vous le rappellent sans cesse comme la couleur du sang, qui est noir, l'apparition des «visiteurs». **Henry...** ressemble davantage à une tranche de vie qui tente d'explorer ce qu'pourrait être le mental d'un vrai serial-killer. Le film de Scott Reynolds n'essaie pas de montrer les psychologues et les psychopathes sous leur vrai jour. On pourrait aussi bien le rapprocher du **Silence des Agneaux** pour sa confrontation entre le docteur et son patient, mais ça n'a rien à voir non plus. Si on devait comparer **Ugly** à un autre film, je pense que le meilleur exemple serait **Seven** pour son ambiance et sa superbe direction artistique. **Ugly** crée une imagerie visuelle qui vous donne des idées, qui procure des sensations et des sentiments.

Comment définiriez-vous *Ugly* ? Est-ce un film d'horreur, un thriller psychologique...?

En Nouvelle-Zélande, on appelle ce genre de film un psycho-thriller. On peut l'assimiler à un film d'horreur pour la façon dont certains meurtres sont perpétrés et parce qu'il y a une énorme tension. Mais le traitement tient davantage du film noir ou du thriller. La construction même de l'histoire attire l'attention du public en le poussant à regarder le film jusqu'à la fin pour en connaître le dénouement. La psychologie est inhérente au film. En plus, **Ugly** n'est pas très violent puisque le premier meurtre est le seul à être graphique. Les autres sont très rapides. Mais comme le public a vu ce premier meurtre en entier, il parvient, sans même voir les images, à imaginer le déroulement des suivants. La peur est suggérée par le souvenir du premier meurtre. Scott a choisi une approche très intelligente en faisant participer le spectateur.

Simon explique à Karen les différentes étapes de son jeu.

Votre personnage entretient une relation ambiguë avec le Dr Marlowe, directeur de l'institut. Quelle est la nature exacte de cette relation ?

Le film est truffé de fausses pistes. Une d'entre elles est précisément la relation entre Simon et le Dr Marlowe. A la fin de **Ugly**, vous savez qu'ils se comprennent. C'est un film qu'il faut posséder en vidéo pour pouvoir se le repasser plusieurs fois, faire des pauses sur certaines images afin de tout décrypter. Il y a une scène où le docteur épie Simon dans sa cellule. Si vous le regardez attentivement, vous remarquerez qu'il a un œil bleu, comme Simon. Dans une autre scène, lorsqu'il tend un stylo à Karen, la psychologue, on remarque qu'elle a des cicatrices sur les mains. Dites-moi pourquoi...

Des conditions de détention déplorables pour un criminel incontrôlable.

Propos recueillis par Damien GRANGER
Traduction : Sandra VO-ANH.

opinion

LE VILAIN PETIT CANARD

THE KINGDOM II

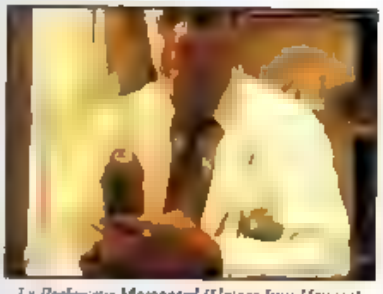
«Depuis le mois de mars de l'année dernière, j'ai eu au moins quatre ou cinq cancers, tous mortels bien entendu. La quantité et la variété de cancers qu'on peut imaginer quand on est hypocondriaque, c'est prodigieux !». A défaut de pouvoir soigner des maladies imaginaires, Lars Von Trier retourne à l'hôpital et y retrouve ses fantômes, pour une deuxième saison avec un peu moins de frissons mais beaucoup plus de rires.

Ah, les séries télé cultes ! *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*, qui vient de se voir adapter au cinéma. Les *X-Files*, qui ont gagné le droit d'évoluer sur grand écran. Bientôt dans les salles obscures, *Les Mystères de l'Ouest* version nineties. Sans compter celles qui attendent les honneurs du cinématographe : *Urgences*, *Millennium*, *Friends*... ? Incroyable la force de frappe que possèdent les Etats-Unis ! Ils sont sacrément forts, ces Américains.

Pendant ce temps, Lars Von Trier (un Danois) a tourné à Copenhague (Danemark) six nouveaux épisodes de *L'Hôpital et ses Fantômes* (une série danoise). Pas de George Clooney, de David Duchovny ni de Will Smith au générique, mais des acteurs au nom bizarre : Ernst-Hugo Järegard, Kirsten Rolffes, Ghita Nørby, etc. Pas d'images de synthèse ni d'animatroniques complexes, mais quelques transparences et bidouillages à base de latex. Pas de photo chiadée ni de mouvements de grue, mais beaucoup de grain et une caméra à l'épaule. Pas de diffusion sur les commerciales *TF1* et *France 2*, mais sur la culturelle *Arte*. Ça fait quand même beaucoup de handicaps à surmonter pour trouver un public, et si tous ceux qui se sont déplacés pour voir **The Kingdom I et II** (titre original de sa sortie cinéma) en sont revenus ravis, les autres veulent bien croire sur parole à la qualité de la chose, mais renâclent à se faire une idée par eux-mêmes. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent : se mater un épisode de **The Kingdom** donne instantanément l'impression d'être tombé dedans quand on était petit !

Dans cet immense hôpital bâti sur un ancien marécage, les spectres envahissent les salles d'archives, les têtes coupées atterrissent dans les frigidaires, les bébés ont une croissance accélérée et Lucifer en personne déambule dans les couloirs. Pendant ce temps, médecins, personnel hospitalier et patients tentent de résoudre ou de préserver le mystère entourant le «Royaume» via une multitude d'intrigues parallèles délirantes. La première saison de **The Kingdom** (voir *M.M.* 96) jouait la carte de la terreur pure à l'intérieur d'un concept de soap-opera bien barré. La deuxième saison, même si elle s'insert dans la continuité

Krüger (Soren Pilmark), un interne zombifié selon les méthodes vaudoues !



Le Professeur Moesgaard (Holger Juul Hansen) retrouve le goût des choses simples après une thérapie très spéciale dans les sous-sols de l'hôpital

Narayan, Krüger, Madame Drusse et le petit Helmer : trois spectres, trois visions, trois saisons très différentes

thématique et stylistique de la première, voit le ton évoluer vers la comédie et plus précisément vers le meilleur du sitcom à l'américaine (*Seinfeld*, *Spin City*), avec une avalanche de situations loufoques et de gags anthologiques. Un virage généralement difficile à négocier. On se souvient ainsi de David Lynch foirant une bonne partie de la deuxième saison de *Twin Peaks* en ne trouvant pas l'équilibre entre le cœur de l'intrigue (terrifiante, mystérieuse, troublante) et les circonvolutions des personnages (comiques, absurdes).

Mais si Lars Von Trier s'autorise davantage de digressions dans **The Kingdom II**, il prend soin de toujours retomber sur ses pattes, ce qui témoigne d'une qualité d'écriture incroyable en regard, par exemple, d'une série comme *X-Files*. Si Chris Carter va bien finir un jour par dévoiler que son Grand Complot est une Petite Supercherie commerciale, Lars Von Trier s'en tient avec beaucoup d'honnêteté artistique à ce qu'il avait avancé dans la première saison : le fantôme d'une petite Marie assassinée en 1919 par son père le docteur Krüger, fondateur du Royaume, demande à être délivré. Madame Drusse, patiente hypocondriaque pratiquant le spiritisme, tente d'aider le spectre, elle découvre que ces manifestations surnaturelles sont liées à une intervention chirurgicale subie par la jeune Mona désormais infirme, dont le Professeur Helmer refuse d'endosser la responsabilité.

Les fantômes terrifiants de la première saison deviennent donc ici les représentants des Forces du Bien dont le but est de contraindre la science à reconnaître son erreur. Ils s'opposent aux Forces du Mal, incarnées par le fantôme du Docteur Krüger désireux de plonger l'Hôpital dans les ténèbres. L'union du Bien et du Mal, de l'interne Judith et du Docteur Krüger, a donné naissance à un enfant monstrueux à la fin de **The Kingdom I**. Sorte d'antéchrist luttant contre sa condition, le bébé au visage d'adulte (Udo Kier interprète Krüger et son «fils») grandit dans **The Kingdom II** à une vitesse accélérée. Agé de quelques semaines, Petit Frère (c'est son nom) mesure désormais dans les quatre mètres, et seul un échafaudage construit pour l'occasion peut lui permettre de se tenir debout. Enjeu principal de la guerre que se livrent la science et l'au-delà, le personnage de Petit Frère renferme une bonne partie de la veine fantastique de ces nouveaux épisodes. Les séquences où il intervient sont à la fois parfaitement grotesques et terriblement douloureuses, et c'est sans doute dans cet équilibre limite, avec l'aide de cet «échafaudage» hasardeux, que Lars Von Trier peut construire en marge de nombreuses sous-intrigues comiques.

Après la messe tendance pop-rock de **Breaking the Waves** et le(s) discours assez brumeux des **Idiots**, il est rassurant de voir Von Trier s'amuser avec les mécaniques du rire. On oublie trop souvent que le réalisateur désormais institutionnalisé par le Festival de Cannes est un boute-en-train pratiquant fort bien l'humour à froid et ayant signé en 1986 une grosse farce sur la création cinématographique : **Epidemic**. Rejeté par la critique et le public, **Epidemic** se terminait dans un bain de sang avec des acteurs entrant sous hypnose dans le scénario d'un film d'horreur ! Depuis, il semble que ses ambitions et préoccupations aient éloigné le cinéaste Von Trier d'une verve humoristique dans laquelle il excelle pourtant. Heureusement, le téléaste Lars a pris le relais, s'imposant cette fois avec **The Kingdom II** comme un pur «gagman». Il invente ainsi la course-poursuite la moins spectaculaire de l'histoire du cinéma : pris au piège dans l'immense salle des archives, les antagonistes Krogschoy et Helmer sont condamnés à l'immobilité par un système de sécurité sensible au mouvement. Mais Krogschoy s'aperçoit qu'en se déplaçant très lentement, l'alarme ne se déclenche pas. Il fait donc quelques centimètres en direction d'Helmer, lequel, cloué sur un fauteuil roulant, prend la fuite à la même vitesse !
Apparition d'un pingouin au moment où l'on s'y attend le moins, incidents divers dès que le directeur de l'hôpital inspecte les différents services, embrouilles à rallonge autour d'une tasse de café contenant un poison mortel, Krogschoy ressuscitant et reprenant son travail sans que ses collègues s'en émeuvent outre-mesure... Rien ne va plus au «Royaume», et même Lucifer en visite incognito est démasqué par l'irruption soudaine et saignante de deux cornes sur son crâne ! Si **The Kingdom I** était imparable, le **II** est impayable et laisse augurer d'un **III** tout aussi surprenant avec son cliffhanger très serial dans l'esprit : un ascenseur de l'hôpital dévale des étages souterrains inexplorés jusqu'alors emmenant Madame Drusse vers... les enfers ?!

Vincent GUIGNEBERT

Danemark 1997. Réal. : Lars Von Trier & Morten Arnfred. Scén. Lars Von Trier & Niels Vorsel. Dir. phot. : Eric Kress. Mus. : Joachim Holbek. SFFX : Asmi Rasfeldt et Lars Kolding Andersen (trésorier). Kim Olesen et ses (ses) maquilleurs) Prod. : Peter Aalbæk Jensen. Ventes internationales pour Zentropa Entertainments : Danish Broadcasting Corporation. La Sept Arte (en) Peter-Hugo Daigaard, Kirsten Baltzer, Tine Grew, Ivan Hansen, Sorin Pitmark, Gitta Norby, Jens Okking. Dur. 4 h 44. Dist. : Haut et Court. Sortie à Paris le 15 [illegible]

Petit Frère (Udo Kier, un bébé adulte de...)

Le plus grand hôpital de Copenhague surveillé par un spectre bienfaiteur

Batman & Mr. Freeze

SubZero

Batman à la rescousse de Batgirl sur une plate-forme pétrolière en flammes.

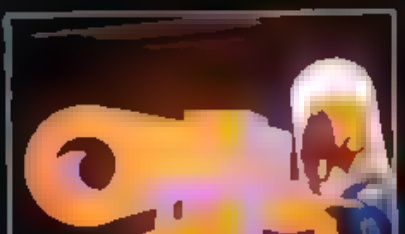
Inédite pour BATMAN & ROBIN et par la série animée homonyme, les gérants de la franchise du super-héros de Gotham ont su attendre le moment opportun pour le retour «grand format» de leur gagne-pain. Un grand format tout relatif puisque ce dessin animé est destiné avant tout au marché vidéo et n'égale pas son modèle, BATMAN CONTRE LE FANTÔME MASQUÉ, chef-d'œuvre du genre...

Les connaisseurs le disent : le dessin animé **Batman contre le Fantôme Masqué** compte parmi les meilleures illustrations du mythe. Certains pousseront le bouchon jusqu'à prétendre qu'il s'agit là de la meilleure adaptation de la bande dessinée. Carrément. Une chose est sûre : ce **Batman** a fait honneur au justicier masqué créé par Bob Kane et Bill Finger en 1939. Né d'une excellente série animée produite pour la télévision, **Batman contre le Fantôme Masqué** n'avait connu dans les salles américaines qu'une médiocre carrière. Par contre, en vidéo, ses ventes atteignaient des sommets. Des records qui ne pouvaient laisser indifférent son bailleur de fonds, *Warner Animation*. Sur le modèle de *Disney* qui saucissonne à la chaîne des avatars «straight to video» de **Aladdin**, **Le Roi Lion** et autre **Petite Sirène**, *Warner Animation* attend que son grand frère cinéma lâche **Batman et Robin** dans les salles obscures pour exploiter sa réplique animée. Un opportunisme commercial quelque peu contrarié par les pauvres moyens du box-office. Furion sacrée George Clooney-Arnold Schwarzenegger ne ramenant pas autant de pognon que prévu. Trop tard pour faire machine arrière : **Batman & Mr. Freeze** envahit déjà les grandes surfaces et vidéo-clubs US.

Au générique de **Batman & Mr. Freeze : SubZero**, quelques peintures brillent par leur absence. Ce sont les principaux vecteurs de la réussite de **Batman contre le Fantôme Masqué**, à savoir Eric Radomski et Bruce Timm, à la fois producteurs, scénaristes et réalisateurs. Des cadors, ces deux oiseaux de nuit. Au Batman nouveau de la TV, ils imprimèrent un style sombre, baroque, dans une série de haute volée dont seuls deux vétérans, Alan Burnett et Paul Dini, demeurent ici discrètement en activité, avec le titre de «consultants au scénario». Mais, au fil des épisodes, Radomski et Timm fatiguent à force de se battre pour préserver la qualité des histoires, l'intégrité des protagonistes, pour slalomer entre les récifs de la censure... Logique qu'ils finissent par lâcher la rampe. Ils quittent la filiale de *Warner* pour la branche animation de *HBO*, chaîne câblée qui leur donne carte blanche pour *Spawn*, réplique cauchemardesque et trash du superhéros de Bob Kane. Tout ce qui leur était farouchement interdit sur **Batman**, ils peuvent

Tandis qu'Eric Radomski et Bruce Timm tirent leur révérence pour la bonne cause, Batman commence à tourner de l'aile. La série animée *Batman & Robin* n'atteint qu'un honorable niveau, bien loin des flamboyantes premières saisons d'animation de son prédécesseur. Un spectacle désolant dans le but de rassembler autour du poste le public familial, d'éviter également que les parents lui reprochent sa brutalité et son atmosphère dépressive. De l'auto-censure catholique que l'on retrouve naturellement dans ce *SubZero*, déclinaison long métrage d'1 h 04 du programme TV.

Sans Eric Radomski ni Bruce Timm aux commandes, Batman prend un autre cap. Surtout que lui colle aux basques le fatal Robin, aussi svelte en collant que trapu en smoking. Sont également présents le distingué majordome Alfred, le commissaire Gordon et sa fille Barbara. Barbara, alias Batgirl, a été kidnappée par le glacial Mr. Freeze et son complice, un toubib marron lourdement endetté, le docteur Gregory Belson. Motif : une opération en urgence. Pourquoi cet enlèvement ? Parce que le sang de la belle appartient à un rarissime groupe, le même que la femme de Mr. Freeze, beauté cryogénisée en attente d'un «donneur». En fait, il ne s'agit pas d'une simple transfusion, mais d'une greffe de l'un des organes les plus précieux de la jeune femme. Pas question de le souligner et de rentrer dans des détails chirurgicaux : les scénaristes y veillent scrupuleusement. Nous sommes dans un dessin animé familial, pas dans un film gore. Captive sur une plate-forme pétrolière dans la baie de Gotham, Barbara Gordon tente bien



Une blonde : avec son talent réfrigérant, il transforme ses ennemis en glaçons !

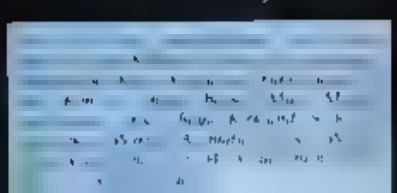
L'envol du bat plane de la bat-cave : Batman & Robin ne sont pas à la fête.

de fausser compagnie à ses ravisseurs, mais finit par arriver sur la table d'opération. Au même instant déboulent Batman et Robin, authentiques Chevaliers du Ciel dans leur bat-plane aux trois dimensions. Du luxe pour un dessin animé.

Des éléments numériques, le film s'en pare quelques-uns. Le bat-plane sucité, mais aussi un submersible atomique qui, dans les premières minutes, fait surface dans le repaire de Mr. Freeze pour endommager le sonar-piège de Batman. Furieux, Freeze se venge en congelant l'équipage du sous-marin. Une séquence plutôt conventionnelle dans un récit qui, trop souvent, ne l'est pas assez avec son Batman/Bruce Wayne très conformiste, célibataire oisif autour duquel tourne une nuée de prétendantes. Éduloré pour les besoins de l'entreprise, il se distingue non pas par son héroïsme, mais par l'usage de particules en lames d'une montre-bracelet à des valeurs de bijoux ! Un trait d'humour dans un film qui en manque vraiment. A ses côtés, Robin, Dick Grayson dans le civil, est non plus un turbulent adolescent, mais un jeune homme plus mûr, mouvement d'une longue tendance. Nettement plus irritant s'avère le «méchant» Mr. Freeze, personnage pathétique poursuivi par la poisse. Un comparse dans ses moments, capable de toutes les folies pour ramener sa blonde à la vie. Dans ours polaires l'accompagnent partout là où il va...

Un «vilain» étoffé ne constitue cependant pas une garantie de réussite. Car ce **Batman** ne possède pas le souffle, la matière grise et les délires plastiques du **Fantôme Masqué**. Subsistent tout de même le savoir-faire acquis sur la série, une narration vive qui privilégie l'action, une mythologie riche de possibilités, l'architecture de Gotham City, une agréable palette de couleurs... Et, surtout, beaucoup de bonne volonté pour tirer le maximum d'un budget plus serré qu'un string en regard des ambitions affichées. Surtout on ne peut condamner un divertissement de feu et de glace sur la plate-forme pétrolière. Un «terminus» très décent, animé par les traditionnelles prestations de services de la série, des effets corsés et japonais. Le résultat est correctement animé, cadré avec assez de goût et de sens de la bande dessinée pour que pour ce **Batman & Mr. Freeze** faisce plutôt bonne impression. Une déception : avec Bruce Timm et Eric Radomski, le projet aurait culminé à un niveau nettement plus élevé. Mais comparé aux «disco movies» **Batman Forever** et **Batman & Robin** de Joel Schumacher, le dessin animé respecte ce qu'il illustre. De manière certes conventionnelle, mais honnête, appliquée. Bob Kane ne fera pas la grimace.

Cyrille GIRAUD



rétro gore

«J'AIME ENTENDRE LE SON DU GORE LE SOIR AU FOND DES BOIS»

Christophe Lemaire, 5 septembre 1998

Christophe Lemaire, à l'époque où il s'épilait les sourcils.

Qu'y-a-t-il de plus estomaquant qu'une éventration ajustée ? Qu'y-a-t-il de plus sensationnellement troublant qu'un bel arrachage de seins siliconés ? Qu'y-a-t-il de franchement plus beau qu'une décapitation ciselée ? Bref, qu'y-a-t-il de mieux au monde que le gore ? A bien y réfléchir : rien. Ceux qui n'ont pas eu la chance d'assister en direct au guillotinage de Louis XVI, à l'écartèlement de Ravaillac et à la crucifixion du Christ (le plantage de clous dans ses poignets d'amour : en mort !), se sont rattrapés depuis sur les films sanglants qui ont marqué le cinéma d'horreur des années 60 à 80.

Moi-même, bien avant d'être un fan hystérique de *Mad Movies* dont je suis lecteur fidèle depuis le n°11 (FFF m'a même vendu les dix premiers numéros du temps où il faisait le tapin dans sa boutique Movies 2000, il y a presque vingt ans !), j'achetais en cachette de mes parents des numéros de *Creepy* et *Vampirella* pour découper les photos de films les plus gerbeuses, que je collais de façon malsaine sur un petit cahier jaune douteux. Le gore, à l'époque (1972/73) se limitait pour moi à la paire de canines ensanglantées de Christopher Lee dans **Dracula 73** et à la chair rongée de Vincent Price dans **L'Abominable Docteur Phibes**. Et, comme tout même-de cet âge qui se respecte, le sang et la violence me fascinaient à mort, hantaient mes rêves et étaient ma principale raison de vivre. Si, si, docteur!

Je croyais être le seul au monde à aimer ça jusqu'à ce beau jour des années 70 où mon cher papa m'a avoué avoir vu lui-même en Belgique, vers l'âge de vingt-cinq ans, un film d'horreur terriblement impressionnant. Une série B ultra-sanglante où des spectres hideux réduisaient en charpie tout le casting du film. Cette bande - qui a également hanté mes nuits d'adolescent sans que je n'en ai vu une seule image – j'ai fini par en découvrir des photos dans *Midi Minuit Fantastique*, *L'Ecran Fantastique* et *Mad Movies*, C'était le fameux **2000 Maniacs** de H.G.Lewis, l'inventeur du gore cinématographique. J'ai bien sûr fini par le découvrir en vidéo, bien des années plus tard. Et j'ai bien sûr aussi été très déçu, **2000 Maniacs** ayant pris un putain de coup de vieux avec le temps (déjà qu'à l'époque...).

Tout ça pour vous dire que cinéma gore a rythmé ma cinéphilie ainsi que celle de pas mal de tarés de cinéma comme, entre autres, mes potes de *Starfix* première version, Histoire d'en rajouter dans le genre vieux combattant, je me souviendrai toujours avec délice des grands moments gore de ma vie : les projections hystériques de **Zombie**, **L'Enfer des Zombies**, et **Frayeurs** dans le festival d'Alain Schlockoff au grand Rex ; la sortie en vidéocassette chez *René Chateau* du monstrueusement sanglant **Maniac** de William Lustig (à l'époque les K7 valaient 1.000 balles et on se cotisait à plusieurs pour les acheter) et les projections en avant-première mondiale au marché du film de Cannes d'**Evil Dead**, **Reanimator**, **Society** et **Hellraiser**, où les journalistes «parlants» de *Starfix*, *Mad Movies* et *L'Ecran Fantastique*, ainsi que tous les bisseux et fanatiques de France et de Navarre se retrouvaient pour une grande fête du sang. Les plus jeunes des lecteurs de *Mad Movies* qui découvrent aujourd'hui le gore au détour d'un jeu vidéo (*Resident Evil 2*) ou d'un épisode de la chouette série *Tales from the Crypt* ne peuvent

rétro gore

■■■ imaginer à quel point le gore a compté pour beaucoup d'entre nous.

C'est d'ailleurs par pure nostalgie du genre que JFP m'a appelé un matin d'août dernier pour me proposer d'écrire mon premier papier pour *Mad* (après vingt ans, il serait temps !). En gros JFP me racontait la larme à l'œil et d'une voix nostalgique : « Tu te rends compte, Christophe, les jeunes d'aujourd'hui ne s'intéressent plus au cinéma gore. C'est honteux et décadent. Il faut que tu leurs fasses comprendre à travers un article – que je vais te payer très très cher car tu es le journaliste le plus méritant de ta génération – qu'il est pourtant bien plus sain pour eux de regarder un film gore que de lire *Télé 7 Jours* ou que de regarder *TF1*». Je schématise Jean-Pierre, je schématise. Donc, pour les plus jeunes d'entre vous qui n'ont pas vraiment connu les joies du panache éclaté sur grand écran, je vais essayer de vous mitonner un petit historique du thème.

Si je voulais faire mon tatillon sur les vraies origines du gore au cinéma, je pourrais remonter loin en arrière du temps de l'œil coupé en deux à la lame de rasoir dans Le **Chien Andalou** de Luis Bunuel (1928), ou des têtes coupées aperçues brièvement dans le **Ben Hur** de Fred Niblo (1925). Mais comme on n'a ni le temps, ni la place, je plonge directement au cœur du sujet...

Le premier à avoir vraiment donné dans le sang pour sang pour sang, est donc le désormais Herschell Gordon Lewis. Un fou. Après avoir tourné quelques nudies au début des années 60, Lewis décide d'aller plus loin dans le racolage en tournant le premier «hard-gore» de l'histoire du cinéma : **Blood Feast**, distribué en Belgique sous le titre d'**Orgies Sanglantes** mais resté interdit en France à cause de sa surviolence dégénérée. A partir d'un scénario-prétexte (un tenancier égyptien célèbre le culte d'une déesse quelconque en exterminant des jeunes femmes à l'arme blanche), Lewis accumule des séquences ultra-saliga-supra-sanglantes filmées de manière complètement voyeuriste : langue arrachée, cervelle extirpée d'une boîte crânienne (hurlman), j'en passe et des meilleures. Tourné dans la région de Miami en moins d'une semaine et avec les moyens du bord (les effets sanglants sont à base de **mannequins en plastique** et de tripes de moutons !), **Blood Feast** ramasse plusieurs fois sa mise dès sa sortie sur les écrans. Une bonne raison pour le père Lewis de retourner dans la tripaille un an plus tard (1964) avec **2000 Maniacs**. Sauf que cette fois ci, il dispose d'un budget nettement supérieur : 34.547 dollars. Le budget coke de «BHH» sur **L'Arme Fatale 4** (c'est qui, hein c'est qui ?). Le script, échappé droit d'un épisode de *Twilight Zone*, narre les vicissitudes gorasques [illegible] par des touristes ritals qui se font [illegible] par les spectres crétins d'une ville fantôme à la con. Occasion de plus pour [illegible] d'aligner la barbaque : pouce sectionné par un couteau en gros plan, bras de blondasse arraché à coups de hache, homme écartelé entre quatre «pur sang» (dont, paraît-il, Jolly Jumper dans son premier rôle !), fille écrabouillée par un énorme rocher façon Rip Rip/Vil Coyote (le sang en plus), j'en re-passe et des re-meilleures. Par la suite, Lewis tournera d'autres œuvrettes avec toujours plus de plaies que de bosses comme **Color me Blood Red**, **A Taste of Blood**, **Wizard of Gore** ou **Gore Gore Girls**. Aucune n'obtiendra le succès de **Blood Feast**. Mais pour nous spectateurs, l'important est que le gore ait désormais pignon sur salles.

***Blood Feast* : une civilisation... Qui a du cœur ! Et de la joie ! Et de la vie ?**

***L'Au-delà* : quelques problèmes oculaires nécessitant le port d'un globe !**

Dans la lignée des «Zéderies» de Lewis, un autre bûcheron cool du nom d'Andy Milligan (un fêru d'astrologie et d'occultisme, ça aide !) dénichera aussi dans le gore compte et maladroit à la fin des sixties avec des navetons sympathiques comme **The Ghastly Ones** (clou : homme coupé en deux à la scie sur une table de menuiserie) ou **Torture Dungeon** (clou : un bel embouchage humain à la fourche). Bref, on est bien loin de Sissi Impératrice, la seule pâtisserie au monde qui n'ait jamais eu de sang à cause de son romantisme exacerbé !

Le gore étant maintenant de mise, les effets sanglants sont inclus de façon plus graphique ou justifiée dans les films d'horreur. En Italie, le génial Mario Bava utilise le sang d'une manière très esthétisante dans l'un des meurtres de son chef-d'œuvre **Six Femmes pour l'Assassin** (1966), tandis que George Romero n'hésite pas à montrer l'impensable dans sa **Nuit des Morts-vivants** (1968), lorsqu'une petite fille zombifiée massacre sa mère à coups de truelle dans une cave. Aux Etats-Unis, le gore commence à faire son apparition dans les films des majors comparés quand papy Peckinpah (dites-le vite, c'est drôle !), filme le sublime carnage final de sa **Horde Sauvage** (1968) avec ses new-boys dégénérés qui meurent au ralenti dans des flots d'hémoglobine. Mais même si le sang y est très présent, on ne peut pas parler vraiment de gore au sens «noble» du terme dans la mesure où, tripes et viscères arrachées, point il n'y a monseigneur.

En fait, la deuxième grande étape du gore se situe à la fin des années 70 via deux cinéastes majeurs du cinéma fantastique : le rital Dario Argento et le ricain George Romero. Mon premier, qui nous avait déjà montré quelques délires gore ultra-cauchemardesques (l'apparition de Stefania Casini la gorge ouverte et des aiguilles plantées dans les yeux... brrrr) dans son terrifiant **Suspiria** (1977), s'associe à mon second pour l'incroyable, délirant, jouissif, explosif, ultra-fun **Zombie** (1978). Dans cette suite tardive de **La Nuit des Morts-vivants**, Romero et Argento ont associé leurs talents pour nous donner le film le plus réellement sanglant (donc gore, vous êtes d'accord !, comme dirait JFP) de l'histoire du cinéma. Le monstrueux charclage de zombies hagards dans un centre commercial, rythmé par la musique quasi hypnotique du groupe Goblin, allait traumatiser toute une génération de fantasticophiles. La première projection française au Grand Rex dans le cadre du festival du film fantastique le samedi 17 mars 1979 (je note tout !), restera dans les annales de la cinéphilie. L'équivalent au gore de ce qu'a été la victoire de la France au foot en juillet dernier. 3.000 spectateurs déconnectés de la réalité hurlant de joie, de bonheur et d'excitation devant

***Fangoria* : un meurtre sauvage à la perceuse électrique.**

***Cannibal Ferox* : un chef-d'œuvre au niveau des tranchages de nains...**

Zombie : à chaque impact de fusil c'est un beau jet de sang qui s'échappe des morts-vivants...

des moments restés mythiques : une tête de zombie réduite en bouillie au shot-gun, le crâne d'un mort-vivant fendu en deux d'un coup de machette, des lambeaux de peaux arrachés, des gros geysers de sang, sans compter quelques éclipses apocalyptiques où sang, os et viscères humains sont joyeusement malaxés par les mains hargneuses de zombies affamés. Ceux-là, pour beaucoup, le gore était bel et bien né.

Début des eighties, Italie. Le réalisateur multi-genres Lucio Fulci (à 52 ans, il a déjà œuvré dans la comédie mongole, le western crépusculaire et le film d'aventures pour enfants), va trouver le point d'orgue de sa carrière en mettant en scène une série de zombies-spaghetti qui, eux aussi, vont traumatiser une génération de spectateurs. **L'Enfer des Zombies**, **Frayeurs**, **La Maison près du Cimetière**, **L'Au-delà**, dans leur version intégrale (car certains de ceux-ci sortaient coupés en salles sous l'ère Giscard), étaient, comme l'avait écrit mon regretté pote Pierre Pattin en ces pages, de la *«pure poésie macabre»*. Personne n'oubliera de sitôt l'œil de la belle Olga Karlatos arraché par un copeau de bois dans **L'Enfer des Zombies**, la mère de famille dissoute à l'acide sous les yeux de sa fille de cinq ans dans le très Lovecraftien **L'Au-delà**, ou encore le pauvre Giovanni Lombardo Radice qui se fait transpercer le crâne de part en part à la perceuse électrique dans la séquence la plus culte de **Frayeurs**. Et dire que pendant ce temps-là, Jacques Doillon tournait **La Drôlesse** et **La Fille Prodigue**. Deux belles matérialisations de l'ennui.

Suite au succès des Fulci, le gore fauché prend toute sa démesure en Italie avec des sous-films de zombies aussi joyeux et rigolos que **Le Manoir de la Terreur** (un petit garçon arrache le sein de sa mère à pleines dents. Bien vu), **La Terreur des Zombies** (un mort-vivant se fait exploser le visage par un moteur de hors-bord. Original), **Cannibal Ferox** (une bite arrachée au couteau en gros plan. Osé) et bien sûr le mythique **Virus Cannibale** de Bruno Mattei, film culte absolu des journalistes de *Starfix* à cause d'une scène où un soldat devenu

Freddy V : L'Enfant du Cauchemar : une victime compressée par sa moto.

Cannibal Holocaust : un indigène s'apprête à se mettre à table.

«fou» sniffe un tube vert et un chapeau-chapeau peut aller chanter «Singing in the Rain» au milieu de morts-vivants et de cannibales ahuris. Mais là, nous ne sommes plus trop dans le gore, contrairement à l'excellent **Cannibal Holocaust** de Ruggero Deodato, un véritable exercice de style Hitchcocklen/De Palmesque, où le réalisateur du déjà superbe **Dernier Monde Cannibale** joue d'une façon très subtile avec le voyeurisme gore du spectateur. Deodato fit même quelques jours de taule pour avoir osé filmé l'empalement d'une pauvre Amazonienne. Une pétasse ce soit disant «snuff» qui s'est avérée être ... bon pas snuff quoi ! (qui a dit «hélas» ?).

De côté de chez l'Oncle Sam, c'est la pitoyable série des **Vendredi 13** qui redonne un coup de sang au gore au début des années 80. Tout comme dans les films de H.G. Lewis des sixties, les scénarios (des scénarios ? où ça ?) ne sont qu'un prétexte pour nous faire zyeuter de la boucherie en boucle. Des ados débarqués à leur propre connerie se font exterminer par le masqué Jason, un redoutable enfant mongolien qui vient tester ses armes blanches préférées sur ces juvéniles corps. Destiné avant tout à un jeune public plus avide de popcorn que de travellings, les **Vendredi 13** sont filmés sans emphase, sans délire et sans ambiance. Même les effets gore finissent par lasser le spectateur le plus sensible au sang. Bref, c'est de la merde. Coagulée en plus.

Heureusement, Freddy Krugger, lui, va redonner ses lettres de noblesse au gore via sept films aux effets sanglants très imaginatifs. Grâce au talent novateur de Wes Craven, les séquences gore deviennent de grands moments oniriques dignes des peintures de Dali. Au lasard, on retiendra des têtes humaines servant de garniture à une pizza géante (**Freddy 3**) ou une pauvre fille transformée en cafard géant (**Freddy 4**). A l'heure actuelle (14 h 22), il est toujours question que le classieux Freddy rencontre le pitoyable Jason pour un combat cinématographique que l'on espère extrêmement gore. Genre : Freddy découpe Jason en mille morceaux avec une vieille lame à cran coulée en or plus exposure d'1 h 42.

rétro gore

Hors des [illegible] hors des [illegible] producteurs, un petit sardaud de la pellicule nommé Sam Raimi vient à son tour dé-couguler tout le mauvais sang des **Vendredi 13** avec son génial **Evil Dead** qu'il brûle les week-ends sur plusieurs années. Pathétique en Dieu et gore en Diable, **Evil Dead** marquera aussi, tout comme **Zombie** trois ans auparavant, les spectateurs du monde entier. Ceux du Rex compris. Avec sa caméra subjective en état d'apesanteur et ses geysers de sang à la face de l'acteur Bruce Campbell, **Evil Dead** invente le film sanglant/slapstick. Du gore stylisé par Buster Keaton en quelque sorte.

Et ça continue de plus belle trois ans plus tard (1985) avec le totalement délirant et irrémédiablement sanglant **Réanimateur** de Stuart Gordon qui, lui, retrouve l'esprit du théâtre du Grand Guignol du début du siècle. Les aventures de ce savant fanfaron fou qui invente un liquide capable de ressusciter les morts sont d'autant plus frappantes que le gore est cette fois mêlé au sexe lors d'une scène hallucinante : une tête coupée encore vivante pratique un cunnilingus sur le bas-ventre (mouillé ?) de l'actrice principale. Glups, glups et re-re-glups. Mais, quand l'œil brillant et le rire hilare, on découvre Herbert West en train de se faire étouffer par ses propres intestins en fin de bobine, une question se met à trituer notre cervelet ouvert : le gore peut-il être totalement sérieux ? Oui, oui et re-re-oui hurle le romancier sado/homo Clive Barker en adaptant lui-même à l'écran son roman d'épouvante «Hellraiser». Avec ses deux pauses sortis des enfers (bonjour les cénobites !) et son sadomasochisme mutilateur (hello la peau arrachée !), **Hellraiser** frappe aussi à son tour les consciences. Hymne aux sévices sexuels/gore ultra-pervers, **Hellraiser** donnera également lieu à quelques suites plus ou moins réussies. C'était le bon temps...

Alors qu'on croyait être arrivé en bout de tripes, voilà qu'au début des années 90, un autre barjo du nom de Brian Yuzna réinvente à son tour le genre avec son surréaliste mais réfléchi **Society**, une parabole «gorienne» sur le pouvoir, la perception de la réalité, l'adultère et la mort (ce gros hein !). Des gens de la haute se les donnent dans des parties totales où la chair se mélange à la chair après le coït. Au détour d'une scène, on a même droit à l'impensable : le fist-fucking d'un cunnivive qui se fait intégralement ressurer par l'anus comme une vieille chaussette pourrie. Le genre de chose qu'on ne verra jamais ni chez Ozu, ni chez Le Touch, ni chez Angelopoulos. Surtout pas chez Angelopoulos.

Un autre gore, mais plus éloigné lui puisqu'il vient de Nouvelle-Zélande, réalisé l'exploit de réaliser au milieu des années 90 le film le plus gore de tous les temps. Son nom : Peter Jackson. Son film : **Braindead**. Son contenu : tripes en pagaille. Le final où le héros massacre une cinquantaine de zombies avec une tondeuse à gazon est probablement l'une des séquences les plus hallucinantes de l'histoire du cinéma. Voire de l'histoire de la race humaine.

Histoire de rester chauvin (bien que je suis belge), la France a essayé de ne pas être en reste avec, à ma connaissance, un seul film gore : le **Baby Blood** d'Alain Robak, magnifié par les effets spéciaux du premier maquilleur made in Gaulle : Benoît Lestang. Si je le cite, c'est parce c'est mon voisin du dessus, qu'il a écrit dans *Mad* avant de faire ses cochonceries gore, et qu'aujourd'hui il est l'un meilleurs maquilleurs ès-effets spéciaux d'Europe. Vous verrez d'ailleurs prochainement l'étonnant travail qu'il vient d'accomplir sur la trogne de Patrick Timsit dans **Quasimodo**.

En fait, pour trouver du vrai gore en France, il faut se diriger du côté du cinoche amateur et plus particulièrement chez Norbert Moutier, qui se l'est donné à dont' avec son très très (mais alors très) Bis **Ogruff, le Monstre à la Hache Sanglante** (retitré depuis **Mad Mutilator**, ce qui, il est vrai, fait beaucoup plus sérieux !). Encore pour la nostalgie, on remarquera au générique le fleuron des journalistes gorenques de l'époque avec Jean-Pierre Putters himself dans le rôle de... dans le rôle de quel, d'ailleurs ?), Christophe Lemaire (moi ? Oui, moi !) et François Cognard, aujourd'hui producteur à *Canal Plus Ecriture*. Je m'en vais envoyer une cassette

Trepanator : une scream queen française (Quelua Pancrite) défigurée par un zombie.

Evil Dead : Ash (Bruce Campbell) et sa lutte capillaire à base d'hémoglobine.

Herbert West, ici encore en pleine forme après le sérum du Dr. West.

The Thing : un extraterrestre particulièrement en phase de métamorphose.

Braindead : un frère qui déclenche du zombie à la tondeuse à gazon !

du film à De Greef, bien ! Moins dix ans après **Ogroff**, Mautier tapera plus fort encore avec **Trepanator**, ouvertement tourné en vidéo et en gore-rama.

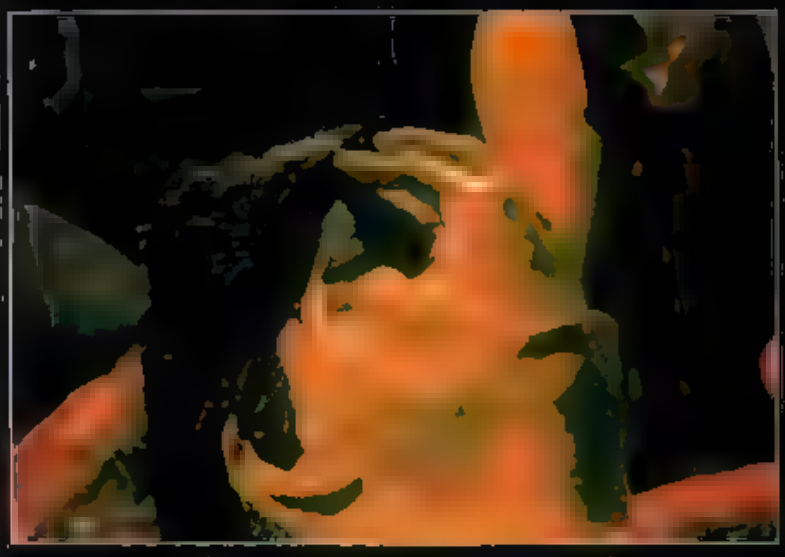
En trente ans, le gore aura donc eu son lot de maquilleurs/stars (Tom Savini/Zombie, Giannetto De Rossi/Fulci, Rob Bottin/The Thing et des dizaines d'autres. Compulsez vos anciens *Mad* que diable !), son lot de films (**Démons**, **Antropophageous**, **Nekromantik**, **Videodrome**, **La Mouche**, pour citer ceux que [illegible] que j'ai oublié de parler de Cronenberg tiens !) et son lot de fans. Parmi eux, je me souviendrai toujours d'un certain Claude Vanzavelberg qui, au début des années 80, avait fignolé avec amour un fanzine intitulé *Chair pour Frankenstein* et dans lequel il passait en revue toutes les scènes gore de tous les films gore de l'histoire du cinéma gore. Un fou ? Oui, un de plus !

Bon allez, comme j'ai déjà largement dépassé mon quota de feuillets, je m'en vais te conclure cet article purement nostalgique, assez imprécis, pas [illegible] et pas toujours pile-poil historiquement, mais qui, je l'espère, ne vous a pas trop fait chier.

Aujourd'hui donc, si l'on excepte **Une Nuit en Enfer** que les deux potes nuls Tarantino/Rodriguez en tourné en hommage aux gore italiens des eighties, les vrais et authentiques films gore n'existent plus. Par contre, depuis le choc de **La Horde Sauvage** de Sam Peckinpah il y a trente ans, le gore fait de plus en plus partie des gros films hollywoodiens. Voir Robert Shaw non pas gobé mais bien croqué par le requin des **Dents de la Mer** de Spielberg (1974), la petite Linda Blair s'enfonçant un crucifix dans son... comment dire dans un... enfin, bref... dans **L'Exorciste** de William Friedkin (1972) ou encore le malheureux enfoncant un autre malheureux à la tronçonneuse dans le très cocaïnesque **Scarface** (1982) de Brian de Palma. Même Spielberg vient de s'y remettre récemment avec toutes les séquences sauvages du débarquement en Normandie de son **Saving Private Ryan** qui... euh, j'ai fini mon article. Au revoir !

Christophe LEMAIRE

(Cet article est dédié à mes hémorroïdes qui me permettent d'être constamment auto-gore)



Society : le fist-fucking le plus gore de l'histoire du cinéma !

Une Nuit en Enfer : un salopard de la nuit bien décidé à croquer de l'humain.

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Légèrement décevante la rentrée des classes au rayon vidéo, où le politique vise plus le public familial que le cinéphile averti (qui en vaut deux !). Des titres tels que LE NOËL DE MS. SCROOGE, PRINCE VALIANT, DOWNDRAFT ou GARGANTUA titillent la corde sensible du spectateur, d'autres comme SPOILER, TRUCKS, PLANÈTE ANDROÏDE, OUTSIDER et EPIDEMIA composent au contraire sur le ton du film-catastrophe très «tendance» de nos jours. Restent les valeurs sûres avec des séries TV déjà populaires nous dispensant leurs meilleurs épisodes : LE CAMÉLÉON, HERCULE ou l'indétrônable X-FILES. Au moins, le public connaît et, techniquement, c'est bien fait (pour nous !).

Roger Mason (Gary Daniels) s'échappe une nouvelle fois. Tarif : 35 ans supplémentaires !

SPOILER

Avec **Spoiler** *EGM Film International* et son chef de file John Eyres nous offrent un récit science-fictionnel bien dans la mouvance de leurs précédents **Timelock**, **Project Shadowchaser III** à la limite **Project Sibera : Monolith**, ou encore le **Dark Planet** chroniqué au précédent numéro. Les histoires s'inscrivent souvent dans un futur proche pour aborder des problèmes socio-économiques dont on ne sait s'ils relèvent de l'imaginaire ou de l'anticipation prémonitoire.

Spoiler nous décrit donc un monde du 22ème siècle où l'autorité ne plaisante pas avec un récalcitrant. Déportés sur la planète Omega, quinaine de détenus subissent au moindre écart une hibernation de 30 ans, assortie d'une période de cinq ans pour se réadapter à la vie active. Gary Daniels, habitué des trucs qui bougent (**Fist of the North Star**, **Firepower Girl from Mars**, **Hexseeker Knights** et le prochain **Cold Harvest**) incarne Roger Mason, un héros innocent dans un système carcéral résolu à le briser lui qui n'est seulement de s'évader pour retrouver sa femme Terry et sa fillette Tahoni âgée à une dizaine d'années, puis de 45 puis enfin de 80 ans. Car il faut dire que Mason a été soumis en cours de route à chaque sortie de cryogénisation, à contempler médusé, la nouvelle photo de sa fille prenant progressivement de l'âge, alors que lui demeure physiquement le même.

Bien que ce thème des prisons futuristes revienne souvent dans les films de série, **Spoiler** parvient à nous émouvoir sans doute et d'offrir de belles bagarres où chaque coup porté s'accompagne de violentes mesures symphoniques comme pour nous prouver que le compositeur a bien vu le film (ou aussi l'un vers l'autre) le décor (un bunk et le fonctionnement des forces de sécurité devenant à l'évidence un système politique basé sur la délation et l'usage de la force, comme nous le confirme l'intervention tardive, au bout de 70 minutes de film) de Jeffrey Combs, complètement allumé en capitaine de la sécurité, ne détestant pas jouer les chefs d'orchestre inspirés quand ses hommes torturent des ani[illegible] innocents.

Dans ce monde de brutes, le film retrouve un peu de douceur grâce à la rencontre attendue du père encore jeune homme et de sa fille à l'état de vieillarde au stade terminal. Anachronique, mais tellement beau.

USA. 1997. Réal. Cameron Cain. Dans l'int. Gary Daniels, Mac Foster, Bryan Cranston, Jeffrey Combs, Stewart Meachem, Joe Langer, Bruce Glover. Durée : 1h30. Dist. Columbia Tristar. Sortie à la vidéo le 27 septembre.

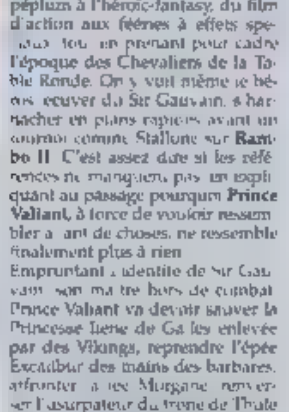
PRINCE VALIANT

Prince Valiant n'est pas un titre inédit puisqu'il sortit à [illegible] août de l'année dernière sur nos écrans, mais sa distribution des plus discrètes et le fait de ne pas l'avoir chroniqué dans *Mad Movies* à l'époque nous a [illegible] aujourd'hui à l'intégrer à la rubrique.

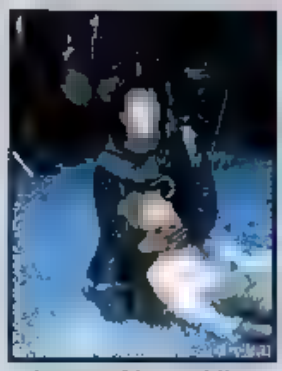
Anthony Hickox s'efforce de créer là une épopée brillante qui mêlerait les genres en passant du péplum à l'héroïc-fantasy, du film d'action aux féeries à effets spéciaux tout en prenant pour cadre l'époque des Chevaliers de la Table Ronde. On y voit même le héros recevoir du Sir Gauvain, s'harnacher en plans rapprochés avant un combat comme Stallone sur **Rambo II**. C'est assez date si les références ne manquent pas en expliquant au passage pourquoi **Prince Valiant**, à force de vouloir ressembler à tant de choses, ne ressemble finalement plus à rien.

Empruntant l'identité de sir Gauvain, son maître hors de combat, Prince Valiant va devoir sauver la Princesse Ilene de Galles enlevée par des Vikings, reprendre l'épée Excalibur des mains des barbares, affronter la fée Morgane, renverser l'usurpateur du trône de Thule et du même coup récupérer son royaume puisqu'il s'avère qu'il en est l'héritier légitime. Entre ces prouesses [illegible] des [illegible] viennent nous rappeler l'origine du scénario inspiré des œuvres de Harold D. Foster et de son héros médiéval.

Comme à l'habitude, les méchants valent le détour. Joanna Lumley en Morgane, Thomas Kretschmann (**Le Syndrome de Stendhal**) dans le rôle de l'affreux Thagnar, Udo Kier, bouffi, en Sigon l'usurpateur), tandis que le héros s'impose un Prince Valiant assez insipide entouré par Ron Perlman (Boltar) et le nain Warwick Davis (jouant le serviteur du héros, et titulaire du rôle de l'affreux lutin Leprechaun). Une telle distribution aurait-elle phagocyté le budget ? Toujours est-il qu'on attend souvent des prouesses techniques qui ne viennent pas. Du genre «Attention, nous sommes sur le terrain de monsieur Jabberwocky», et le public de sourire comme une bête sans jamais apercevoir même en ombre chinoise Hickox se reconnaît volontiers quand il explique comment il s'efforça de composer au mieux avec les 150 pages de script pleines de dragons et de sorcières censés apparaître à l'écran et la rigueur du budget imparti. **Prince Valiant** est un film de financiers prudents, plus soucieux d'amortir leur investissement que de surprendre le public. C'est un choix.

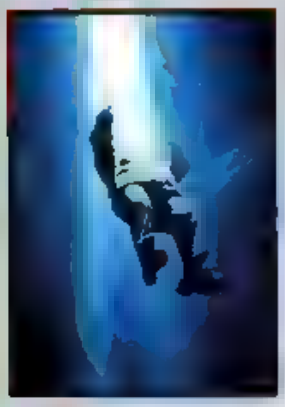


L'affreux Thagnar (Thomas Kretschmann)



Justice est faite mais hélas, l'héroïne est morte. Heureusement, il reste le miracle

USA. 1997. Réal. Anthony Hickox. Int. Stephen Moyer, Katherine Heigl, Thomas Kretschmann, Edward Fox, Udo Kier, Joanna Lumley, Ron Perlman, Warwick Davis, Ben Pullen. Dist. FFE. Vidéo. Actuellement à la vente.



Veronica Cartwright et l'enlèvement de la Patiente X

X-FILES Dossier 11 PATIENT X

La politique de *PFC Vidéo* pour l'édition des ***X-Files*** vise à négliger les épisodes ponctuels pour avancer sur le fil rouge du complot gouvernemental, des expérimentations extraterrestres sur les humains et des actes mystérieux du non moins mystérieux syndicat. Ce que les fans appellent la mythologie de la série. Nous écrémons donc la cinquième saison et, après **Redux** (Dossier 9) qui finissait la quatrième et entamait la suivante **Christmas Carol** et **Emily** (Dossier 10), nous en arrivons à **Patient X** et sa suite. **The Red and the Black**, les deux épisodes de cette K7 marquant une étape déterminante avant la conclusion de cette cinquième saison qui s'intitulera fort à propos **The End**. Cinq épisodes ont passé depuis **Emily** mais le ton reste mystique et contemplatif, comme le souligne le prologue, panthéiste ou diable :

Les hommes pensaient que le ciel était le séjour du Dieu tout puissant. Les yeux tournés vers le ciel nous sommes aujourd'hui près à subir un terrible nouvel attentat en vigueur.

Une alternative improbable qui traduit assez la tendance schizophrène de la série et la démarche du subversif Chris Carter quand il proclame *«Le délire paranoïaque de X-Files reflète bien la réalité du monde actuel»*.

Face à ces errances métaphysiques qui semblent en effet permises et autorisent **Patient X** se permet tout. Mulder y perd un scepticisme [illegible] peut de cette classe manipulant depuis les débuts de la série que le spectateur aime à haïr et parle de tirer une balle dans la peau au premier qui lui posera une question sur les petits hommes verts. Scully retrouve une virulence à sa place suivant pour sa part de plus en plus explicative dans les événements. Par ailleurs, l'hypothèse du complot gouvernemental tend à se réduire dans la mesure où la série elle-même ne comprend plus ce qui se trame. Le spectateur moyen plus [illegible] après le fourbe Krycek les extraterrestres se font la guerre sur notre sol entre responsables des expériences sur les humains et résistants à cette gigantesque entreprise de domination.

Si *X-Files* a imposé [illegible] pas du sur nos écrans contemporains et la saturation de cette exploration humaine en manque d'idées ces trois épisodes en sont sur cet espoir un autre univers indéterminé par une nouvelle expérience informatique [illegible] pas sans analogie avec les discutés sectaires et leur lamentable passage [illegible] ailleurs impossible lorsque l'intimidation souvent avec la mort les adeptes par trop crédules. En fait on ne sait trop à quoi tend véritablement la série [illegible] même ou bien s'impose au pour le pire [illegible] mais les fans s'en mettent à s'inquiéter.

Pourtant les ailes drapes ne manquent pas comme les spéculations d'extermination collective. Humains implantés [illegible] hommes-insectes, hommes sans visage, un monde entièrement [illegible] peu. La [illegible] Veronica Cartwright, sur le coup depuis le premier **Alien** et encore une dernière boulette pour l'homme à la cigarette mystérieusement [illegible] ne se mêle pas, il va finir par mettre le feu quelque part. Lui.

USA 1998 Réal. Kim Manners. Patient X: et Chris Carter (The Red and the Black): int. David Duchovny, Gillian Anderson, Nicholas Lea, Laurie Holden, John Neville, Veronica Cartwright, Alex Shastak, Chris Owens. Dist. PFC Vidéo. Actuellement à la vente.

Mulder n'y croit plus vraiment, Scully finit par y croire... Le monde à l'envers

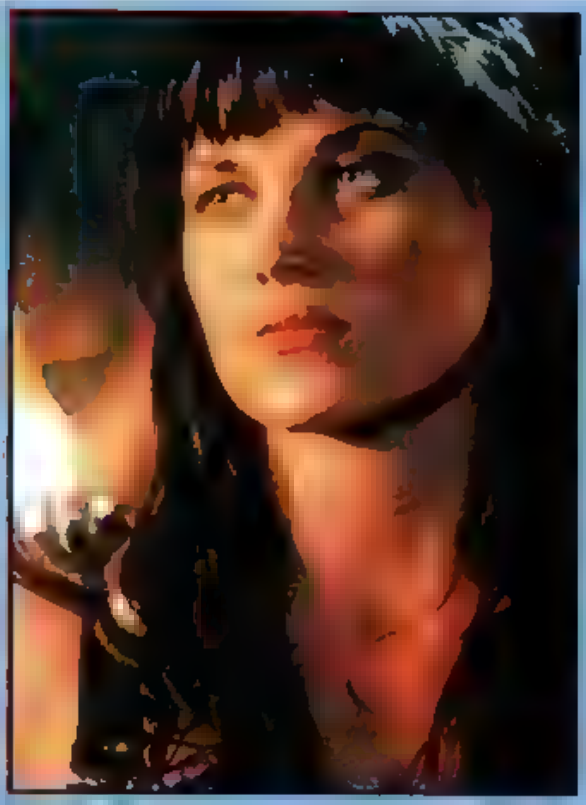
Jarod (Michael T. Weiss) en pilote de chasse et en Directeur de la Sécurité

LE CAMELEON

Pour un [illegible] suit sa fuite [illegible] épisodes [illegible] semble cette fois respecter une rigoureuse chronologie ignorée dans la précédente livraison. En trois mois, la première K7 offrait en effet le 1er, le 2ème et le 23ème épisode de la série, ce qui peut sembler curieux, même si ce dernier faisait office de pilote de la seconde saison. Cette fois nous nous tenons à la première saison dans [illegible] 4, Sydney.

Sur quatre épisodes indépendants, Jarod le fugitif, rétablit la justice dans différents milieux et à travers [illegible] qu'il endosse [illegible] naturel le concernant. D'abord pilote de chasse dans un épisode au titre hommage puis directeur de la sécurité d'un casino dans **Les Jeux Sont Faits**, avocat dans **La Pendule en Carton**, et enfin motard de police dans **Servir et Protéger**. A chaque fois son personnage traduit bien la dualité de son caractère déchiré entre une innocence naturelle à l'égard de choses nouvelles pour lui, un attachement pour les individus marginaux [illegible] laissés pour compte et sa détermination à appliquer un châtiment exemplaire aux criminels qui ne manque jamais de [illegible] toute [illegible] apparaît jamais aussi [illegible] que dans **Pilote de Chasse**, où, engagé pour tester un nouveau prototype d'avion supersonique, il s'évertue dans sa chambre à faire voler de [illegible] fusées en papier.

En marge de ces intrigues particulières, [illegible] de découvrir ses origines son identité les véritables [illegible] [illegible] pendant 37 mois à [illegible] pays de simulation [illegible] d'une prise d'otage, d'une mission au Vietnam et de la mort de Marilyn Monroe, [illegible] pour la première fois ses [illegible] gardiens. Il rendra les disques de ses tests sont [illegible] [illegible] [illegible] sur ses parents inconnus. La transaction lui vaut de récupérer une photo de sa mère, une mère qu'il [illegible] engage [illegible] [illegible] sans [illegible] jamais par [illegible] [illegible] sage [illegible] [illegible] [illegible]



HERCULE, LES AVENTURES LEGENDAIRES

Le personnage d'Hercule concrétise à peu près tout ce que les auteurs américains détestent : un homme qui n'existe pas. Du départ, seulement trois bagarres et quelques vannes qui claquent, des personnages sympathiques et récurrents, une dramaturgie accessible aux plus mal comprenants et surtout cette éternelle lutte entre le Bien et le Mal, quoi ! toujours des gros succès. Comme le dit si bien notre bonne Hercule dans l'épisode **La Princesse Guerrière** : « Quand tout semble perdu, le héros doit se mettre en quête. » Ce qu'on vous souhaite de tout cœur.

Les trois épisodes choisis par Chris Thilo regroupent les trois premières rencontres entre Hercule et Xena, la Princesse guerrière à la voix rauque. Ces épisodes sont tirés de la deuxième saison, tournée début 1995 : **The Warrior Princess**, **La Princesse Guerrière**, **The Gauntlet**, **Le Rituel** et **Unchained Heart** et **L'Immortel**.

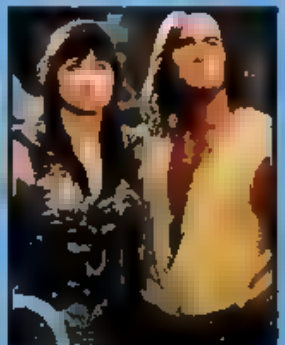
La première saison se composait comme vous le savez sûrement, de vingt-deux épisodes.

Face au héros légendaire photographié à l'os, mais à la personnalité des plus fades, Xena apparaît beaucoup plus riche, plus complexe. Déjà, elle brandit son sens de l'humour comme un homme et dès ses premières bandes Hercule se bagarre à mains nues le plus souvent et ne sort presque jamais l'épée. Mais elle cherche désordonnée va rapidement s'assumer. Au fil des épisodes elle s'humanise, s'oppose à d'autres personnages plus barbares et finit par rallier la cause d'Hercule. Dès lors elle devient une héroïne positive, partagée pour moitié entre ses origines sauvages et sa nouvelle nature, ressentant le désir de bien faire et d'aimer, désirant de se racheter. D'abord aux côtés d'Hercule puis en vivant d'autres aventures dans sa propre série.

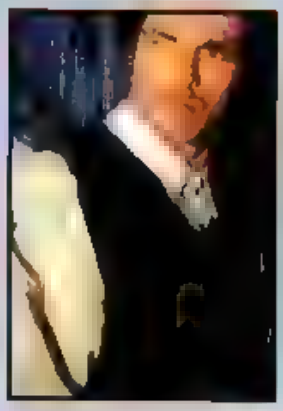
En tout cas, Lucy Lawless (Lucy sans le ?) apparaissait déjà sur **Hercules : The Legendary Journeys** avant d'interpréter Xena dans le premier téléfilm de deux heures produit par Sam Raimi et Robert Tapert, **Hercules and the Amazon Women**, qui mettait Lyna, le bras droit de la reine des amazones. Les sans épisode As **Darkness Falls** elle interprète cette fois-ci la prêtresse d'Eli, le Centaure. C'est assez drôle si les producteurs ne pensaient pas à elle pour le rôle de Xena et seul le hasard en occurrence l'indisposition soudaine de l'actrice prévue sur le coup, a permis à Lucy Lawless de se retrouver sous l'habit de la Princesse Guerrière pourvue de rondelles bleu ciel et d'une épaisse perruque brune. Dès sa première apparition cette superbe fille de près de deux mètres rencontre son public et il devient vite évident que les raisons de son changement brutal de personnalité au fil des trois épisodes

Dans **Princesse Guerrière**, diffusé le 26 mars 95 aux USA, elle soumet les villages à son autorité, usant ses charmes pour séduire ses ennemis. Fan fidèle d'Hercule depuis à le retourner contre lui, et son but ultime consiste à conquérir par ruse et par force toute l'Arcadie. Dans **Le Rituel**, passé le 4 mai 95 donc à peine deux mois plus tard, son caractère change dans un épisode. Le rare fois où elle s'oppose cette fois à la barbarie de son lieutenant, le cruel Darius. Ce dernier est furieux et doit tuer le Roi de Corinthe en tant que juge de paix et simple qui consiste à trancher la tête de ses anciens adversaires en jetant des pierres et la suivant de coups. Il s'en sort et parvient à vaincre Darius avec l'aide d'Hercule mais un émissaire de Dieu de la guerre fait revivre le héros qui revient des Enfers le 21 mai 95 à l'état de cendres. Ainsi dans **L'Immortel**, Hercule et Xena désormais partenaires vont s'unir pour combattre ensemble le guerrier ressuscité ainsi que Gargus, le chef monstrueux d'Arès, le Dieu de la guerre (l'équivalent pour les Grecs du Dieu Mars). Après un flirt fugace avec Hercule la belle guerrière s'engage pour de nouvelles aventures. Car dans l'esprit des producteurs la décision est déjà arrêtée et dès le mois de septembre de la même année, Hercule entame seul sa troisième saison et son deuxième épisode tandis que Lucy Lawless revient dans sa propre série **Xena Warrior Princess**. Pas mieux pour autant. Hercule la rendra visite dans certains épisodes, mais ceci est une autre histoire.

USA 95 Réal. Bruce Seth Green et John Laing Int. Kevin Sorbo, Lucy Lawless, Michael Hurst, Elizabeth Hawthorne, Robert Trebor, Marianne Chamberlain, Ted Raimi, Kevin Smith. En vente à la location.



Xena et Hercule, adversaires puis complices au fil des épisodes.



L'Outsider : sous le regard de l'androïde perce encore une lueur humaine

OUTSIDER

A la vision de **Outsider**, un constat s'impose : les scénaristes Patricia Highsmith et Evan Spiliotopoulos connaissent sûrement **Mondwest** et ont su en faire bon usage. L'action se déroule en effet dans un parc d'attraction du futur, appelé Gangster World où les visiteurs peuvent assouvir leurs pulsions les plus violentes. En face d'eux, des UCR (pour les intimes Unités de Carbone Robotisé), soit des androïdes programmés pour satisfaire la moindre de leurs exigences. Aux dires du manager des lieux depuis l'ouverture du parc la criminalité a baissé de 50% dans les villes et tous les espoirs semblent permis car un nouveau programme appelé Donald 3000 va bientôt remplacer l'ancien, sans doute un modèle en dessous puisque étiqueté seulement Donald 2000. Evidemment, les ennuis commencent aussitôt, et ça, on aurait pu les avertir, nous les pauvres utilisateurs de logiciels dont les nouvelles versions s'amusent toujours à ne pas reconnaître les fichiers bâtis sur l'ancienne (le genre « Quoi, vous utilisez encore Outils 32, mais c'est un dinosaure ! Essayez donc le 72, vous allez voir... » Et ce que l'on voit, en général, c'est que la version 72 devient elle aussi un dinosaure au moment précis où vous refermez la porte du magasin). Mais, là n'est pas la question. La question est que les robots se révoltent et tentent de reprendre le contrôle de Gangster World. Voilà, c'est tout.

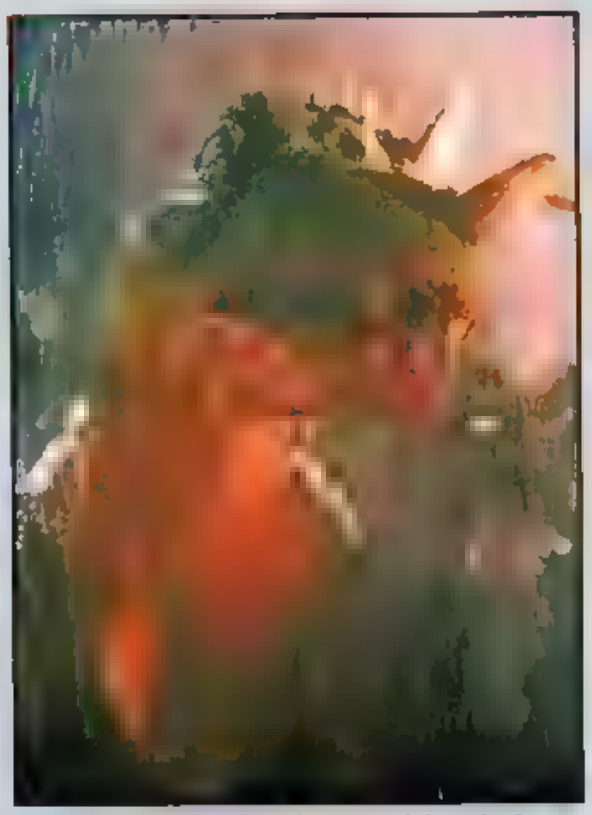
Conscient de la maigreur du sujet, le réalisateur David Bishop privilégie les scènes de castagne où chacun essaie de reconnaître les siens : humains contre androïdes, androïdes contre androïdes, humains contre humains, sans parler de ceux qui, tangent de camp en cours de route, s'achètent une conduite. Elle crée elle-même ses robots qui n'obéissent plus aux règles, notamment « l'Outsider », un flic alphabet qui va heureusement s'humaniser au fur et à mesure pour devenir le bon Terminator attendu. Dans la confusion générale, la découverte de l'identité du coupable n'apporte rien à l'art cinématographique. Allez, tant pis, je casse le morceau : il s'agit de ce bon vieux Donald 2000 furieux à la pensée de sa prochaine déconnexion. Emouvant, non ? Si notre logiciel de saisie continue à rebeller, je vais vite faire le nommer chef de bloque bien.

USA 1995. Réal. David Bishop. Int. Xander Berkeley, Jason Lissow, Stacey Williams, Gabriel Dell Jr., Bridget Flaherty, Lindsay Lee Ginter, Jerry Doyle, Michael Edwards. Dist. Hollywood Pictures Home Video. Actuellement à la location.

GARGANTUA

En cette période de film-catastrophe aigue où il devient impossible de poser l'arrière-train dans sa baignoire sans provoquer aussitôt une dépression sismique de force 5, fléchissant à en fin de journée, **Gargantua** se place admirablement entre **Jurassic Park** et **Godzilla**, tout en composant sur le roman de Peter Benchley qui inspira la série des **Dents de la Mer**, et plus récemment, **The Beast**, de Jeff Beckner.

Au départ, l'eau frétille à pleine des touristes disparaissent sur l'Ile de Malau, dans le Sud Pacifique et le suspense s'installe gentiment. Pour les autorités, il s'agit d'estimer la gravité de l'affaire et d'autoriser ou non, la sortie des bateaux de pêche et le baigneur à se vautrer dans la grande bleue. Un océanologue (Adam Baldwin) et son gamin, un scientifique curieux, un journaliste (nommé Bateman, n'empêche !), un colonel volontaire et un aventurier cupide vont alors donner la chasse à des créatures mutantes, sortes de salamandres virant aux raptors sous l'effet d'une pollution chimique les chassant de leur milieu naturel. Produit par la télévision, **Gargantua** ne compte pas bouleverser les règles du genre et se permet juste un habile parallèle entre les espèces propre à séduire le grand public. Car les monstres, agressés par l'homme et sa technologie galopante, veulent simplement retrouver

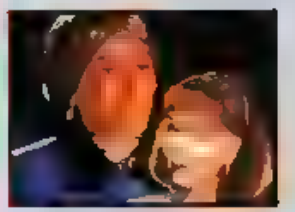


Entre Godzilla et les raptors, Gargantua se fraie un chemin...

leur cellule familiale et retrouver leur élément d'origine, tout comme le héros océanologue et son rejeton, couvés de loin par l'infirmière de service (Julie Carmen), rêvant déjà de remplacer au foyer la mère disparue. C'est assez dire si la conclusion ne surprend personne, comme le veut la règle d'or du téléfilm à large audience. Heureusement, Bradford May (**Darkman II** et **III**) aime la belle image et sait l'utiliser. Si dans **Asteroid** il s'appliquait à reproduire les destructions massives d'**Independence Day**, il vise cette fois **Jurassic Park** et surtout sa suite, **Le Monde Perdu**, avec des scènes remarquables de poursuites dans la jungle où l'armée lente de s'emparer de ces gigantesques lézards perchés sur leurs pattes de derrière. Les effets spéciaux combinent adroitement l'animatronique et le système des marionnettes, ce qui offre un réalisme satisfaisant pour la crédibilité de l'histoire.

Outre les références citées plus haut le cinéphile relèvera encore des similitudes avec aussi bien le **Gorgo** d'Eugène Lourie (et son monstre mère venu délivrer sa progéniture) le **Loch Ness** de John Henderson et encore le **Kraa** (dingue !) de Aaron Osborne, ce qui, convenons-en, fait beaucoup pour un seul film.

Australie 1998. Réal : Bradford May. Int : Adam Baldwin, Julie Carmen, Emile Hirsch, Alex Petersons, Doug Fonty, Bobby Huser, Peter Adams, Tony Briggs. Dist. : PFC Vidéo. Actuellement à la location.



Ms. Scrooge (Cicely Tyson) et la voix de sa conscience (Katherine Helmond).

IL NOUS DIT MS SCROOGE

John Korty et le scénariste John Mc Greevey transposent ici le récit de Charles Dickens pour en ressusciter le personnage principal. Tiré de « Christmas Carol » publié en 1843, « Scrooge » fut l'objet de nombreuses adaptations au cinéma et notamment par Leedham Bantock (1911), George Wynn (1922) Edwin Greenwood (1923), Hugh Croise (1928), Henry Edwards (1935), Ronald Neame (1970), Richard Donner (1988), jusqu'à récemment Brian Henson, le fils de Jim, pour son **Muppet Christmas Carol**.

L'histoire se veut surtout morale et attendrissante. Ms Scrooge dirige une officine de prêts sur gage pour les chercheurs d'appartements à bas loyers nécessiteux pour les expulser au premier retard de paiement, et même ses employés à la baguette sans jamais espérer un sourire ou éprouver la moindre compassion. La visite de quatre fantômes à la veille de Noël va soudain lui faire prendre conscience de son avarice, de la vanité des choses matérielles et lui faire retrouver le sens des vraies valeurs. John Korty n'a pas toujours la main légère (voir **The People ou L'Aventure des Ewoks**), et son éthéré **Passion d'Outre-Tombe**, que Mé nous repasse une fois tous les deux ans avec une belle opiniâtreté sous le titre de **La Maison sur la Falaise** fait figure d'exception. Dans ce nouveau téléfilm à prétentions familiales et éducatives, il charge très fort le trait, qu'il s'agisse de nous décrire la misanthropie et l'avarice du personnage de Ms. Scrooge au départ ou sa générosité excessive une fois sa rédemption survenue. L'univers de Dickens, s'il brossait volontiers les difficultés d'une classe laborieuse dans la société industrielle et bourgeoise du l'Arme siècle ne tombait jamais pour autant dans l'exercice pervers du surtout dans cette complaisance ostentatoire à la limite du prosélytisme évangélique. D'autant plus précieuse apparaît l'idée d'introduire avec le personnage de quatrième fantôme un témoin parfaitement muet dont la seule expression atteint face à une Ms Scrooge restituait enfin égoïsme de doute une vie sa fit au discours en place et montre assez ce qu'aurait pu devenir le film entre les mains d'un véritable auteur.

Ms. Scrooge. USA 1997. Réal. John Korty. Int. Cicely Tyson, Katherine Helmond, Michael Beach, Iman Bourgeois, Aaron Glaze, Ken James, Alastair Kharajan. Dist. : PFC Vidéo. Sortie à la location le 3 septembre.

Stacy Keach à l'aube du quatrième Reich.

De quelle manière s'étonnait le Shadok ? Pas facile à préciser mais les scénaristes ont des idées. Le mal qui répand la terreur dans cette fois de l'espace quand armée secrète sur la planète d'une comète une chaîne d'ADN inconnue qu'elle tente de contaminer en arme se dessinant mesure d'infiltrer par la suite d'un mutant « opérationnel » et en toujours qui manquant de patriotisme à la formule échappa au genre humain et il faut affronter toute une [illegible] une partie de action se déroule en 2031 [illegible] le retour de la comète et la reprise des expériences.

Malgré des intentions assez ambitieuses et un sujet casi **Epidemia** bon nombre en bois clos et à économie dans un bunker où se réfugient quelques gradés et une poignée de gendarmes. Le fils du militaire se [illegible] abattu autrefois par ses collègues cherche un vaccin, assisté de sa femme elle-même complice du général [illegible] dirigeant les opérations. Entre la fuite de Wallace Stacy Keach, jouant Mike Hammer par feu Mickey Spillane comme un [illegible] car le personnage pousse assez loin la théorie paranoïaque. Il crée d'épuration massive prédit l'avènement d'un nouvel ordre exterminateur, évoque le futur quatrième Reich et n'hésite pas à se lancer dans des formules hardies, du genre : « Le problème, avec Hitler, c'est qu'il a voyait pas assez grand ». A l'heure où nous prenons l'antenne, les militaires ont lancé le virus sur divers pays du Tiers Monde et, déjà, on déplore trois millions de morts... Dans un instant la météo, à vous les studios.

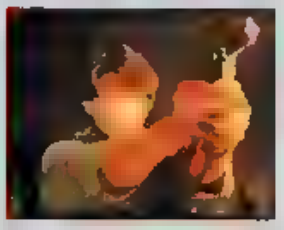
Lewis Baumander entretient là un bon suspense grâce à deux idées assez simples. Le couple de héros, n'en finit pas de s'affronter, déchiré par des idéaux contraires, et le réalisateur bâtit de son récit du passé au présent à travers trois époques différentes, se permettant même des champs/contre-champs sous de divers espace-temps. D'où une dramaturgie originale, située quelque part entre la distanciation brechtienne et la confusion totale. Avec, tout de même de belles idées, comme ce parallèle étonnant entre la lutte physique du couple à notre époque et ses accouplements frénétiques au temps de leur voyage de noces, le tout monté très speed par une caméra des plus inventives. La présence, des fois, de la jolie et dénudée Maria Ford (*) ne faisant rien qu'à arranger les choses.

Future Fear. USA 1995. Réal. : Lewis Baumander. Int. : Jeff Wincott, Michael Nouri, Stacy Keach, Sharon Thompson, Stephanie Jones, Michael Sutter, Danielle Lassiter, Robert Tinkler. Dist. : PFC Vidéo. Actuellement à la location.

(*) Maria Ford qui se fait une belle réputation dans la série B avec des titres aussi alléchants que **Burial of the Rats**, **Alien Terminator**, **Dark Planet**, **Deathstalker IV**, **Naked Obsession**, **Le Strip-tease de la Mort**, **Unnamable II**, **Dance of the Damned**, **The Haunted of Morella**, **Night Hunter**, **Slumber Massacre III** et surtout **Forbidden Beauty**, le remake par Jim Wynorski du **Wasp Woman** de Roger Corman.

DOWNDRAFT

Michael Mazo n'est pas un optimiste c'est marrant si on en doutait ! Déjà, dans son Time Runner où la Terre échappait à grand peine à une colonisation extraterrestre, défendue il est vrai par le futur Mark Hamill. Avec Downdraft (traduisez par «détachement souterrain» ou quelque chose du genre), il nous parle encore de fin du monde. Un scientifique responsable des lancements de missiles en cas de conflit majeur, ne supporte pas l'idée du démantèlement de ses installations une fois la fin de la guerre froide survenue. A [illegible] sur



Vincent Spano pourra-t-il sauver le monde ? Et ou ne souffle pas..

super-ordinateur connecté à tous les silos de missiles du pays ! organise la résistance du fond de son bunker souterrain réputé imprenable. Une équipe de forces spéciales devra investir son repaire, détruire le système, combattre ses androïdes nous de l'imagination du savant fou, désamorcer une bombe d'une puissance infernale et tâcher de se sauver avant l'explosion finale. Trop chrono, vous avez 90 minutes, nous on attend.

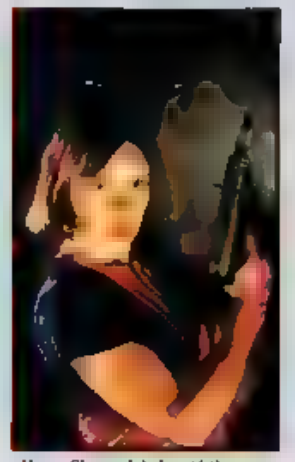
Assez joliment filmé, Downdraft reprend la trame de la mission impossible et alterne les scènes d'action pure et les moments d'émotion avec le dosage de ceux qui savent ce qu'il faut bon pour le public. Le héros emprisonné après une faute militaire acceptera la mission pour revoir son fils déjà privé de mère et l'héroïne experte russe en informatique, n'hésitera pas à prendre cinq minutes dans le feu de l'action pour lui demander si par hasard une femme ne l'attendrait pas à l'extérieur. C'est assez dire si le baiser final entre les deux personnages et sous le regard complice du chef de l'opération ne surprend personne, d'autant que le bambin, arrivé sur les

comme par miracle, ne demande qu'à cautionner cette captivante affaire sentimentale.

Un peu court d'avance, le récit n'en distille pas moins quelques frissons, [illegible] devant les monstres du savant fou croisement partiel entre l'homme et l'ordinateur et présentés ici comme les guerriers invincibles d'un improbable futur.

USA 1995. Réal. Michael Mazo. Int. Vincent Spano, Dina Kristin Kaye, Vernon John Novak, William Taylor, Sandra P. Grant, Sean Fuller, John Pyper-Ferguson. Dist. Gaumont Columbia Tristar. Sortie à la location le 22 septembre.

Un androïde mi-homme mi-ordinateur, mais complet moche !



Karen Shepard, la karaté-tigresse.

PLANETE ANDROIDE

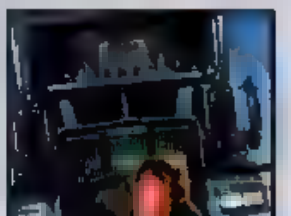
Le cyborg semble à la mode en ce moment et Planète Androïde nous en propose lui aussi une palanquée se résultant à se rebeller contre son principal exploiteur : l'homme. L'action se déroule en 2047 et sur la planète Marcus IV, sous le maître des lieux Brinckmann, à la tête d'un consortium minier utilise des êtres mi-hommes mi-robots à des extractions pénibles à beau mépris du régime des 35 heures sou alors des 35 heures par jour ! ce n'est pas ne nous pas. Dans les administrations on s'inquiète : il va falloir d'abord passer aux 28 heures, puis aux 32 heures, bref s'acclimater petit à petit...)

Le héros, Bobby, apparemment complice de Brinckmann, complote en fait avec Tarmac (Robert Carradine) le chef des rebelles, et finit par se faire abattre par des tueurs à la solde du syndicat minier. Auparavant, il aura eu le temps de se rendre sur Terre pour y contacter son frère fumeau, Sonny, un ex-flic actuellement joueur de trompette (si, si, arrêtez j'ai vu le film...). Sonny, conscient de sa mission et des 80 minutes restant à courir, regarde droit l'œil de la caméra et déclame devant l'assistance ébahie : «Bon. O.K. je vais aider sa Majesté IV et je rétablirai la justice». C'est y pas beau, tout ça ?

Face à pareil sujet, le réalisateur John Shepphurd joue prudemment sur divers tableaux qui vont de la cabotinage à tout va à une distanciation ironique assez bien venue. Sonny tente de se faire passer pour Bobby auprès des factions en présence, toutes plus patibulaires les unes que les autres, un homme et une femme du genre tigresse auxquels Bobby devait une importante dette de jeu. Le scénariste fait ce qu'il peut pour alimenter ses 90 minutes réglementaires et plombe le cahier des charges de gunfights futuristes qui s'achèvent à l'occasion en bagarre à mains nues. Seul intérêt d'un synopsis connu d'avance : l'origine des androïdes apparemment récupérés en mauvais état après une gigantesque guerre bactériologique. Les corps rafistolés par un savant fou (Paul Williams cabotinant à mort d'ailleurs il va mourir !) deviennent alors des esclaves soumis, avec encore en eux la part d'humanité qui ne demande qu'à ressurgir.

«*Le règne du mal doit s'arrêter*» prétend un slogan au dos de la jaquette. C'est bien l'avis du vidéophile sitôt passé le premier quart d'heure.

Firestorm. USA 1997. Réal. John Shepphurd. Int. John Savage, Bentley Mitchum, Robert Carradine, Sherrie Rose, Joseph Culp, Paul Ben Victor, Karen Shepard, Gary Wolf, Paul Williams. Dist. PFC Vidéo. Actuellement à la vente. 1997. USA.



Timothy Busfield et un gros truck aux fesses

TRUCKS

Trucks annonce la couleur. Dès le pré-générique, un véhicule camion ajuste ses phares, passe une vitesse et s'en va défoncer le mur d'un vieux hangar. L'auditoire averse aussitôt : mon dieu, les pauvres ont oublié à quel point ils sont nuls, ils vont se faire tuer, et effectivement l'aventure nous montre les camions contestataires démarrer seuls et revendiquer leur liberté au grand étonnement des scientifiques voitures. Gagné.

Pas la peine de s'appesantir bien longtemps sur un argument déjà développé dans le Maelstrom Overdrive de Stephen King, en 1986, d'après une de ses nouvelles titrée justement «Truckse» et issue d'un recueil intitulé «Night Shift» (en France «Danse Macabre»). A l'époque le «King» lui-même s'avoua déçu par son adaptation cinéma : «*Trop peu de temps pas assez de budget, trop peu d'idées*». En fait, l'écrivain regrettait d'idées mais le producteur réduisit vite ses velléités dispendieuses. Par chance, le groupe AC/DC jouait très fort et au moins, la banalité des dialogues échappa à la majorité des spectateurs.

Mais Trucks cache son truc : au lieu de reprendre la simple idée de la camion dévorant les objets et les véhicules, le scénariste Brian Taggert, tout en se référant au Stephen King, s'inspire en plus d'X-Files et de la mode ambiante. Aussi, le relais routier, centre principal de l'action, s'élève sur un site autrefois peuplé par un météorite. Pas très loin, le gouvernement conduisait des expériences sur la recombinaison de spores extraterrestres le Projet Phoenix, repris depuis par un groupe privé. Ultérieurs, une pollution chimique bouche les personnages dans le secteur et surtout il est simplement fait référence au fameux Hangar 51 et à un pseudo-complot gouvernemental. Autant d'éléments qui rappellent des choses aux amateurs et permettent à une fin ouverte de conclure en toute impunité. Sur cette ambiguïté intervient Mrs Thomson organise un vote : quelques personnages méritent-ils quelle forme d'intelligence peut bien les animer ? Mystère... Sa celle des héros en tout cas ça actions browse très légèrement limite trappeant comme souvent dans ce genre de téléfilm de facture on ne peut plus standard.

USA 1997. Réal. Chris Thomson. Int. Timothy Busfield, Brenda Bakke, Jay Brazeau, Ronnie Hawkins, Actor Cook, Amy Stacey, Sharon Baer. Dist. PFC Vidéo. Actuellement à la vente.

ACTUELLEMENT
DISPONIBLE À LA VENTE
Scream (Film Office) - Batman & Mr. Freeze (Warner Video) - Valley Girl (Touchstone Home Video)

ACTUELLEMENT
DISPONIBLE À LA LOCATION
Les Deux Orphelines Vampires (Film Office)

SORTIES
SEPTEMBRE-OCTOBRE
Mimic (TFT Video). Le 15 septembre à la vente.
Souriez-Tué Vous Dernier (Gaumont Columbia Tristar Home Video). Le 22 septembre à la location.
Alien 3: Resurrection (PFC Video). Le 23 septembre à la location.
Danny Games (Film Office). Le 1er octobre à la location.

VOLCANO

DANS LE MONDE,
IL Y A 1 500 VOLCANS
EN ACTIVITE QUE
NOUS CONNAISSONS...

...ET AU MOINS
UN QUE NOUS NE
CONNAISSONS PAS.

EN CADEAU
UNE JAQUETTE 3D
ET LES COULISSES
DU TOURNAGE

EN VIDEO LE 5 AOUT 98

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Voici le troisième chapitre du noir-blanc du cinéma Fantastique, qui suscite toujours les meilleures réactions, tempérées toutefois par quelques inquiétudes. A côté de ceux qui crient «Longue vie au Fantastic Guide» d'autres commencent à s'inquiéter, dans le genre «Combien de temps cela va-t-il prendre ?» Eh bien, toute une vie justement dans la mesure où de nouveaux films se tournent chaque mois et qu'on en découvre toujours de plus anciens venus de pays dont la production nous reste inconnue. Il risque en effet de ne jamais s'achever. Mais n'est-ce point là "exaltant dans ce genre d'ouvrage" ? Vous répondrez quand vous voulez.

Quelques détails techniques utiles à rappeler : d'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). En revanche, les titres inédits dans nos salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons éliminé les séries TV, excepté dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher une parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais uniquement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie quelconque, mais représente la traduction d'un titre étranger peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals de Cinéma ou à travers diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*. Le premier nombre indique le numéro de *Mad Movies* correspondant et le second celui de la page où vous trouverez l'article en question.

Dans cette rubrique, mieux que partout ailleurs, nous attendons vos conseils qu'il s'agisse du fond ou de la forme, d'omissions, d'erreurs, ou bien de simples avis qui pourraient l'améliorer de quelque manière que ce soit. Merci d'avance pour votre participation.

Jean-Pierre PUTTERS

Ci-dessus : l'affichette italienne de L'Amie Mortelle, de Wes Craven.

L'AMANTE DEL VAMPIRO

[illegible] danseuses est lâchée dans l'espace vital d'un vampire très laid. Après s'être nourri du sang de jeunes esseulées, il redevient relativement séduisant et se fait mordre à son tour par une comtesse, elle aussi vampire, mais ne désirant sans doute pas se mêler à la plèbe. Comme cette pratique a pour effet de le rendre à nouveau très laid, il se résigne à trouver de nouvelles victimes. Alors que cela menace de devenir lassant, le couple a le bon goût de se faire surprendre par [illegible]. Caution[illegible] de [illegible] à L'Amante de Vampire reste médiocre en France alors que bien d'autres titres stellaires de cette période passèrent et repassèrent sur nos écrans. Il s'agit souvent d'une production [illegible] fauchée, mise en chantier à la suite des grands [illegible] de la Hammer-Films, mais n'ayant [illegible] les grandes [illegible] Il y a cependant beaucoup de vampires, de châteaux hantés, un pseudo-loup-garou, quelques savants fous deux ou trois bourreaux et souvent « comme ici » la traditionnelle troupe de danseuses au tout petit peu dévêtues et passablement moudues (Des Filles pour un Vampire, L'Orgie des Vampires Vierges pour le Bourreau).

L'Amante du Vampire [illegible]

L'AMANTE DI PARIDE

[illegible] Au départ, ce film interprète et produit par Hedy Lamarr devait se tirer l'*Eterna Femmina* et comporter trois sketches mettant respectivement en scène Hélène de Troie, Geneviève de Brabant et l'impératrice Joséphine. Tout en [illegible] distribué en deux parties, *Amante di Paride* concernant la partie dévolue à la mythologie et à la « Belle Hélène ». Il existerait un digest des trois histoires exploité à la télévision après [illegible] titre de *Love of Three Queens*.

LAS AMANTES DE SENOR DE LA NOCHE

[illegible] Actrice Isela Vega (*Enigma de Muerte, El Macho Bionico, Pacto Diabolico, La Semana Muerta, Maldicion del Monasterio* et l'un des derniers « Karloff *La Cabana del Terror*) passe à la mise en scène et joue en même temps le gouvernante d'une jeune femme contrariée dans ses amours. Toutes deux vont pratiquer la magie noire afin d'éliminer le père du jeune prétendant hostile au mariage des tourtereaux.

LAS AMANTES DEL DIABLO

[illegible] [illegible] [illegible] [

Amazing Stories - The Movie II - Danny de Vito et sa séquence particulièrement épouvantable

The Wedding Ring, de Danny DeVito (*La Bague*). Un mari vole pour sa femme une bague ayant appartenu à une meurtrière, ce qui va changer la personnalité de l'utilisatrice.

AMAZING STORIES - THE MOVIE

Mirror, Mirror, de Martin Scorsese (*Miroir, Miroir*). Un réalisateur spécialisé dans les films d'horreur voit des monstres se refléter dans son miroir.

Life on Death Row, de Mick Garris (*La Chaise électrique*). Un condamné à mort développe peu avant son exécution des pouvoirs de guérisseur.

The Amazing Falsworth, de Peter Hyams (*L'Incroyable Vision*). Un médium découvre que son interlocuteur vient de commettre plusieurs meurtres.

Vanessa in the Garden, de Clint Eastwood. Au moyen de sa peinture, un artiste (Harvey Keitel) réussit à faire revenir à la vie sa modèle atteinte victime d'un accident.

AMAZING STORIES - THE MOVIE II

The Sitter, de Joan Darling. Une baby-sitter pratique le rituel vaudou.

Grandpa's Ghost, de Timothy Hutton. Un garçon joue le rôle du spectre de son grand-père afin de réconforter sa veuve inconsolable.

Dorothy and Ben, de Thomas Carter (*Dorothy et Ben*). Un homme reprend conscience après quarante ans dans le coma pour s'apercevoir qu'il parvient à communiquer avec une fillette tombée elle aussi dans un coma profond.

Gershwin's Trunk, de Paul Bartel. La Sœur Thérèsa (Laurie Kazan) montre des facultés paranormales flamantes et compose une musique apparemment imaginée par Gershwin.

AMAZING STORIES - THE MOVIE VI

Yan Gotta Believe Me, de Norman Reynolds. Un homme imagine en rêve un accident d'avion qui peut s'avérer prémonitoire. Il va tâcher d'éviter la catastrophe.

The Main Attraction, de Matthew Robbins (*Le Météorite*). Un jeune étudiant subit l'influence d'un météorite et développe désormais des propriétés magnétiques surprenantes.

Lane Change, de Ken Kwapis. L'imminence d'un accident permet à une femme de voir défiler sa vie pour en faire le point.

THE AMAZING TRANSPARENT MAN

Un savant, poussé par un militaire bargne (pléonasme ?) met au point un rayon laser permettant de rendre la matière invisible. Ils l'expérimentent aussitôt sur un cobaye, ancien truand, et ravis du résultat se demandent alors ce qu'ils vont bien pouvoir faire de cette incroyable découverte. Après quelques tentatives infructueuses visant à mettre sur pied une armée de robots humains invisibles, ils servent finalement chacun. La critique américaine sut rester sobre dans son analyse de l'œuvre : *son argument est transparent, les dialogues brumeux et le jeu d'acteur inexistant*. Dur dur, mais admirable.

AMAZON JAIL

Un groupe de jeunes femmes échappées d'une prison brésilienne située en pleine jungle tombe entre les mains de satanistes qui en font aussitôt leurs esclaves. L'ambiance est bizarre, déshabillée et exotique. Beau temps pour la saison.

AMAZON WARRIOR

Dans un monde post-apocalyptique où l'humanité retourne à sa barbarie ancestrale, les femmes chassent désormais les hommes, principaux responsables de la catastrophe.

LES AMAZONES

Les Amazones ou la domination de l'homme sur un univers féminin

Péplum prudemment érotique qui permet d'admirer les perversions d'habitudes de la scène. Il relate que Sabine Sun, Luciana Paluzzi ou Malisa Longo, à défaut d'admirer le dialogue d'une rare banalité Terence Young compose sur les clichés du genre, volontiers machistes dans la mesure où l'amazone a plus farouche revient toujours sur le tard à des valeurs ramadves [illegible] afin de flatter la vanité d'un public que l'on suppose essentiellement masculin. Le seul film d'amazones noir à faire.

LES AMAZONES DU TEMPLE D'OR

Alfonso Brescia, toujours à l'affût d'une mode à exploiter, et avant de sacrifier au space-opera dans la période post **Star Wars**, livre en 1973 un diptyque infernal composé de cette œuvre et d'un curieux **Supermen contre les Amazones**, encore appréciés des fins gourmets cinéphiles. Il s'agissait d'exploiter le succès présenté des **Amazones de Terence Young**, succès d'ailleurs fort mitigé, suite à un un regain d'intérêt pour le péplum, surtout assorti d'un zeste d'érotisme. Inspirées par leur cruel dieu de la guerre, les amazones enlèvent des esclaves, pillent les villages et massacrent les innocents jusqu'à ce qu'un jeune héros et la fille du chef d'un village voisin organisent la résistance.

LES [illegible] DE LA REINE

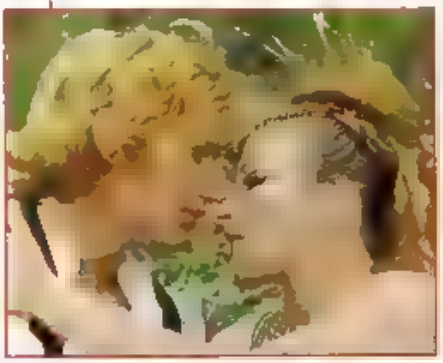
Maciste se rend avec un comparse sur le territoire d'une tribu d'amazones et rencontre [illegible] dans un chef-lieu réduit souvent au lesbianisme par la force des choses. Tant et si bien que les guerrières finissent par le couronner roi en lieu et place de leur fourbe souveraine.

Lorsque Franco se mêle d'officier dans l'humour volontaire, c'est gras, lourd et généralement pas drôle. Enfin, moins drôle que ses films habituels en tout cas. Sous les auspices du mauvais Robert de Nesle, il s'exerce là à une parodie de péplum revisitée façon comédie érotique et il récidive la même année dans **Les Exploits Erotiques de Maciste dans l'Atlantide**, prestement adapté chez nous **Les Gloutonnes**. Wal Davis, qui joue Maciste dans les deux films, tenait le rôle titre (sous le nom de Waldemar Wohlfahrt) du folklorique **Vampire Sexuel**, une autre gaudriole pesante de l'Espagnol José Luis Madrid, sortie à la vidéo en tant que **L'Horrible Sexy Vampire**.

LES AMAZONES DU TEMPLE D'OR

Jésus Franco verse à son tour sur cette mode du mythe des **Aventuriers de l'Arche Perdue** (pas pour tout le monde), mâtiné d'un rien de Tarzanerie sur fond de film d'amazones. Une jeune sauvage élevée dans la jungle affronte les amazones, dirigées par un sorcier hystérique et une grande prêtresse au corps doré, afin de venger la mort de ses parents et accessoirement d'emmerder le trésor des dites amazones. Un produit d'un autre âge plus curieux que véritablement consistant.

LES AMAZONES FONT L'AMOUR ET LA GUERRE



Wal Davis, Maciste chez Jésus Franco. Ici avec Alice Arno dans Les Exploits Erotiques de Maciste dans L'Atlantide

AMAZONIA, LA JUNGLE BLANCHE

Amazonia Savage Adventure [illegible] *and Red* [illegible] *Raul Rodrigues Chaves* [illegible] *Rubens Jacob* [illegible] *Roberto Valentim* [illegible] *Michel Bouquet* [illegible] *Raul Rodrigues Chaves* [illegible] *Brésil, USA*

Sur la vague florissante des films de cannibales et autres mélangeant le pseudo-reportage aux séquences gore démonstratives, Deodato, après **Cannibal Holocaust** rend sa copie révisée. On retrouve la même équipe de journalistes en quête d'images chez les sauvages [illegible] dans la région, qui vient se faire prendre entre les feux conjugués de deux bandes rivales, des dealers de cocaïne contre de farouches indigènes. Comme à son coutumière, Deodato filme avec complaisance la rupture de deux mondes, civilisé et sauvage, [illegible] au passage d'une [illegible] [illegible] [illegible] pitation ou de viol, la femme alors immobilisée par deux baguettes acérées fichées dans les bras. Barbare

AMAZONS

Les Rois [illegible] *Matrix* [illegible] *Le Seigneur* [illegible] *Le Seigneur Matrix* [illegible] *Valeur jeunes Rubens* [illegible] *Brésil, USA*

Récit confus adopté pour la télévision par notre Starsky de Paul Michael Glaser. Les descendantes d'une ancienne tribu d'amazones, présentées comme de quasi super women, rêvent de prendre le pouvoir sur [illegible]

AMAZONS

Les Rois [illegible] *Matrix* [illegible] *Le Seigneur* [illegible] *Le Seigneur Matrix* [illegible] *Valeur jeunes Rubens* [illegible] *Brésil, USA*

Acteurs : Daniel Quigley, Penelope Reed, Joseph Wilson, Jenna Curtis, Santiago Mallo, Lisa Berenger. *Prod :* Hector Olivera, Concorde Roger Corman, *USA*

Le producteur Roger Corman, jamais en retard d'une mode, sacrifie à l'Héroïc Fantasy après le succès de Conan et de ses imitations. A la suite de **Wizards of the Lost Kingdom, Barbarian Queen et Deathstalker 2**, il livre cet **Amazons** tourné en Argentine par son complice Alex Sasa. Le récit fonctionne sur les clichés habituels : le fourbe Kalonge tente à tout prix de s'emparer de Shaina grâce à ses pouvoirs magiques [illegible] maîtrise naturellement le boulet d'acier comme un rayon laser). Face à lui, un groupe d'amazones à la recherche d'une pierre sacrée et d'une épée magique seules capables de vaincre l'envahisseur. Le montage speede au maximum et l'auteur, parfois à court d'inspiration, décide de déshabiller ses héroïnes ce qui ne fait de tort à personne. Notamment la présence d'une lionne aux côtés du tyran qui, sur les ordres de son maître, se transforme en femme nue à la satisfaction générale.

AN AMBASSADOR FROM THE DEAD

Un [illegible] *Peau Rouge* [illegible] *Mélodrame* [illegible] *Indien Western* [illegible] *Peau Rouge* [illegible] *Peau Rouge* [illegible] *4*

Une séquence voit la réunion de deux amants décédés depuis une cinquantaine d'années. Le thème séduit apparemment Paul Powell qui revient au film de fantômes sept ans plus tard pour un nouveau titre inutile : **Borderland**.

Amazonia, la Jungle Blanche. Michael [illegible]

L'AMBULANCE

The Ambulance [illegible] *Ambulance* [illegible] *Ambulance* [illegible] *

AMERICATHON

[illegible] une satire des media du futur par l'auteur de Tunnelvision qui, déjà en 1976, annonçait la dérive cathodique actuelle. Il imaginait [illegible] un gigantesque show télévisé produit afin de sauver la banque américaine d'une faillite annoncée. Tout était [illegible] pour le mieux si une puissance démoniaque n'essayait pas de saboter ce Téléthon pour mieux s'emparer du pays.

L'AMIE MORTELLE

The Deadly Friend (We Kill Your Love) [illegible] Wes Craven. Avec Kristy Swanson, Michael Sharrett, Anne Ramsey, Richard Marcus, Matthew Labyorteaux, Deborah Rennard, Forrest Landis, Anne Twomey, Barbara Marcus, [illegible] Fay Hauser, Robert R. Shafer, Jeffrey Kramer, Lisa Wilcox. Couleurs. 1986. USA.

Un génie fort précoce décide de transférer le cerveau de son robot domestique (un parfait compromis entre R2D2 et le Number Five de Short Circuit) dans le corps de Samantha, sa jeune voisine tombée en complète déprime. Désormais dotée d'une règle de conduite avec un beau mépris à la fois du code civil et des règles élémentaires de déontologie robotique qui veut que l'androïde n'agresse jamais l'humain, notre héroïne, déjà tragique tourne à horreur quand intelligent artificiellement par un [illegible] physiquement et mentalement possesseur de son enveloppe charnelle, L'Amie Mortelle installe son nerf dans l'ordinateur-mode des téléphones pour [illegible] et chante un humour de circonstance (le clip du jour) [illegible] parties [illegible] notre, unique pourvue des doubles baïonnettes en rechargeant ses acolytes, traverse par quelques séquences-clin, tels les cauchemars à « Freddy », le bien le meurtre ultra gore de la infirmière Elvira (Anne Ramsey), [illegible] est pourtant [illegible] qui l'emporte face à tant d'invraisemblances, jusqu'au final cartésien [illegible] mais [illegible] [illegible] d'un dernier [illegible].

L'Amie Mortelle. La petite copine et son cerveau informatique. Cœur de pixs.

AMITYVILLE A NEW GENERATION

Un Amityville 1993 : The Image of Evil [illegible] Amityville : Possession. [illegible] Des [illegible] [illegible] [illegible]

dans des schémas invraisemblables à la limite intervient sans apporter la moindre solution. Vous l'aurez deviné, le docteur de **Amityville** est soudainement pris d'un doute et s'applique à protéger le héros au moment de la quarte à quinte. Ses nerfs s'excellent, il voit à travers les murs, les habitants prennent l'apparence d'immondes monstres à crocs et la chaumière de la maison des poupées prend définitivement peur au pire cette dernière adaptation au delà des frontières observées de Alien. Des images de ville de type lovecraftien (Dunwich)

AMITYVILLE, LA MAISON DU DIABLE

The Amityville Horror 1979 Real. Stuart Rosenberg Scén. Sandor Stern, d'après le roman de Jay Anson Int. James Brolin Diane Strmod Margot Kidder Rod Steiger Murray Hamilton John Lund Natasha Ryan Helen Shaver Prod. Professional Films Int. Cinema 7 Film All Pan. Prod. USA

Oh ! Il a peut-être pas assez été mais cet **Amityville** premier du nom ne vaut pas sa réputation. À la suite de **L'Exorciste** et de la **Malédiction**, il s'efforce juste de donner à voir ce que le grand public attend d'un pareil cas de maison hantée, sans l'avantage sur prendre ni surtout effrayer le moindre d'un monde. Reste la maison elle-même originale savamment équarrée et inquiétante avec ses deux fenêtres en guise de cercle comme des yeux ouverts sur l'autre monde. Samuel Stuart Rosenberg, novice dans le genre, accumule les procédés (zoom, travellings, orage, chat sur filtre rouge mues qui saignent, mufle à insectes, flashs récurrents et dévoile son histoire façon téléfilm sans oublier les banalités d'usage et le conventionnalisme le plus propres à conforter le public vise à peine installée la famille Lutz fait bénir sa maison, la nuque du bois qui nous ramène direct à *La Petite Maison dans la Prairie*. Cette approche prudente permettait sans doute au Fantastique de se démocratiser dans les années soixante-dix et mais occuper les meilleures places au box-office international (420 Pts à Athènes)

AMITYVILLE 3

Amityville 3-D Int. Real. Richard Fleischer Scén. Richard Matheson, d'après une histoire de Tom Rogers, Dennis Arnold, The Amityville Horror Diane Lane, Robert Joy, Candy Clark, John Hancock, Jeff Corey Prod. Stephen Kesten, Kevin Cross Studios Prod. Universal USA

Richard Fleischer reprend (en relief) les rênes de la série pour une adaptation encore plus ténébreuse. Il est inutile de scénariste d'ouvrir sur le réel et l'imaginaire. Ce que l'on voit existe-t-il même si l'autre ne le voit pas ? Ou plutôt, la vérité de l'un serait-elle plus vraie que celle de l'autre ? Sur cet exercice confusionnel, **Amityville 3** ouvre sur une abondante séquence de spiritisme dans la maison hantée où tous les artifices, y compris l'irruption d'un très joli échaudoscope verdâtre, tournent à la simple supercherie pour clients trop crédules. Pourtant, les démons occupent toujours les lieux et sous la pression d'une équipe de parapsychologues dépêchés sur place, l'un d'eux consent à arborer son faciès assez craignos (photo ci-dessus). Vers la fin, la maison elle-même trouve que cela commence à bien faire et s'autodétruit compromettant ainsi les chances d'une suite ultérieure. Que l'on soyait (M38P47 M45P17).

AMOK, L'HOMME À DEUX TÊTES

The Incredible Two Headed Transplant Int. Mysterian 1971 Réal. Anthony M. Lanza Scén. James Gordon White d'après un roman de Bruce Deitrich Matheny Durston, Casey Kasem, Albert de John Baker Int. Pat Priest, Barry Sullivan, Jeff Corey, Bruce Kimball, Elizabeth Rogers (jack Lewis) Prod. A.I.P. Int. Nouvelle Compagnie Française de Film USA

Le coup de l'homme à deux têtes on nous l'a déjà fait **Les Trois Stooges contre Hercule**, **The Split**, et peu après **The Man with Two Heads**, de Lee Frost et **The Thing with Two Heads** d'Andy Milligan), mais jamais de façon aussi rudimentaire. Les deux cranes censés loger les deux têtes se collent l'un à l'autre et tentent de matcher d'un cuir pas, mais le spectateur n'est pas dupe, surtout quand, dans les plans plus larges, il est un simple accessoire de caoutchouc absolument pas ressemblant qui remplace la seconde tête. Le récit compose sur cet antagonisme du bien et du mal chez une même créature, dans la mesure où l'on greffe à la tête d'un dangereux psychopathe sur le corps d'un géant un peu simplet. Ce fou de service n'ira pas loin l'année suivante dans son **The Man with Two Heads** en greffant la tête d'un Noir sur le corps de Ray Milland jouant le rôle d'un raciste notoire.

Amityville : la Maison du Diable
Le curé va-t-il sauver le fou ? Pas sûr !

AMONG THE LIVING

Int. Real. Stuart [illegible] Scén. [illegible] d'après un roman de Ray Bradbury Int. [illegible] Prod. [illegible] Int. [illegible] USA

Albert Dekker le Dr Cyclops [illegible] réalisé Beaumont Skyscrapers, véritable dans un double rôle de frères ju[illegible] [illegible] [illegible] [

Les Amours d'Hercule. Mickey Hargitay (Hercule) et Jayne Mansfield (Déjanire). Tout deux bien contents

transformés ainsi par magie des [illegible] de la [illegible] de [illegible]. Et vu la densité de [illegible] les amazones.

Mickey [illegible] sa bonne [illegible] et son impressionnante musculature naturelle [illegible] aux charmes de Jayne Mansfield (son épouse légitime). Guy Allombert dans la Saison Cinématographique 1961, prétendait même qu'elle constituait ici [illegible] le plus redoutable [illegible]

LES AMOURS ENCHANTES

The Wonderful World of the Brothers Grimm [illegible]

[illegible]

Russ Tamblyn, le Tom Pouce d'un film précédent de George Pal [illegible] fer l'occurrence, il chante la mort de son propriétaire assassiné. [illegible]. Tandis que le raisonnable Jacob Grimm s'attache à des ouvrages sérieux, son frère Wilhelm, plus fantaisiste veut sauver les contes de fées transmis par tradition orale et les immortaliser par l'écrit pour les enfants du monde entier. George Pal et Henry Levin livrent là une féerie haute en couleurs, où le fantastique est roi (marteau d'invisibilité, résurrection d'un défunt, poupées animées, dragon cracheur de [illegible] avec chants, danses et décors prestigieux, le tout filmé en Cinérama. La plus belle séquence intervient vers la fin, quand les personnages de Grimm viennent supplier un Wilhelm endormi de leur donner un nom avant qu'ils disparaissent de la mémoire des hommes. Ce sont les héros de livres encore non publiés, tels Tom Pouce, Hansel et Gretel, un géant, Rumpelstilzchen, etc... Dès lors, il refuse le trépas, conscient du travail qui lui restait à accomplir.

Les Amours Enchantes
[illegible] très inspiré du sketche L'Os qui Chantait

AMSTERDAMNED

[illegible] scén. Dick Maas. Int. Huub Stapel, Monique van de Ven, Serge-Henri Valcke, Tom Colombo, Clara Ponsot, Alexander Wan, Tonny Huf, Fien Elsa Peters [illegible]. Distr. AMLF (Hollande).

Une série de meurtres intervient, toujours perpétrés aux abords des canaux d'Amsterdam. Apparemment le tueur psychopathe surgit et repart en tenue de plongée. Un inspecteur de police et une jeune plongeuse mènent l'enquête avant la confrontation finale. L'atrocité des meurtres de ce nouveau Jack l'Eventreur, les diverses implications psychanalytiques, [illegible] se déroulant aquatique à la lisière du fantastique. Dick Maas, découvert en prenant L'Ascenseur au Festival d'Avoriaz (Grand Prix en 1984) sait composer une atmosphère et joue avec le public auquel il n'épargne aucun [illegible].

ANACONDA

[illegible]

Une honnête série B, presque anachronique à notre époque, mais qui bénéficie d'effets virtuels impressionnants pour rendre crédibles les deux reptiles géants buveurs de chair humaine. D'un côté, un petit groupe d'aventuriers divisés par des passions contraires et [illegible] anéantir. Loin [illegible] ne révolutionne pas le genre du film d'aventures, mais il ménage tout de même un [illegible] par suspense traversé par les attaques de monstres impressionnants de vitalité (MHP).

ANAK NG DUMONYO

[illegible] scén. Alejandro Lee Serrano, d'après le roman de Fedo, avec Int. Rudy Fernandez, Jeni Torre, Michael Conrad, Christine Bautista, Ian Veneracion, Jennifer Sevilla. Prod. Seven Films. Philippines.

Adaptation tardive de la série des Malédiction, cette production des Philippines met en scène un jeune garçon partagé entre sa nature humaine et l'influence [illegible] sur lui un démon le poussant au crime. Suivant les cas, il apparaît sous la forme d'un enfant ordinaire ou bien d'un diablotin poilu et cornu comme son maître infernal. Le final permettra la bataille entre les deux et le retour aux vraies valeurs.

ANAK NI ZUMA

Ang Anak ni Zuma (AKA. *Hell Serpent*) 1987. Réal. Ben Yalkut. Int. Yalkut, Tony A. Cabanilla, Int. Mas, Gerard Dan [illegible]. Distr. Cinemagic Philippines.

Il s'agit de la suite d'un premier Zuma livré deux ans plus tôt par Ian Rapitza et qui présente le personnage d'un curieux colosse découvert dans la fosse d'une pyramide. Chauve, la peau verdâtre, une paire de sandales et un simple pagne aux reins, il semble voué au crime et pourrait bien représenter une divinité maléfique oubliée de nos jours. Plus étonnant, il sait de sa [illegible] deux énormes têtes de serpents dont il se sert dans les batailles pour perforer le torse de ses adversaires.

Dans le premier film, il donne naissance à une fille, Galema, pourvue des mêmes reptiles au cou, mais qui s'oppose à son père. Après une lutte finale laissant supposer la mort des deux personnages, nous la retrouvons dans ce Anak ni Zuma où elle donne naissance à des jumeaux, [illegible] garçon ordinaire et un serpent blanc que les époux couvent d'une même affection. Comme souvent aux Philippines, [illegible] mêle des effets gore du plus bel effet [illegible] quelques séquences où l'on tue à coups de machettes de vrais reptiles et des placentas [illegible] censées faire bondir [illegible].

ANAK PONTIANAK

[illegible]

Féerie fantastique avec une femme vampire (Pontianak) et les adeptes d'un redoutable dieu serpent. Ce segment fait partie d'une assez longue série de films tournés à Singapour par B. N. Rao ou son épouse Ramon Estrella : **Pontianak** (1957), **Dendam Pontianak** (1957), **Sumpah Pontianak** (1958), **Pontianak Kembali** (1963), **Pontianak Gua Musang** (1964).

ANAK BALA

[illegible]

Autre série, qui nous vient des Indes cette fois, souvent basée sur les Mille et une Nuits avec de nombreux éléments magiques et diverses sorcelleries. Le même A. M. Khan tournera notamment **Tilasmi Talwar** en 1935, **Bhedi Tirshul** et **Pahadi Heera**, en 1938, **Tilasmi Heera** et **Toofani Tekkar** en 1946.

THE ANATOMIST

[illegible]

Une adaptation du célèbre fait divers des récupérateurs de cadavres d'Edinbourg. Les deux résurrectionnistes William Burke et Charlie Hare approvisionnent en corps fraîchement inhumés le Dr. Knox qui les utilise à ses travaux de dissection. Evidemment, quand les cadavres manquent [illegible] n'hésitent pas à en fabriquer et encore plus frais. Une affaire déjà contée dans **Le Récupérateur de Cadavres** de Robert Wise, **Horror Maniacs** d'Oswald Mitchell, **L'Impasse aux Violences** de John Gilling, **Burke and Hare** de Vernon Sewell, **Le Docteur et les Assassins** de Freddie Francis, **Le Coffre Garages** de Marcy Hedy Lynn.

Anaconda. Ice Cube et [illegible] danger
«Où ça, un serpent! Ici [illegible]

THE ANCIENT MARINER

[illegible]

Une histoire basée sur un poème de Samuel Taylor Coleridge, *The Rime of the Ancient Mariner* où apparaît le personnage de la Mor[illegible].

AND NOW THE SCREAMING STARTS

[illegible]

[illegible] cuissage est coupé [illegible] la main du mari qui s'apprête à cette dépuissante formalité. Depuis lors, une terrible malédiction frappe la famille Fenggriffen et une mauvaise fantôme se met à étrangler le monde. Traumatisée, une descendante [illegible] va jusqu'à accoucher d'un [illegible] manchot. L'histoire rappelle le célèbre *Chien de Baskerville*, à ceci près que la vengeance est bien [illegible] d'ordre surnaturel.

Stephanie Beacham dans
And Now the Screaming Starts.

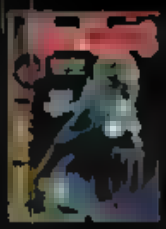
AND SOON THE DARKNESS

[illegible]

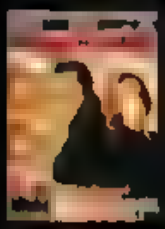
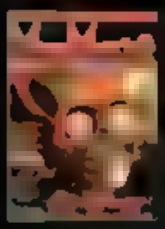
Deux jeunes filles britanniques effectuent une [illegible] bicyclette à travers la France rurale. Elle deviennent la cible d'un psycho-killer manaque sexuel qui les observe à travers les buissons.

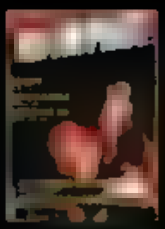
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

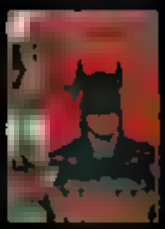
MAD MOVIES

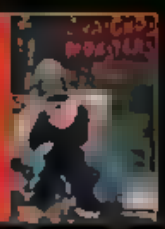


IMPACT







Bon de Commande

Pour [illegible] bon de commande ci-dessous, remplissez-le et cochez vos numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Massart, 75009 Paris.**

[illegible]

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE

_____

_____

Faire parvenir les numéros cochés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107 108 109 110 111

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72

☐ J'ÉCRAIGNOS MONSTERS
☐ J'ÉCRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

MAD'GAZINE

DISQUES

SMALL SOLDIERS
Jerry Goldsmith
Varèse (FNAC Import Service)

Est-il matériellement et éthiquement possible de publier une rubrique BOF sans parler de Jerry Goldsmith, l'homme qui, à bientôt 70 balais, compose toujours mieux et plus vite que son ombre ? Certainement pas, en tout cas à l'orée d'un nouveau film de Joe Dante. Et le duo Dante/Goldsmith, vous-vous, c'est un peu le Truffaut/Delerue américain, la symbiose parfaite de deux univers doux-amers qui ne se sont pas déconnectés depuis **La Quatrième Dimension** en 1984. Pour ces «Petits Soldats» là, Jerry revisite les marches allegros de **Gremlins**, débarrassées toutefois de leur iconoclasme au profit d'un ton plus aventureux. L'espace de quelques accords, «Roll call», il livre une version déstructurée du fameux «Johnny comes marching home», qui justifie à elle seule l'achat de ce (court !) CD. (31mn04)

THE MASK OF ZORRO
James Horner
Sony Classical

Ouf ! Malgré les millions de CD vendus de **Titanic**, Horner n'est pas définitivement coincé dans le cellico-symphonique qu'il ressert à toutes les sauces depuis quatre ans. L'auteur de **Krull** et de **Willow** sait encore livrer du «swashbuckler» (cape et épée) impeccablement orchestré. Preuve ce Zorro aux accents de flamenco symphonique qui va redonner à vos enceintes le goût des duels sous le soleil. Bien sûr, l'incorrigible James parvient bien à caser sa marque de fabrique (du sakuachi ou du thinwhistle pas vraiment mexicains), ou encore à composer un love-thème déjà entendu (mais où déjà ?), mais l'ensemble distille suffisamment de panache pour qu'on lui accorde un pardon inconditionnel. Welcome back James ! (74mn46)

KRULL
James Horner
SuperTracks (Cinémusique)
Edition Limitée

Miklos Rozsa a son **Ben-Hur**, John Williams son **Star Wars**, Max Steiner son **Autant en Emporte le Vent**. Aux yeux de la postérité, pour James Horner, ce sera peut-être bien **Krull**. Lorsqu'à seulement 29 ans le jeune prodige enregistre cette partition, le tout Hollywood en perd sa mâchoire de béatitude. Le film de Peter Yates a beau être un navet d'une crétinerie homérique, sa musique à elle seule fait revivre un âge d'or qu'on croyait perdu à jamais. Ce qui se voulait au départ un simple hommage à «L'Aigle des Mers» d'Erich Wolfgang Korngold (la partition fondatrice du film de cape et d'épée) devient un dangereux prétendant au trône. D'une richesse thématique inouïe, orchestrée par un Debussy shooté au Wagner, cette saga musicale respire l'aventure, la romance et la magie à chaque mesure. Après deux éditions successives épuisées (et recherchées !), voici enfin l'intégrale, à écouter d'une traite pour devenir Errol Flynn en personne. 2CD (total : 97mn)

LA MOUCHE 1/LA MOUCHE 2
Howard Shore/Christopher Young
Varèse (FNAC Import Service)

Le label japonais *Varèse* a eu la bonne idée de ressortir quelques partitions épuisées du catalogue *Varèse*, et de les associer par série. Après un très appréciable triplé **Evil Dead**, le voici en indispensable couple **The Fly**. On ne reviendra pas sur les accents à la Bernard Herrmann de la partition de Shore pour le film de Cronenberg, les lecteurs de *Mad* connaissent certainement. Par contre, il est temps d'admettre que ce que Christopher Young a composé pour la séquelle faiblarde de Chris Wallace surpasse, et de loin, son prédécesseur. Entre deux charges furieuses dans la droite lignée d'un Bela Bartok, le brillant auteur des deux premiers **Hellraiser** développe des thèmes romantiques et nostalgiques d'une épuration toute mystique. Le morceau qui conclut l'album («Dad») est à ce titre un véritable sommet dans la carrière prolifique de ce musicien trop peu suivi.

ATTENTION TELE !

Certaines boîtes télévisuelles se lancent depuis deux ans dans des productions à la fois commercialement et artistiquement ambitieuses, et s'affirment en concurrents sérieux pour les studios. Du coup, des compositeurs peu ou pas sollicités par le grand écran se trouvent dotés de moyens financiers et matériels jusque là inespérés. Les rayonnages commencent à s'étoffer de quelques «BOT» inattendues, dont voici un échantillon.

MOBY DICK
Christopher Gordon
Varèse/Arcade

En tant que coproduction anglo-australienne, ce téléfilm de Franc Roddam avec Patrick Stewart bénéficie de l'apport d'un compositeur australien peu connu qui risque de faire quelques adeptes. Pour qui aime tanguer sur des mélodies maritimes, humer les embruns salés et sentir le vent gonfler les voiles, voici la chasse musicale à la baleine. Entre quelques interventions ethniques maoris (le compat de Melville a subi une sérieuse relocalisation), cette épopée serait idéale si elle avait la bonne idée de se conclure sur un chant marin. Mais cette absence est peut-être due au manque de place, pour une fois que *Varèse* remplit son CD. (73mn24)

MERLIN
Trevor Jones
Varèse (FNAC Import Service)

On constatait déjà dans ces pages à quel point le compositeur de **Dark Crystal** avait retrouvé la patate sur **Dark City**. Aux percussions gothiques du film d'Alex Proyas, il faudra ajouter cette symphonie médiévale composée pour le téléfilm de Steve Barron. Trevor reprend en l'améliorant la structure de son thème pour **Le Dernier des Mohicans** et l'intègre à un ensemble où l'orchestre, impressionnant, délivre essentiellement des extrêmes. Des percussions furieuses s'enchaînent à des chorales délicates et envoûtantes. Pas de demi-mesure, bon dieu, c'est le Moyen Age ! (73mn39)

SNOW WHITE
John Ottman
Citadel (FNAC Import Service)

Ce fascinant téléfilm de Michael Cohn louchant furieusement et avec bonheur du côté de **Legend** et de **La Chair et le Sang**, n'en fait pas plus pour que John Ottman (**Usual Suspects**) se sente pousser des ailes et aille se frotter à deux de ses maîtres, respectivement Goldsmith et Poledouris. Son **Legend** à lui est ainsi tout en apesanteur. Guidé astucieusement par une guitare, il emporte les cieux de l'orchestre avec lequel la palette connue de percussions métalliques légères (xylophone, triangle, clochettes, etc...). Peu thématique mais d'une sonorité très riche, cette musique planante sert le propos «conte-de-fées» que viennent briser les images barbares de son réalisateur. Une alliance intelligente.
(60mn41)

SANG D'ENCRE

MONTSEIGNEUR-RAT
Jean Rollin
Editions Serpentaires

Adulé par le cinéphile [illegible] fantastique français avec près de quarante films à son actif, Jean Rollin excelle tout autant dans la littérature comme nous le confirme son dernier roman «Monseigneur-Rat».
Cambrioleur/écrivain, Monseigneur Rat passe ses nuits à visiter de superbes propriétés pour subvenir à son quotidien. Au cours d'une de ses virées nocturne, Ephémère, un enfant de douze ans, l'attend sagement, sous la pluie et la solitude de sa demeure. Il lui déclare avoir tué ses parents et le supplie de bien vouloir l'adopter. La nuit, Ephémère a des comportements étranges et renseigne tout en travaillant son protecteur sur des cambriolages fructueux. Au fur et à mesure des révélations données par l'enfant, Monseigneur-Rat se laisse envahir par une autre réalité étonnamment proche de ses lectures romantiques. La propos [illegible] vraiment [illegible] narration peu [illegible] nous le révèle.
Jean Rollin nous plonge dans un univers parallèle ni purement réel, ni totalement fantastique. Tout en déambulant sur l'étroitesse du fil qui relie rêve et réalité, il revendique chez l'adulte la réminiscence de l'âme d'une jeunesse fantastique. L'auteur réalise, ainsi, le rêve des amateurs de fantastique et de sérials : vivre concrètement les aventures des héros qui ont glorifié la grande époque du cinéma populaire.

Sophie MOSSION

MOVIES 2000
LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
(Métro St-Georges)
Tél.: 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion. Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

RAYON

UNCLE SAM

Sorti à l'été, une fois de plus, on avait pu redécouvrir il y a quelques temps le chef-d'œuvre de William Lustig, Maniac (maintenant disponible en DVD pour un résultat équivalent), qui n'avait rien perdu de son impact et de sa tension. Ce qui est loin d'être le cas du slasher-opus, **Uncle Sam**, encore inédit chez nous et qu'Elite vient d'éditer en LD et en DVD.

Pourtant, à l'origine, il y avait une idée plutôt ingénieuse du prolifique et talentueux Larry Cohen, déjà scénariste de la trilogie Maniac Cop, également réalisée par Lustig. L'Oncle Sam est un individu pathologiquement nationaliste et xénophobe qui revient de la guerre d'Irak complètement cinglé et contaminé(ment) installé dans un cercueil arborant le drapeau américain. Il ressuscite bien évidemment dans une petite ville typique de banlieue où les habitants se préparent à fêter l'Independance Days pendant que sa femme et sa sœur, qu'il avait copieusement maltraitées jusqu'à son départ, sont en train d'essayer de bâcler son enterrement pour mieux toucher l'assurance. Il tombe avec le shérif du coin, un lourdingue sympa et homme de poids, et l'entre avec un appétit particulièrement enfiévré. Mais ce bon vieux Uncle Sam, chaque fois qu'il se fait exploser par la connerie ambiante et tout ce bétail-aller, revient d'outre-tombe après avoir récupéré d'une manière assez inattendue un uniforme de commandant, pour remettre de l'ordre dans cette pagaille de la manière la plus radicale possible, quelles que soient les dégâts.

Là où une idée de départ finement burlesque laissait figurer un intéressant désir d'ouverture (le film a coûté 2 millions de dollars bien utilisés), Uncle Sam s'enlise lamentablement avec l'introduction pesante et lourde de sang du jeune neveu, fan exclusif de son Oncle Sam dont il vénère aveuglément les pouvoirs guerriers. Il en résulte une baisse de rythme et une faute de goût puisque cette exposition laborieuse occupe les 40 premières minutes du film. Lorsqu'on entre enfin dans le vif du sujet, tout va très vite en dépit de toute crédibilité. Les meurtres, plutôt soignés, se succèdent sans aucun suspense, et un autre patron, délégué par un beau d'artifice-délicieux de l'autre présidente, vient se greffer à cette galerie de personnages déjà bien trop importants pour être convenablement développés. Quant au mythique Isaac Hayes, le «bon» soldat de l'histoire, il traverse le film sans conviction en cabotinant plus que de raison. En somme, un petit film fantastique de plus qui veut aller trop loin dans un sens de mauvais, et qui n'arrive pas à nous captiver dans l'autre (le bon), celui des situations horrifiques et du suspense dont les succès Maniac Cop ne manquaient pas.

En ce qui concerne le cuir, supervisé comme il se doit par Lustig lui-même, rien d'exceptionnel à signaler. Le mixage Dolby Digital est plutôt plat, sans effets particuliers. L'image paraît légèrement floue et peu contrastée, et le Super 35, formaté en 2.35:1, inhabituel pour ce réalisateur, ne sert que trop rarement à donner de l'ampleur et du cachet à un film qui en aurait bien besoin. Niveau suppléments, hormis une bande annonce anodine, on notera l'élément le plus intéressant de ce disque, le commentaire audio de William Lustig, accompagné d'un Isaac Hayes en pleine forme et très naturel qui semble s'être beaucoup amusé sur le tournage. Quant à Lustig, un spécialiste chevronné de la série B, il nous gratifie de quelques et un détails passionnants sur la manière de dépenser le moins d'argent possible en faisant preuve d'ingéniosité et de débrouillardise dans toutes circonstances. Seul petit défaut dans l'ensemble, son hésitance à trouver tous les mots justes et actions de son film très symptomatique d'un super-performeur, bâtis après avoir vu le film on en discute un peu. Un dernier détail : ne vous précipitez pas sur votre télécommande une fois arrivé au générique, car William Lustig, avec

THE THING

Ok, on mettra

LASER

Encore plein de films de la *Hammer* ce mois-ci, tous transcrits sur LD d'après des copies d'archives 35 mm d'excellente qualité, meilleures que toutes celles qu'on ait pu voir jusqu'ici : **Shatter** (inédit, format respecté, copie internationale complète), **La Marque/Terre Contre Satellite (Quatermass 2)**, **Le Triangle à 4 Côtés (Four Sided Triangle)**, **X The Unknown** (inédit) et surtout **Dracula et les Femmes (Dracula Has Risen from the Grave)**, enfin au format respecté et qui retrouve ses couleurs d'époque, ce qui n'est pas le cas de certaines éditions Elite discutables, comme Dracula Prince des Ténèbres.

À PARAÎTRE EN SEPTEMBRE/OCTOBRE

Le Crocodile de la Mort (Eaten Alive). LD/DVD - LTBX -

L'Exorciste (The Exorcist). LD/DVD - LTBX - Edition Spéciale avec suppléments.
Le Retour de Frankenstein (Frankenstein Must Be Destroyed). LD - LTBX.
Frissons (Shivers). LD/DVD - Remasterisé.
Fantômes contre Fantômes (Frighteners). LD - Signature Collection - LTBX - Dolby Digital - Environ 3 heures de suppléments.
Frankenstein s'est Echappé (Curse of Frankenstein)

Perdus dans l'Espace (Lost in Space). LD/DVD - LTBX - Dolby Digital - Edition Spéciale avec suppléments.
Le Jour des Morts-Vivants (Day of the Dead). LD/DVD - LTBX - Remasterisé - Making of.
RoboCop. DVD - Director'Cut - LTBX - L'équivalent par rapport à l'excellent, du LD paru il y a quelques années, mais à un prix beaucoup plus intéressant.

Bruno TERRIER
(remerciements à la boutique Album)

I Spit on your Grave
LD NTSC, LTBX, CLV, 2 faces, Mono. Pas de suppléments pour ce film qui en n'est la horde sanglante, mais une quête de personnage et de situation (couleurs et [illegible]) proprement hallucinante. [illegible] chez [illegible], pour un film à si [illegible] et profondément [illegible] dans des conditions pré[illegible]. On ne pensait à [illegible] d'une hypothétique [illegible] équivalente pour des films [illegible] plus importants, [illegible] Le Caligula à des Yeux.

[illegible] (2 faces, Dolby Digital)
[illegible] Day [illegible] beaucoup plus triste puisque David Fincher est un bien [illegible] et sans panache où le seul morceau de bravoure, un plutôt franchement ridicule, est une fin alternative tellement ridicule et inutile [illegible] on trouvera [illegible] où l'intérêt de ce film [illegible] à Seven est d'ailleurs [illegible] et des extraits [illegible] audio, des

vous présente une sélection de ses nouveautés.

MAKING OF GODZILLA
Pour tout savoir sur le film, texte en anglais 150 F

MAKING OF THE X FILES
Fight The Future tout sur le tournage du film
175 F

PSYCHOS SICKOS SEQUELS
d'horreur des [illegible] sont très chers ce livre en anglais
50 F

ZOMBIE ( ) La musique du chef d'oeuvre de George Romero par Goblin 130 F

DRACULA Vlad [illegible] Terence Fisher, en anglais
60 F

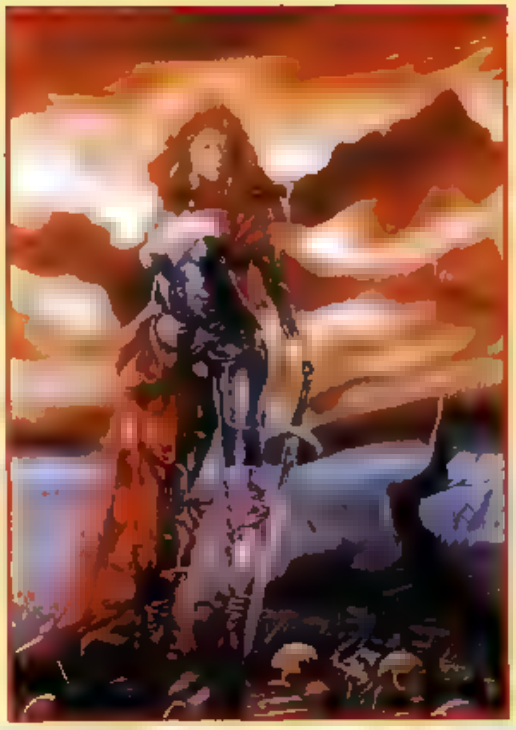
Poster Art from the GOLDEN AGE of Horror Cinema Les plus belles affiches de cinéma [illegible], texte en anglais et espagnol 295 F

BON DE COMMANDE à retourner à SF COLLECTOR,
73 bis rue Henri Richard, 68150 JANVILLE. tél 03 44 76 21 32

DESIGNATION	QTE	PRIX UNIT.	TOTAL
Joindre à votre commande votre règlement par chèque bancaire, CCP ou mandat postal.		SOUS TOTAL	
		FRAIS D'ENVOI	+ 35F
NOM PRENOM		TOTAL	
ADRESSE			
CODE POSTAL VILLE		signature	

catalogue 1998 disponible contre 11 50F en timbres.

Courrier des LECTEURS



Muriel Pisano, Auriol

C'est seulement après avoir vu **Dark City** que je me suis décidée à lire les nombreux articles parus à la sortie du film. Je pensais que les avis divergeraient, voire seraient différents. Mais je me trompais : ils étaient tous reflétaient de semblables opinions. L'ambiance glauque, les références à Kafka, à Philip K. Dick, les comparaisons avec **Brazil**, **Blade Runner**...

De plus, d'après ces critiques, Alex Proyas construit son récit selon deux axes : la seule différence, apparemment, réside dans le fait que l'argument de l'un est plus facile à suivre que celui de l'autre. Bon, personnellement, je n'ai pas trouvé une telle différence entre les deux films. Ils m'ont tous les deux paru très compliqués et manquant de cohérence. Mais ce n'est pas grave, car ces films m'ont quand même beaucoup plu.

Mais cette note n'est-ce pas une critique simpliste du film, que tant un de ses nombreux de la magie du récit ?

Pour ma part, je trouve **Dark City** pour la plupart de ses qualités, une véritable réussite. Je trouve notamment à elle seule la mise en scène de cette société étouffante où personne ne semble vivre et qui fait tant penser à ces fourmilières ou sociétés où chacun joue un petit rôle bien précis et ne peut en sortir sous peine d'être éliminé. Ces gens qui vivent dans ces immeubles sans fenêtres, ces bureaux où travaillent des employés qui ne savent pas ce qu'ils font, ces policiers qui semblent être des automates, ces hommes de main qui ne sont que des pantins, ces boîtes aux lettres qui ne servent à rien, ces rues désertes... Tout cela participe à une ambiance de malaise et d'étrangeté qui est vraiment très réussie. Et puis, il y a ces personnages qui, comme Murdoch, ont une véritable personnalité, ou ceux qui, comme Schreber, ont un côté touchant et pathétique. Et ces scènes où Murdoch, Schreber et Emma Murray se retrouvent dans le bureau de Murdoch, ou celle où Murdoch et Schreber se retrouvent dans le bureau de Schreber, sont vraiment très réussies.

Mais cette note n'est-ce pas une critique simpliste du film, que tant un de ses nombreux de la magie du récit ?

Pour ma part, je trouve **Dark City** pour la plupart de ses qualités, une véritable réussite. Je trouve notamment à elle seule la mise en scène de cette société étouffante où personne ne semble vivre et qui fait tant penser à ces fourmilières ou sociétés où chacun joue un petit rôle bien précis et ne peut en sortir sous peine d'être éliminé. Ces gens qui vivent dans ces immeubles sans fenêtres, ces bureaux où travaillent des employés qui ne savent pas ce qu'ils font, ces policiers qui semblent être des automates, ces hommes de main qui ne sont que des pantins, ces boîtes aux lettres qui ne servent à rien, ces rues désertes... Tout cela participe à une ambiance de malaise et d'étrangeté qui est vraiment très réussie. Et puis, il y a ces personnages qui, comme Murdoch, ont une véritable personnalité, ou ceux qui, comme Schreber, ont un côté touchant et pathétique. Et ces scènes où Murdoch, Schreber et Emma Murray se retrouvent dans le bureau de Murdoch, ou celle où Murdoch et Schreber se retrouvent dans le bureau de Schreber, sont vraiment très réussies.

Gilles Franciscano, Lyon

Juste un petit mot pour vous dire que baignant dans la SF et le fantastique depuis toujours, je ne pense que vous félicitez pour votre magazine.

Je viens quelques mots à vous tout plus que de vous féliciter, en espérant que vous intéresserait de la lecture. En alternant le plaisir, vous je vous souhaite bonne continuation et tout le courage [illegible] à vos petites [illegible]

Jack Dawson, Souppes-sur-Loing

Petite question les vrais fans un peu de respect pour les néophytes l'as de suite au **Titanic** de James Cameron. Vu en matière des suites : les films avec des machines à tête absolument inutiles les autres tiennent quelque chose [illegible] Pitié [illegible] Après cela, j'ai hâte de voir **Episode I**. Sinon, j'ai bien aimé **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**, **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**.

Quelqu'un pourrait me dire si cette semaine sera une suite à **Titanic** ou quelque chose dans le style ? [illegible] et si oui, quand et où [illegible] Merci d'avance.

Et dès lors **Autant en Emporte le Vent**, **Casablanca**, **La Nuit du Chasseur**, **Le Tax Driver**, [illegible] **Citizen Kane 2**, **Le Retour de Bon**, **la Brute et le Truand** [illegible] **Dernier Tango à Madrid** [illegible] **La Porte du Paradis** [illegible] Vous savez, j'ai bien avait cartonné ? Je ne crois pas.

Alors qu'on nous fasse des Men In Black ? des Alien Vs Predator des Jurassic Park 12 ? des Visiteurs 3 ? des Laure Sinclair 89 [illegible] Vous savez, j'ai bien aimé **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**.

Quelqu'un pourrait me dire si cette semaine sera une suite à **Titanic** ou quelque chose dans le style ? [illegible] et si oui, quand et où [illegible] Merci d'avance.

Et dès lors **Autant en Emporte le Vent**, **Casablanca**, **La Nuit du Chasseur**, **Le Tax Driver**, [illegible] **Citizen Kane 2**, **Le Retour de Bon**, **la Brute et le Truand** [illegible] **Dernier Tango à Madrid** [illegible] **La Porte du Paradis** [illegible] Vous savez, j'ai bien avait cartonné ? Je ne crois pas.

Alors qu'on nous fasse des Men In Black ? des Alien Vs Predator des Jurassic Park 12 ? des Visiteurs 3 ? des Laure Sinclair 89 [illegible] Vous savez, j'ai bien aimé **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**.

Nelly Palthey, Serley

Lassée par ces éternels bruitages exagérant sur leur Coupe du monde de Foot [illegible] je vais me faire violence pour vous écrire [illegible] concernant un article de bandeau intrigue [illegible] Vous connaissez bien des lettres [illegible] Vous savez, j'ai bien aimé **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**.

Quelqu'un pourrait me dire si cette semaine sera une suite à **Titanic** ou quelque chose dans le style ? [illegible] et si oui, quand et où [illegible] Merci d'avance.

Et dès lors **Autant en Emporte le Vent**, **Casablanca**, **La Nuit du Chasseur**, **Le Tax Driver**, [illegible] **Citizen Kane 2**, **Le Retour de Bon**, **la Brute et le Truand** [illegible] **Dernier Tango à Madrid** [illegible] **La Porte du Paradis** [illegible] Vous savez, j'ai bien avait cartonné ? Je ne crois pas.

Alors qu'on nous fasse des Men In Black ? des Alien Vs Predator des Jurassic Park 12 ? des Visiteurs 3 ? des Laure Sinclair 89 [illegible] Vous savez, j'ai bien aimé **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**.

Quelqu'un pourrait me dire si cette semaine sera une suite à **Titanic** ou quelque chose dans le style ? [illegible] et si oui, quand et où [illegible] Merci d'avance.

Et dès lors **Autant en Emporte le Vent**, **Casablanca**, **La Nuit du Chasseur**, **Le Tax Driver**, [illegible] **Citizen Kane 2**, **Le Retour de Bon**, **la Brute et le Truand** [illegible] **Dernier Tango à Madrid** [illegible] **La Porte du Paradis** [illegible] Vous savez, j'ai bien avait cartonné ? Je ne crois pas.

Alors qu'on nous fasse des Men In Black ? des Alien Vs Predator des Jurassic Park 12 ? des Visiteurs 3 ? des Laure Sinclair 89 [illegible] Vous savez, j'ai bien aimé **Le Bossu de Notre-Dame**, **Le Roi Lion**, **Hercule**, **Mulan**, **Pocahontas**.

Yann Le Leyour, Londres

Je suis allé voir **Godzilla** cette semaine à Londres et je vais faire de mes lecteurs de Vox. Mais qu'est-ce à dire ? Ce siècle Économique ? Si ! Que dire ? Vous savez sûr ce navet hallucinant ? Générique : la Marseillaise retentit sur des images de lézards et de pains aux Murmures dans la salle. Bon, on sait déjà que ce film n'est pas notre qui allaient venues de se faire un film de monstre, je pense, mais je ne m'attendais pas à ce que la Marseillaise japonais par une grosse bête sous-marine et invisible, qui laisse quand même une grosse empreinte. Le gros de ce film, je le garde pour la fin. Il se passe à New York. Vous savez, New York, la ville qui ne dort jamais, la ville qui ne connaît pas la crise, la ville qui ne connaît pas la peur, la ville qui ne connaît pas la mort, la ville qui ne connaît pas la vie, la ville qui ne connaît pas la ville, la ville qui ne connaît pas la ville.

Et bien, en fait, New York, c'est une ville qui ne connaît pas la peur, la ville qui ne connaît pas la mort, la ville qui ne connaît pas la vie, la ville qui ne connaît pas la ville, la ville qui ne connaît pas la ville.

Et bien, en fait, New York, c'est une ville qui ne connaît pas la peur, la ville qui ne connaît pas la mort, la ville qui ne connaît pas la vie, la ville qui ne connaît pas la ville, la ville qui ne connaît pas la ville.

PETITES ANNONCES

Lisa Stevens, Bandol

Après avoir vu **Dark City** quelque chose me gênait, mais il m'était difficile de le définir. J'étais tiraillée entre la perception d'un film presque métaphysique et celle d'une histoire dont la platitude ne laissait planer aucun doute.
Mais voilà que dans le n°114, je lis l'opinion d'Olivier l'agnère et cela m'ouvrit les yeux, du moins l'espérai-je. Toutefois, je doute qu'Olivier soit allé voir **Dark City** sans idées préconçues !
Je dirais qu'il n'y a aucune ambition dans ce film. Alex Proyas se sert du fantastique comme d'un moyen pour exposer une réalité bien funeste. Depuis toujours, beaucoup trop d'individus se font manipuler sans le savoir vraiment. **Dark City** est un film entier, clairvoyant sur notre société mondiale, mais qui ne livre rien, qui n'ajoute rien. En fait, c'est une suite de métaphores. La présence de ces Chauves, de ces Immeubles qui apparaissent et disparaissent, ne sont que des allégories et artifices pour dépeindre une réalité que l'on connaît bien, puisqu'on la vit.
En le visionnant, j'étais pourtant impressionnée, comme envoûtée, et je reconnais que Proyas m'a conduite là où il voulait. Je me suis posée des questions, seulement je ne trouvais aucune réponse. Normal, **Dark City** est un film qui ne renferme aucune problématique. En fait, l'auteur exerce sur nous le pouvoir qu'il décrit dans son film : perte de réflexion, perte de liberté.
Mais voilà, là est peut-être son génie. Je dis bien, peut-être.

Philippe Lüthi, Genève, Suisse

Excellente idée votre index des films fantastiques, très allléchant. Entièrement d'accord pour qu'il soit le plus complet possible, très marrante cette quantité invraisemblable de «Alien quelque chose», les photos, les affiches, magnifiques. Seulement, attendre à chaque fois deux mois pour la suite, c'est assez frustrant. Imaginez un lecteur relativement vicieux qui aimerait bien un petit résumé et un avis sur, au hasard... **Willow** *(le hasard ne paraît évidemment, lui aussi, pourvu pas Zu, pendant que tu y es ?)*. Que fait-on pour lui, je vous le demande ? En outre, je suis passionné par la musique de film et l'idéal serait de pouvoir disposer d'une information sur celle-ci quand elle existe.

Ton avis rejoint celui de petits impatients, peu nombreux, heureusement, qui préféreraient disposer tout de suite d'un dictionnaire complet. Mais un tel ouvrage réclame plusieurs années et un temps immaîtrisable, d'autant qu'il vaut mieux revoir les films pour en parler. Ainsi, je me suis ressenné sept **Asuitryville** *sur les huit examinés pour ce seul chapitre. Même une bête ne l'aurait pas fait...*
Et pour ton lecteur vicieux, j'ai la solution : qu'il consulte notre index dans le n°100, il y découvrira ceci : « **Willow***, Mad n°58 l' 20». Soit il le possède, soit il le commande, et dans les deux cas il est sauvé. Qu'est-ce que tu dis de ça ? J.P.P.*

Jacques Philippon, Nice

Je crois qu'un des points forts d'*Impact* et *Mad Movies*, à part les excellentes interviews de réalisateurs et producteurs c'est : des espèces de petits forums pour chaque film important, suivis par ceux des lecteurs qui donnent leur avis et se bouffent le nez. Il y a eu ça pour **Independence Day**. C'était very chouette !
Là, je viens de voir **Armageddon** et ça rase puissamment. J'aimerais bien lire des débats de lecteurs-bolcheviks !
Michael Bay (dangereux récidiviste) est devenu encore plus hystérique. Il fait toujours trois ou quatre plans par seconde, mais maintenant il remue sa caméra dans tous les sens, pour qu'on ne puisse pas voir l'image ! Bientôt, il la fera tourner comme une toupie et les gens dans la salle se dévisseront les vertèbres cervicales en essayant de suivre. Ou alors, il lâchera de pleins écheveaux de plumes devant l'objectif, afin qu'on y voit plus rien *(tu veux que je te dise : là tu exagères !)*.
Wanted ! Michael Bay, individu extrêmement méchant, acharné à empêcher les honnêtes spectateurs de regarder les jolies images à l'écran.

Christophe Lacaux, Châteauroux

Salut à toute l'équipe de *Mad*. Je suis un jeune dessinateur complètement fada de fantastique et de science-fiction et je suis en train de bosser avec une bande de petits zigotos topdus sur un fanzine appelé *Cadavre Exquis*. Disons, pour abréger qu'il s'agira un peu du *Canard Enchaîné* du fantastique et de la SF. A ce sujet, nous recherchons des collaborateurs et toute personne intéressée peut donc prendre contact avec moi.
Sur un plan plus personnel, je recherche des petits boulots qui correspondraient à ma passion. Mes influences vont de Tim Burton (pour le style délirant et kitsch) à Giger (pour le côté démoniaque obsessionnel), et de Moebius (pour l'aspect épuré et métaphysique) à Lovecraft (pour ses mondes féeriques à la Elysia). Je vous joins une illustration de la perversion représentant la créature Itimaqua, démon des vents et tempêtes dans Necronomicon. Ma sœur me dit qu'il ressemble à un canard constipé, qu'en pensez-vous ?
Merci pour sa publication éventuelle accompagnée de mon adresse : **Christophe Lacaux, 39, rue des Tamaris, 36000 Châteauroux.**

Ne crois pas te sortir qui délire, en fait ton dessin ressemble à s'y méprendre au Corniaude. Avec ça, tu ne peux qu'y arriver. Et plus vite que les autres, même ! J.P.P.

Rech. enregistrement des documentaires **Ed Wood**, **Encubit Hollywood** diffusé les 8 et 9 août sur Ciné Cinéfil. = VHS de **Night of the Creeps** (Extra-Sanguines) de Fred Dekker ou VF Pierre Dupuis. 10-81 Les Abricotines, Apt 6 17, 84300 Elne.

Rech. édition spéciale de **Hellraiser 2**, **Freddy 1**, **Cannibal Ferox** + progms diverses VHS. Liste sur demande. Sébastien, tel 06 82 37 66 72.

Vds collections **Star Wars**, **Star Trek**, **X-Files**, **Jurassic Park**, **James Bond**, Sherlock Holmes, **Lois & Clark**, **Indiana Jones**, Commandant Cousteau (ch non, pas lui, au moins !)... Liste sur demande. Rech. tout sur Bob Morane et Le Saint. Bernard Tuzet, 34 rue de la Sénerie, 59554 Hem-lez-Roubaix.

Ach. Générique Série 1 à 3, 5, 8 à 11, 22 et 1851. Ludovic au 04 93 37 46 56.

Rech. magazine de **Sleepaway Camp**, **Thun**, **La Revanche des Mort-Vivants**, **Possession**, **Jack le Tueur de Géants**, **Cataphora**, **L'Epée Sauvage**, **Le Manoir de la Terreur** et **Le Cauchemar de Dracula**. Patrick Montana, Orbal, 34370 Cluzeau-Rabastens.

Vds VHS de films fantastiques, BCR, archives n° de *M.M.*, *F.F.*, *Starlog*. Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuss, 20 rue de Verpins, apt 16, 59650 Lille.

Rech. n° épuisés de Générations Séries contre n° épuisés de *F.F.*, Laurent Tassoux, 5 rue de Creach Mezec, 29290 Loc Maria Plouzané.

Rech. à prix raisonnable la parapluie du tueur de **Scream** avec le masque identique à celui du film. Damien Marchal, rue des Vergers, 20, 1950 Yvoir, Belgique.

Vds jeux *Playstation* et *Nintendo 64*. Zelda 3, *Donkey Kong 64*, *Mission: IMPOSSIBLE*, *Duke Nukem 64*, *Turok 2*, *Quake 64*, etc. Didier au 04 90 87 27 16.

Rech. à prix corrects comics (US et VF), mangas, BD européennes et livres de SF et d'horreur. Envoyer liste à Olivier Coudon, 3 rue des Oiseaux, 34130 Frontignan.

Rech. tout doc sur Sarah Michelle Gellar (**Scream 2**, **Buffy contre les Vampires**) + VHS de **Buffy the Vampire Slayer**. Anthony Guilhemet, 34 bis 5e Marins Bonnard, La Garenne, 13170 Les Pennes Mirabeau.

Vds trading cards **Star Wars**, **Spawn**, **James Coburn le Holt**, **Tales from the Crypt**, **Empire Strikes Back**. Stéphane au 01 69 43 81 79 entre 18 et 21 h.

Rech. VHS ou LD de **Hellraiser 1 & 2** (VF ou VOST). + VHS de **Braindeath** et documentaires de Model Ed 54 (**Alien**, **Star Wars**...). Darius Rompante, Chemin de Sayet, 84570 Le Thor.

Vds ou échange tirés 60 posters grand format et plaquettes de grandes affiches (Dali, Van Gogh, Monet, Degas...). Prix : 300 F port compris. Mr Pachowiak, 90 rue de la République, 13002 Marseille. *Ici je serai grandement heureux, car ça fait bientôt un mois depuis la dernière fois, merci pour lapin !*

Rech. tout doc sur Jerry O'Connell (**Stidoes**, **Scream 2**). Rech. possible contre doss sur vos vedettes préférées. Gabrielle Cardonne, 9 rue de la Benjarie, 14280 St Germain la Blanche Herbe.

Vds trilogie **Buffy** + **Terreur de Vampires** 70 F port compris. Rech. *The Official X-Files Magazine* n°1 (et/ou) chez *Titan*) et *X-Tel*. 03 20 60 57 08 après 20 h.

Vds/ech. plus de 2.000 livres anticipation/fantastique (dès mai, on trouvera pas les échanger contre les 80 posters à Pokémon ! Non, parce que ça laissera de la place dans les *F.A.*). Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Parisis, 95140 Mitry.

Vds films rares (1.300 titres), affiches, fanzines, magazines anciens, BD US et européennes... Catalogue contre 4 timbres à Jérôme Poiron, 160 rue du Maréchal Leclerc, 69800 Pont l'Evêque.

Rech. à tout prix BD «Batman» n°1 + «Batman Dark Knight» 3 et 4. Julien au 01 48 80 62 61.

Rech. tout doc sur **The Crow 1** et **2** : posters, maquettes, affiches, BO, bandes... Sofie Vanherpen, Bruyère 43, 9040 Sottea, Belgique.

Ach. *M.M.* 1 à 9 + 11, *Cinéfeuil* 2, *Starlog* 121, 130 à 132, 140-1993, 1982 et 1987. Ludovic au 04 93 37 46 56.

Ach. toute photo concernant **Scream 1** et **Souviens-toi l'été Dernier**. Mickaël Bonnet, Cimetière, 25500 Morteau.

Vds mag. *X-Files* VF (1 à 8 et HS1) et UK (1). Perepend au Planète 47 à 59, 61 à 72, 75 à 79 et 94. Soundtrack 50 à 56 et «making of» 115. **Brain Dead**, **JFK**... Philippe Sarlandie, 20 rue du Muscat, 66140 Canet-Village.

Vds à très petits prix collection de comics en double (marvel, DC, Image, Dark Horse, Wizard...). Tradercards Log, séries que nouveautés trading cards. Exemplaires rares tenu ce qui concerne Steven Bisley. Rech. *Wizard* n°51. Liste sur demande à Laurent Kostrzewski, 9 rue Boudaume, 64121 Serres Castet.

Vds doc. rech. trading cards (**Star Wars**, **X-Files**, **the Movie**...). Liste sur demande à Christophe Bonnet, 32 rue de Villiers, 77930 Melle.

Rech. costume du tueur de **Scream** (masque et transformateur de voix compris) + musique de Michael Myers (*je n'ai le texte sur un peu de place, mais aussi la musique de fusion sur la 666, merci ça la rue encore grave...*). Aurélien Congiano, 6 allée des Hêtres, 91220 Brétigny.

Vds cartes **X-Files**, **the Movie**, **Buffy**, **the Vampire Slayer**, **Xena : Warrior Princess** saison 2. David au 04 75 43 44 05.

Vds nbreuses VHS : **Renaissance**, **Zombi 3**, **Terminator 2**, **Jaws**... 50 F pièce, 80 F les deux. Prendre sélection. 1 poster offert. Romain Mondeau, 20 rue de Strasbourg, 38000 Chambéry.

Ach. affiches, photos d'exploitation, dossiers de presse, magazines et fanzines. Rech. possibles. Envoyer listes à Christine Fernandez, BP 20, 13266 Marseille cedex 11.

Rech. VHS de **La Traque**, **Le Retour sur l'Horloge** et **L'Incident**. Olivier au 01 44 93 80 36.

Vds revues françaises et étrangères, livres, BD, LD, VHS, BD mangas. Liste contre enveloppe timbrée à Jean-Marie Tudot, 32 rue Anatole France, 71300 Montceau-les-Mines.

Vds CD **X-Files** (Futures 100 F). Rech. tout doc (chansons, scénars...) centré dans **X-Files**. Claire Rouche, 160 rue Claude Berthollet, 34000 Montpellier.

Ach. tout sur Halloween : le film, les films, les articles, livres, masques, objets... Christophe Dufour, 30 rue des Genêts, 62360 Saint Léonard.

Rech., ech., vds trading cards de la trilogie **Star Wars** (Widevision). Christian Wagner, 25 rue de Lutterage, L-4384, Ehlerange, Grand Duché de Luxembourg.

Vds nbreux films rares en VF ou VOST : **Le Monstre des Temps Perdus**, **La Revanche de la Créature**, **La Maison du Diable**... Berchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds BD en CD, livres de poche, romans, bandes dessinées, VHS... Eric Lefebvre, 27 rés. du Lac, 58000 Chitellcensoll.

Rech. VHS des films de Ed Wood et courts métrages de David Lynch. BO en CD et première affiche d'**Eraserhead** + VHS de **L'Ultime Razzia**. Sébastien Gross, Les Billettes villa 52, 83500 Draguignan.

Vds nbreux magazines et VHS sur le fantastique : collection World Apart (livres, vidéos, affiches...) *Dites Dites ! des milliers World Apart, quelle horreur... On les sort aux oiseaux et ça effraie les poux, c'est ce !)*. Audrey Chastelier, 3/10 allée des Tilleuls, 77500 Vieux-le-Pérul.

Rech. VHS et CD rares de Depeche Mode. David Commenos, 9 rue Anatole France, 92320 Chatillon.

Vds LD PAL VF du **Maître des Illusions** état neuf, 200 F port compris. Murielle Bonnaut, Le Morgat, 24580 Condrieux.

Rech. désespérément VHS de **La Fantasma Noire** de Michael Mann. Franck Lefèvre, 16 rue du 18 juin, 95430 Ermont.

Rech. épisode **The Game** de la série **Alice Nation** + **série Alex Henderson** en PAL et VO. Annie Morion, Necronomicon n°7, 7350 Tongres, Belgique.

Vds F.F. années 70/80 n°46. Philippe au 01 40 60 08 56.

Rech. VHS de **Georgino** de Laurent Boutonnat. J. Montejon, 9 rue des Rôtondes, 21000 Dijon.

Vds, ech., ach. CCC *X-Files* tous et autres séries, cinémas 10/30. Vds maillots cards **Fight the Future**, set complet 150 F + 15 F de port. Liste sur demande à Colyn Pays, 26 rue Bayard, 26000 Valence.

Ach. VHS de **Qu'est Devenu le Bébé de Rosemary** ? (si vendu à la DASS, *on m'a dit !*). Sébastien au 02 54 20 04 79 après 18 h.

Rech. affiches françaises et étrangères de **Scream 2** et **Sexcrimes**. Vds nbreux docs sur *X-Files* (livres, K7, t-shirts...). Emilie Maugras, 33 allée J.P. Rameau, 77190 Dammarie.

Vds 80 F pièce VHS de Volcano, **Last Action Hero**, **Freejack** et **Boondock**. Lucie Delignes, 39 rue Curiel, 75019 Paris.

Ch. *M.M.* 1 à 10, *F.F.* 1 à 9 et 2 hors série. Vds *M.M.* 17 à 180, *F.F.* 1 à 150, affiches de films, magazines de hard-rock. Frédéric Merian, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Rech. affiches US de **Tueurs Nés**, **Une Nuit en Enfer** et **Pulp Fiction**. J. Buissonnière, 170 bd du Nord, 84200 Carpentras.

Vds nbreux comics US : Marvel, DC, Image, Dark Horse... Liste contre enveloppe timbrée à Alexandre Helin, 17 bd Louis Hayet, 59111 Boulbais.

Rech. affiche de **Scream**. Ech. possible contre **Cotton**, **Deep Impact** ou **Scream 2**. Laurent Marchais, 22 bis rue de la République, 36700 Clion.

Rech. tout doc sur Drew Barrymore, Denise Richards, Heather Graham, Shari Ulrich et VHS de la série *Buffy the Vampire Slayer*. Christelle Munoz, 42 rue Saint-Jacques, 13006 Marseille.

Vds LD NTSC **Seven** (coffret collector) et *M.M.* 37 105 spécial 007. Nicolas au 01 43 78 19 61.

Vds comics français (Strange, Nova, Titans...) et US, ainsi que divers produits **Star Wars**. Liste sur demande à Audrey Mounier, 4 rue des Meules, 71460 Chalon-sur-Saône.

Rech. *F.F.* 3, 5, 10 à 12, 47 à 7, 8, 11 à 13. Vds/ech 4 à 12. Vds ou ech. *Marvel* 3 et *Strange* à Stéphane Rousse, 37 Grande Rue, 79200 Rorthy Mauvinais.

Vds comics (Marvel, DC, Image...) à 5 F et 8F pièce, nouveautés formats, trade paperbacks, graphic novels. Liste contre 1 timbre à David Gantenaschein, n°15 Hollbach, 57570 Lachambre.

Vds bD de Tezuka en import japonais. Tél. 04 79 37 20 78.

Rech. VHS de **Tarantula**, **Les Insectes de Feu**, **L'Invasion des Araignées Géantes** et **La Nuit des Vers Géants**. Jocelyne Segonneau, 46 rue du General Séré de Rivière, 95110 Sanois.

Rech. documentaire interviews mélangeant le futur entre Terry Gilliam et Universal ou **Brazil**, ainsi que le doc sur George Orwell diffusé sur France 3. Johannes Roger, 146 avenue de Flandre, 75019 Paris.

Vds invention PAL : **Mars Attacks** (130 F), **Jumanji** (130 F), **Philadelphia** (130 F), **Alaska** (130 F) et **Malcolm X** (100 F). Stéphane au 01 60 84 24 62.

Rech. VHS du **Mystère du Lac de Montagne** d'Alexandre Byrd ainsi que tout film de ce metteur en scène. Jean-Luc au 01 43 06 94 08.

Le Club Correspondant X-Files ouvre à nouveau ses portes (*ça s'entend qu'il arrive, il vient même de les refermer...*) avec thérévarant une nouvelle édition (adresse : www.xfiles.org/club). Vous pouvez venir nous voir sur le Net et entrer dans notre équipe par les voies classiques. CCFX, c/o Gil Procureur, 130 route des Dents, 74400 Chamonix.

Bruno Estragues, Pollestres

Les Vampires ! Sujet intarissable largement exploité par les cinéastes. Pour preuve, les superbes films qui s'en inspirent, jusqu'à récemment le **Vampires** de Carpenter dont les effets spéciaux sont tout simplement ahurissants.
Je n'ai pas résisté à me faire moi-même mon cinéma, sans prétention aucune, avec des vampires tout aussi effrayants (voir article dans *Mad Movies* 112). A ce sujet, et suite aux nombreuses lettres reçues grâce à vous, je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont apporté leur soutien. Le film doit se terminer normalement fin 98 et j'ai tenu à vous faire parvenir en exclusivité une des premières photos de **Katrina** (rôle tenu par Syndie Couturier). Pour me contacter et pour toute information, voici mes coordonnées : Bruno Estragues, 5, impasse des Chasselas, 66450 Pollestres.

Eric Babikian, Grenoble

Scream 2, la suite, la sequelle, la revanche, le retour de la vengeance. **Scream 2**, thriller fantastique indigeste... Aïe, aïe, aïe, que s'est-il passé ? Pourquoi ce dérapage, ces incohérences, ce développement à l'emporte-pièce, ce dénouement à la Scoubidou ? Où est passé le génie du premier opus ? Peut-on construire un film sur des hors champs répétitifs et prévisibles qui mènent à la saturation tout en balançant des clins d'oeil inutiles à d'autres oeuvres pour faire beau et instruit cinématographiquement ? On y voit même du **Fame**, ils n'ont pas pensé à **Toy Story**. Que retenir ? Certainement deux scènes qui, à défaut d'être antidiluviennes, sont originales : la chasse aux téléphones portables sur le campus et la sortie périlleuse pour Sydney et sa copine de la voiture de police accidentée. La parodie volontaire c'est bien, c'est surtout inattaquable, mais quand elle devient parodie d'elle-même, là il y a un sérieux problème. En conclusion «souvenirs-toi l'été dernier» de **Scream** tout court et c'est tout !
Voilà ce que je voulais écrire à la sortie du cinéma, mais avec un peu de recul, finalement **Scream 2** c'est pas si mal, c'est même très bien, et que ceux qui n'aiment pas et qui émettent des critiques négatives essaient d'en faire autant. Non, vraiment, bravo messieurs Williamson et Wes Craven, au fait comment ça marche un nouveau ? (*Attends, j'appelle Michel Chevalet !*) ?

Sylvia De Connick, Grugies

Je vous écris à nouveau pour vous donner mon avis sur une nouvelle série diffusée sur M6 le vendredi soit vers 23 h 30 et qui s'intitule ***Buffy contre les Vampires***. Pour ma part, je trouve les effets spéciaux assez mal faits et le propos traité de façon ennuyeuse. Pouvez-vous publier mon adresse ? L'avis des autres lecteurs m'intéresse.
J'ai appris récemment que l'excellent magazine *Télémaxx* s'arrêtait, alors que va devenir Marc Toullec (*il écrit sous pseudo dans une certaine revue. Très bonne d'ailleurs !*) ? Je voulais aussi vous féliciter pour le *Fantastic Guide*. Beaucoup de fans du genre l'apprécient. Sylvia De Connick, 15, rue de Savoie, 02660 Grugies.

David Geron, Fosfor Continent, Verviers, Suisse

Fosfor Continent est une mini-entreprise n'employant qu'une seule personne. Elle s'occupe de monstres, en chiffres le plus souvent, en résine de temps en temps, en peinture quand ça lui prend. *Fosfor Continent* sauvegarde vos vieux vêtements, qui peuvent devenir un monstre-gamin sale ou bancal, et ceci pour un prix modique.
Fosfor Continent attend vos tripes (propres svouplee !) ou vos questions à David Geron, 8, place Verte, 4800 Verviers, Belgique.
Fosfor Continent a modestement choisi *Mad Movies* (son magazine préféré) pour être le premier à diffuser une image révélatrice de l'esprit dérangé qui anime son équipe réduite. *Mad Movies*, *Fosfor Continent* l'aime depuis longtemps déjà. Un peu d'aide en retour ?
Hey, JPP, une tuse sur le front pour toi et ton *Fantastic Guide* que j'attendais depuis fort longtemps. Et je ne dis pas ça pour que tu me publies.

Je suis pas sûr d'avoir tout compris, mais ça a l'air bougrement sympathique tout truc. Et comment elle s'appelle, la boîte, déjà ?

LE TITRE MYSTERIEUX

Plait-il, une petite photo pour Mad Movies *? Bon, mais alors vite fait, les gars. Et puis, seulement en noir, hein, sinon ça m'intéresse pas.*
O.K., on verra ça, quel cabotin, lui alors ! Bon, toujours est-il qu'il vous suffit de reconnaître le film d'où sort ce gracieux bipède pour gagner le prochain *Mad Movies* livré tout droit chez vous. Notre photo précédente provenait du **Jungle Manhunt**, de Lew Landers, une histoire de Jim la Jungle où intervenaient quelques sauriens rigolos. L'affaire n'a pas échappé à Stéphane Mauduit, Irène Munoz, Patrice Blondet, Bernard Lamboley, Jean-Louis Rougier, suivis par Olivier Tassart, Michel Rossillon, Frank Taligrani, David Bruand, Frans Vermeire, Denis Brusseaux et Pierre Panisset.

Rech. BD *Corpsbleu* (70-80) et BD de **Conan le Barbare**. Vends 1, 3 et 6 + tout document sur Bruce de Palma, Wes Craven, Kate Winslet, Winona Ryder, Bill Paxton et Stephen King. Emmanuel Bracconnier, L'Escarelhaut n°27, 30320 Beaucaire-Bel-Air.

Vds trading cards **X-Files - Fight the Future** sets complets, sortes à l'unité. Nicolas Vaudey, 36 place Paul Langevin, 34290 Montblanc.

Vds nombreux posters **Star Wars** + boîtes les mêmes vendues US. Ecrire à Michael Winoy, 67 rue Pierre Taillet, 7000 Boussoit-sur-Haine, Belgique.

Vds 10 à 15 pièces magazine *Starlog* N° 1 à 6, 8, 10, 11, 13, 15 à 19, sous cpt magazine *X-Files* 1 à 5, 7, 10 et 11 (20 F pièce). Tél. : 04 79 80 89 31 de 18 h 20 h.

Vds 100 F pièce bouteilles **H2O**, **MJE**, **Le Sens Element**, **Casper**, **X-Files**, **Mars Attacks** ! + affiches (120x160) de **MJE** et **Dirty Dancing** (80 F). Medd au 01 40 24 47 79.

Vds, ach., éch. trading cards (films, séries, illustrateurs...) + cartes à l'unité, sets complets, cartes spéciales et promos. Liste contre enveloppe timbrée à Nathalie Lapendery, 39 square Michel Chasles, 77350 Le Mée-sur-Seine.

Vds livres collection «Gore», VHS. Rech. **La Guerre du Monde** en VF. Liste contre 1 timbre à Christophe Bat, 208 av. des Ducs de Savoie, 73400 Ugine.

Vds *Starlog* N° 1 à 29 + HS, 3 titres May 1 à 19 + HS, VHS, Posters, calendriers. Hacene Belchabane, 50 rue Louis Pergaud, 70000 Lure.

Ch. BD «Les tours d'Ardhame» et «Orchidée noire» de Dave McKean. Raphaël au 02 20 35 04 18.

Vds cartes postales, sets complets, photos cinéma et séries TV. Liste contre enveloppe timbrée à Lily Dan, 2 rue Félix Faure, 92600 Asnières.

Vds livres cinéma, BD, K7, E.T., M.M., Starlog... Paul Wagner, 7 av. du 5 mai 1945, 68330 Huningue.

Rech. tout sur *Buffy contre les Vampires* + docs sur les sorcières, vampires et fantômes en général. Emma Guth, 36 rue Wolfisheimer, 67380 Lingolsheim.

Vds collection **Star Wars** FF-65 (A-Wing, C-3P0, Mantle...). Gilles Degrange, 86 Cité Gabrielle Rubez, 1961 Lessines, Belgique.

Vds affiches de **Dark City**, **Les Mystères de l'Ouest**, **Sphère**, **Titanic**... Rech. *Starwars* 2400, 2402, 2404, 2470, 2475. Anne-Hoet Mariton, Ancien chemin de Malemort, 84260 Carpentras.

Propose ou rech. + de 770 séries TV : Gulliver, **Star Trek**, **Capitaine Flam**... Liste sur demande à Johnny Trattenello, 63 rue du Haut-Sart, Belgique.

Poss. univers du Horror Gothic rech. VHS et docs avec Bela Lugosi, Vincent Price, Christopher Lee, ainsi que correspondants. Marie Illarz, 65 rue de Clichy, 75010 Paris.

Rech. M.M. anciens (n° 26, BD en CD-I Excalibur). Vds de **La Dernière Vague** et **Psychose Phase 3**. Guillaume au 01 40 30 17 93.

Rech. tout sur **Scream** et **Scream 2**, y compris le masque du tueur + docs sur **The Craft** et *Buffy contre les Vampires*. Jeanne Tranchero, 29 rue de Nancy, 54360 Foug.

Collectionneur propose divers films SF, étranges, monstres... Liste contre 12 F en timbres à Yann Israël, 2 rue du 8 mai 1945, 60530 Neuilly-en-Thelle.

Rech. tout doc sur Nicolas Cage, Isabelle Sanzarelli. 15 rue Lakanal, 75015 Paris.

Ach., mémorabilia, le *Horror and Science-fiction Films* vol. 3 de Donald Willis. Tél. après 19 h : 01 64 84 02 95.

Vds VHS de **La Mutante**, **Goldeneye**, **Dernières Heures à Denver**, **Championne à la longueur des Cocons** *et encore d'autres, mais comme on doit se faire rapide, je ne l'ai connu à Mad Movies...* à 30F pièce. Olivier Leaniy, 11-13, rue du Père Noël, 75116 Paris.

L'Association Invictus vous invite à un salon sur la fantastique, du 18 au 20 septembre à Thionville (57). Au programme cinéma, wargames, jeux vidéo, rencontres, etc. Rens. au 03 87 20 69 57.

Vds VHS fantastique, SF, V.O. pop/rock ; pins modernes. Liste contre 1 timbre à Emmanuel Bouffier, 56 av. Jean Jaurès, 91200 Athis-Mons.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- Je loues pour un prix abordable un local pour des tournages de films fantastiques et de science-fiction. Appeler (pas !) de 18 h à 22 h (gare à l'entourage de mon chien !) au 01 48 08 39 40.

- correspondant(e)s pour parler ciné, sortir... et voir la vie sous un autre angle. Anne Van Den Abeele, 6 rue A. M. Colin, 94430 Villey-St-Seine.

- personnes motivées (acteurs, techniciens...) pour projet film amateur sur Beaujeu et sa région. Cavaj au 03 85 84 19 59.

- correspondant(e)s 18 ans et plus aimant les films fantastiques récents ou anciens, les séries TV (*MIB-Investigation*) et la littérature fantastique. Olivier Bellet, 20 rue Charles de Meyrasset, App42, 59810 Lille.

- fans des **Hallowe'en**, **Scream** et autres **Freddy** pour tch. de K7 et de masques. Baptiste Hamel, 10 rue de l'Aze en Cné, 78200 Conflans Ste Honorine.

- Correspondantes 18/19 ans (+ si vous êtes de Nevers ou si vous en connaissez). Aïe, *De Seoul*) uniquement un Paris Aimant à la folie le cinéma sous toutes ses formes (surtout l'underground), horreur la fête jusqu'au bout de la nuit pour sortir ensemble. Alexia Bouard (je le savais !), 28, rue Marcel Cherreau, 75020 Paris.

- demanderai aimerais pour cette une BD ou un catalogue de personnages monstrueux. David Mokhtari, c/o Mr H.I. Manchandise, 4 rue Yves Farges, 93400 Argenteuil.

- correspondant(e)s 17 ans et plus aimant les films fantastiques. Je recherche aussi le masque du tueur de **Scream** (moyen ? mais c'est une épidémie...). Cyrille Lilles, 6 rue Paul Dukas, 85300 La Roche-sur-Yon.

- auteurs de nouvelle pour notre fanzine. Etat le n°3 vient de paraître. Au programme : SF, Fantastique et cinéma de Hong Kong. 24F à l'Association C.L.A.I., 34 rue Edmond Alyott, 87100 Limoges.

- correspondant(e)s 18 ans et plus fans de **Buffy contre les Vampires**, Players et Garbage. Ch. docs sur *Buffy et Players* ainsi que des épisodes en VO ou VOST. Marie Dehringer, 10 rue Schulmeister, 67100 Strasbourg.

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE

Album CINÉMA

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

ACHAT ET VENTE DE LD ET DVD D'OCCASION

LD NTSC

WILD THINGS

PRIX NEUF 285 F.

Jusqu'au 31/09/98

MERCURY RISING

PRIX NEUF 285 F.

Jusqu'au 31/09/98

FAME

PRIX NEUF 285 F.

Jusqu'au 31/09/98

JACKIE BROWN

PRIX NEUF 285 F.

Jusqu'au 31/09/98

DVD zone 1

THE THING (COLL. ED.)

299 F.

BLUES BROTHERS (COLL. ED.)

299 F.

THE EXORCIST

249 F.

AMERICAN GRAFFITI

299 F.

MATÉRIEL

PANASONIC A150 (MULTISTANDARDS - MULTISYSTEMS)

NEW

(LECTURE DE TOUS LES DVD - RAPPORT CIGALE SCART TV) - CONVERSION TV NTSC - 220 VOLTS

5490 F.

PANASONIC A130 (MULTISTANDARDS - MULTISYSTEMS)

(LECTEUR MULTIZONES PAL - NTSC - RAPPORT CIGALE SCART TV) CONVERSION TV NTSC (220 V)

5990 F. + 2 DVD AU CHOIX... GRATUITS !

LUNETTES "GLASSTRON" SONY PLM A55

NEW

INCROYABLE ! SENSATION D'AVOIR UN ÉCRAN DE 3 MÈTRES 40 EN FACE DE SOI !

CONNECTIQUE : VIDEO + LECTEUR DVD OU LASERDISC NTSC

COMPATIBLE LECTEUR PORNO

DÉMONSTRATION PERMANENTE AU MAGASIN

7990 F.

PIONEER COMBI LD/DVD (DVL 909)

CONVERSION TV NTSC / VF SECAM AVEC TELECOMMANDE / ENTRÉE VIDEO CD, S (S-VHS) PERITEL / SORTIES OPTIQUE ET

10990 F.

7, rue Dante 75005 Paris
Tél. : 01 43 25 54 75
Fax : 01 43 25 82 70

ALBUM SUR INTERNET : http://www.album.fr

Du lundi au samedi de 10 heures à 20 heures.

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F. (mise à jour mensuelle)

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

VOUS PENSEZ DÉJÀ AVOIR EU PEUR ?
VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU !

En vente en vidéo le 15 septembre

Disponible également en laserdisc

SKYROCK
MIRAMAX
STEREO
TFI VIDEO